ESSAIS
SUR DIVERS SUJETS
DE
LITTERATURE
ET DE MORALE.

PREMIERE PARTIE.

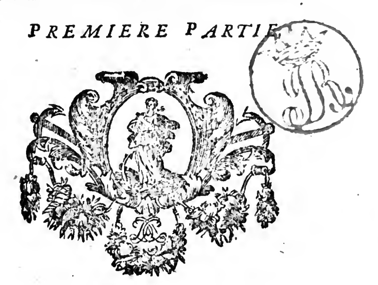


A PARIS,
Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. D. CC. XXXV.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

ESSAIS
SUR DIVERS SUJETS
DE
LITTERATURE
ET DE MORALE.

PREMIERE PARTIE.



A PARIS,
Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. D. CC. XXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

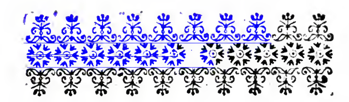


TABLE
DE LA PREMIERE PARTIE.

Fin de la Table de la seconde Partie.

CATALOGUE des Livres imprimés, ou qui se trouvent en nombre à Paris chez ANTOINE-CLAUDE BRIASSON, *Libraire, rue saint Jacques, à la Science.*

De M. Gilbert-Charles Le Gendre, Marquis de Saint Aubin sur Loire, cy-devant Maître des Requêtes.

TRaité de l'Opinion, ou Memoires pour servir à l'Histoire de l'esprit humain, nouvelle édition revuë corigée & augmentée. 12. 6. *vol. fig.* 1735.

Du R. P. Charenton, Jesuite.

L'Histoire générale d'Espagne, de feu Jean de Mariana, de la Compagnie de Jesus, traduite en François, avec des notes historiques & critiques, des Cartes & des Médailles. 4. 6 *vol.* 1725.

De M. Mahudel, Docteur en Medecine.

Dissertation sur les Monnoies & Médailles d'Espagne. 4. *fig.* 1725.

De M. Du Perron de Castera.

La Lusiade du Camœus traduite en François. 12. 3 *Vol. fig.* 1735.

Le Phenix, Comedie. 12.

De feu M. Riviere du Fréni.

Les Oeuvres de M. Riviere du Fréni; contenant ses Pieces de Théatre & autres Ouvrages, & ses Chansons avec les airs gravés. 12. 6 *vol. fig.* 1731.

L'on vend séparément

Les Oeuvres mêlées, contenant ses Nouvelles historiques, ses Chansons, &c. 2. *vol.* 1732.

Du R. P. Brumoy. Jesuite.

La Vie de l'Imperatrice Éléonore, mere de

l'Empereur regnant. 8. *Nouvelle édition.*

*De M. l'Abbé ***.*

Histoire des Révolutions des Païs-Bas, 12. 2. *vol.* 1727.

Du R. P. Du C- Jesuite.

Histoire de la derniere Révolution de Perse, continuée jusqu'à présent, & précedée de celle des Sophis, 12. 3 *vol. fig. sous presse.*

De Dom Vincent Thuillier, Benedictin de la Congrégation de S. Maur.

Ouvrages posthumes de D. *Jean Mabillon*, & de D. *Thierri Ruinart*, Benedictins de la Congregation de S. Maur, contenant un Recueil des petits Ouvrages de ces Auteurs, ci-devant imprimez séparément, & autres nouveaux, avec des notes, &c. 4. 3 *vol.* 1033.

D'un Officier anonyme.

Memoires des expeditions militaires faites en Allemagne, Hollande & Flandres, depuis la paix d'Aix-la-Chapelle, jusques à celle de Nimegue. 12. 2 *vol.* 1734.

D'un Anonyme.

Histoire de Rochefort, contenaut l'établissement de cette Ville, de son Port & Arsenal de Marine, & les antiquités de son Château. 4. *fig.* 1733.

De M. l'Abbé P....

Le Repos de Cyrus ou l'Histoire de sa Vie depuis sa seiziéme jusqu'à sa quarantiéme année. 8. 3 *vol. en un tome.* 1732.

De M. Gayot de Pitaval.

Saillies d'esprit, ou choix curieux de traits utiles & agréables pour la conversation. 12. 4 *part.* 2 *vol.* 1733.

L'Art d'orner l'esprit en l'amusant par des traits utiles & agréables, *nouvelle édition* 12. 4 *vol. en deux tomes.* 1733.

D. Joan. Foy-Vaillant Bellov. D. Medic. & Regis Antiquarii.

Seleucidarum Imperium, sive Histor a Regum Syriæ ad fidem numismatum accommodata. *fol. fig.* 1732.

De M. Massuet, Docteur en Medecine.

Recherches interessantes sur l'origine, la formation, le développement, la structure des diverses especes de Vers à tuyau, qui infestent les Vaisseaux de quelques-unes des Provinces Unies. 12. 1733.

Du R. P. Niceron.

Memoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres dans la République des Lettres, avec un Catalogue raisonné de leurs Ouvrages, 12. 30 *vol.* 1727 & 1735. *On distribue un volume nouveau de cet Ouvrage tous les trois mois.*

La conversion de l'Agleterre au Christianisme comparée à sa prétendue Réformation, traduite de l'Anglois. 8. 1729.

La Géographie Physique, ou Essay sur l'Histoire naturelle de la Terre, traduit de l'Anglois de M *Vvodward*, par *M. Noguez, Docteur en Medecine*, avec la Réponse aux Observations de M. le *Docteur Camerarius*; plusieurs Lettres écrites sur la même matiere; la Distribution méthodique des Fossiles, & autres Ecrits traduits de l'Anglois, du même M. *Vvodward.* 4. *fig. Paris.* 1735.

De M. D. F.

Les Amours de Téagenes & Chariclée, traduit du Grec d'Heliedore. 12. 2 *vol.* 1727.

De M. l'Abbé de S. Pierre.

Oeuvres diverses contenant ses projets sur l'éducation de l'un & de l'autre sexe, &c. 12. 2 *vol.* 1729.

Projet pour perfectionner l'orthographe des langues d'Europe. 8. 1730.

De M. le Gentil de la Barbinais.

Nouveau Voïage autour du Monde, enrichi de plusieurs plans, vûes & perspectives, avec une description de la Chine, & deux Memoires sur le commerce de la Cochinchine, de Tonquin & du Royaume de Siam. 12. 3 *vol. fig.* 1719.

De M***

Le Voyage de Zulma dans le Pays des Fées, écrit deux par Dames de condition. 12. *Paris.* 1734.

De M. *Michaud.*

Reflexions critiques sur l'Elégie. 8. 1734.

De M. *Brueys.*

Les Oeuvres de Theatre, 12. 3 *vol.* 1735.

De Mrs. Puffendorf & Barbeyrac.

Le Droit de la Nature & des Gens, ou Systême général des Principes de la Morale, de la Jurisprudence, de la Politique avec des Notes très-amples. *Cinquiéme édition, augmentée considerablement.* 4. 2 *vol. Amsterdam.* 1734.

De M***

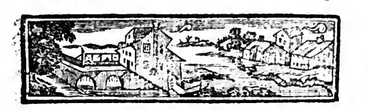
Nouvelle Dissertation sur les Paroles de la Consécration de l'Eucharistie, avec une Lettre de M. l'Abbé *Duguet.* 8.

De M. *Palaprat.*

Les Oeuvres de Theatre avec quelques Poësies fugitives. 12.

De M. *l'Abbé Nadal.*

Oeuvres diverses, qui contiennent ses Tragedies, tirées de l'Ecriture Sainte; ses Poësies diverses; l'Histoire des Vestales, & autres Dissertations Académiques, 12. 3 *vol.* 1735.



ESSAIS
SUR DIVERS SUJETS DE LITTERATURE ET DE MORALE.

SUR LA MANIERE D'ECRIRE par pensées détachées.

JE commence ces Essais par quelques réflexions sur la forme même que je leur ai donnée. Je vais examiner, par rapport aux Auteurs & aux Lecteurs, la maniere d'écrire par pensées détachées. Je comparerai les Livres composés de ces fortes de pensées, avec les Ouvrages suivis & méthodiques : on verra qu'ils ont les uns sur les autres des avantages réciproques.

I.

La plus grande difficulté de l'art d'écrire, est l'ordre & la méthode. Des personnes, d'ailleurs de beaucoup d'esprit, en sont souvent incapables par paresse, par trop de vivacité, ou même faute d'une certaine étenduë d'esprit.

On peut avoir l'esprit pénetrant & fecond, capable de produire beaucoup de bonnes pensées, sans l'avoir assez étendu pour envisager ensemble & comme d'un seul coup d'œil, toutes ces pensées; ce qui est néanmoins nécessaire pour leur donner un arrangement convenable, & en construire un édifice régulier.

Cet arrangement demande ordinairement beaucoup de travail; & il y a des personnes très paresseuses avec toutes les qualités qui forment un esprit excellent.

La grande vivacité est presque toujours incompatible, sinon avec une application forte, du moins avec une application constante au même objet. De-là vient que la plûpart des personnes vives ne raisonnent guéres, voltigent de sujets en sujets, pensent beaucoup, mais sans ordre & sans suite.

Il ne suffit pas qu'un discours, qu'un

Traité soient méthodiques, il faut qu'ils soient pleins & solides, remplis de pensées neuves & vraies. Un petit nombre de bonnes choses noyées dans une infinité d'autres communes & médiocres, font un Ouvrage froid & superficiel. Ce qu'il y a de bon dans cet Ouvrage, séparé du reste, & donné par pensées détachées, auroit fait plus de plaisir aux Lecteurs, & plus d'honneur à l'Ecrivain. Nous aurions mieux que l'ouvrage entier, si nous n'en avions que le meilleur.

I I.

Il paroît, par ce que nous avons de M. *Pascal*, que c'étoit un genie superieur, & très capable du grand Ouvrage sur la Religion, dont il avoit formé le dessein. Peut-être néanmoins a-t'il été utile pour sa gloire, que sa mauvaise santé l'ait empêché d'executer son projet. Peut-être que l'Ouvrage entier, si nous l'avions, nous paroîtroit fort inferieur aux matériaux que M. *Pascal* avoit rassemblés, & qui nous restent dans le recueil de ses Pensées. Du moins est-il certain qu'il y avoit encore bien loin de cet amas de Pensées détachées, à l'Ouvrage dont elles devoient faire partie; & que tel homme est

capable de ce qu'a fait M. *Pascal*, sans l'être de ce qu'il se proposoit de faire.

III.

Quelle consolation pour ceux qui aiment les Lettres, quel secours pour les Auteurs, si les grands hommes qui sont morts sans avoir composé les Ouvrages qu'ils méditoient, avoient jetté sur le papier, comme M. *Pascal*, quelques-unes des pensées qu'ils devoient y faire entrer, & sur tout, ces principales pensées qui devoient être la baze de tout l'édifice.

Souvent ce qu'il y a de meilleur dans un Ouvrage, ce sont ces premieres idées, ces pensées qu'on a trouvées en soi sans les chercher, & qui ont été l'occasion de l'entreprendre.

IV.

En general, ne seroit-il pas bien à souhaiter que tous ceux qui sçavent penser, ne laissassent perdre aucune des bonnes pensées qui s'offrent à eux dans la lecture, dans la méditation, dans la conversation? Ceux qui composent des Ouvrages suivis, trouveroient d'amples provisions dans ce qu'ils auroient ainsi receüilli peu à peu, & presque sans effort.

Combien le hazard amene-t'il de pensées sur une matiere, qu'on ne peut plus retrouver quand on veut écrire sur cette même matiere! Il y a d'heureux momens dans la vie qui ne reviennent point. La chaleur de la conversation, les idées des autres, font quelquefois naître des pensées qu'on rechercheroit inutilement dans le cabinet, & à tête reposée.

Quand même on se rappelleroit aisément toutes les pensées qu'on a euës sur un sujet, dès qu'on veut le traiter, combien d'autres pensées, qui n'ayant point de rapport à ce qui fait le principal objet des études & des écrits d'un Auteur, sont par là entierement perduës pour le public?

V.

Qu'est-ce qui fait plaisir dans un Ouvrage à un Lecteur homme d'esprit? C'est ce qui l'éclaire, ce qui le fait penser. Tantôt ce sera quelque principe lumineux; tantôt une nouvelle preuve d'une verité; quelquefois un tour extremement heureux pour exprimer une chose assez commune. Voilà ce qu'un homme d'esprit cherche dans les livres, & ce qu'il aime à retenir. Mais souvent il ne rencontre dans

de gros volumes qu'un petit nombre de traits de cette nature.

Il y a long-temps qu'on crie contre la multitude des livres ; mais on convient aussi, & il est comme passé en proverbe, qu'il n'y en a point où il n'y ait quelque chose de bon. Il seroit donc à souhaiter qu'on en suprimât les trois quarts, après en avoir extrait ce qui meriteroit d'être conservé. Ce seroit un livre très-curieux, s'il étoit bien fait, que celui qui auroit pour titre : *Extrait des Livres qu'on ne lit point.* Mais qui entreprendra un pareil travail ? Outre qu'il seroit très-penible, très-long & très-ennuyeux, il faudroit encore pour y bien réussir, sinon ce qu'on appelle proprement des talents, du moins des qualités presque aussi rares que les talents mêmes. Cependant il reviendroit peu de gloire de la plus heureuse exécution. Il n'y a guéres de bons livres plus rares que les bonnes compilations.

V I.

Il y a des esprits féconds & inventifs, en qui une médiocre application, &, pour ainsi dire, la premiere vuë d'un sujet proposé, fait naître assez de pensées pour ne leur laisser que l'embarras du choix. Ils en-

rejettent un grand nombre que d'autres ſe feroient honneur d'avoir trouvées. Qu'ils ayent, par exemple, à faire un diſcours d'une heure de lecture, leur embarras ſera de ſe renfermer dans les bornes preſcrites, avec tous les materiaux qu'ils ont ſous la main ; de dire tout en peu de mots, & de le dire comme il faut ; de joindre la netteté à la briéveté. Il eſt, je l'avouë, quelques eſprits de ce caractere : mais combien d'autres ſteriles & bornés, quoique d'ailleurs judicieux, ne ſçauroient atteindre à la meſure propoſée, qu'à l'aide de beaucoup de choſes médiocres ; ou, ce qui ne vaut gueres mieux, en donnant à leurs penſées une étenduë qui leur ôte toute leur force & toute leur grace ?

On me dira peut-être, & mon Livre en ſera ſans doute un exemple, qu'un Auteur qui écrit par penſées détachées, peut tomber dans le même inconvenient, & pour un petit nombre de bonnes penſées, nous en donner une infinité de médiocres.

Je réponds, que les Ouvrages de cette eſpece, lorſque c'eſt l'Auteur lui-même qui les donne au public, ſont ordinairement plus travaillés que des Ouvrages ſuivis. Le Lecteur s'y attend, & l'exige de l'Auteur déchargé du ſoin de l'ordre & de la méthode.

IL ne faut pour rassembler un grand nombre de pensées détachées, qu'un travail interrompu, auquel on peut faire succeder de frequens intervales de repos; le recüeil fait, il est bien aisé d'en retrancher tout ce qui pourroit moins plaire. Au lieu que dans un Ouvrage suivi, l'Auteur est souvent contraint de laisser des endroits foibles qu'il n'a pû corriger avec tous ses efforts, & qu'il ne peut néanmoins supprimer, parce qu'ils tiennent necessairement à d'autres.

Les transitions sont une des sources les plus ordinaires de la langueur du stile; on abregeroit de beaucoup plusieurs Ouvrages suivis, sans rien ôter d'essentiel au sujet, si on en retranchoit tout ce que l'Auteur n'y a mis que pour amener ses pensées, les lier entr'elles, & donner une certaine forme à son Ouvrage.

Au reste j'avouë que l'Ecrivain de pensées détachées pourra bien n'être pas assez severe dans son choix. Il y a peu de gens qui puissent faire beaucoup de bonnes choses: il n'y en a point qui n'en fassent quelquefois de mauvaises ou de médiocres; & on ne joint pas toujours au talent qui enfante les unes, ce goût sûr qui fait qu'on les distingue des autres. Il y a plus encore; & lors même qu'on sent bien la

foiblesse de certains endroits de son Ouvrage, on ne peut consentir à les supprimer, par un effet de cet amour si naturel qu'on a pour toutes les productions de son esprit; cet amour plus vif & plus agissant que les lumieres qui le combattent, les étouffe, ou les rend inutiles: on est aveugle ou trop indulgent. Mais le Lecteur peut supléer aisément pour une seconde lecture, à ce défaut de lumiere, ou à cet excès d'indulgence; & un coup de crayon lui designera les endroits qui meritent d'être relûs.

V I I.

La maniere d'écrire par pensées détachées, est à certains égards, d'un grand secours pour la mémoire. Le meilleur moyen de bien retenir ce qu'il y a de plus essentiel dans un Ouvrage d'une certaine étenduë, c'est de le reduire en maximes, en sentences, en plusieurs articles.

Parmi ceux qui ont cultivé leur esprit par la lecture, il est ordinaire d'en trouver qui sçavent par cœur autant de pensées de M. de la *Roche-Foucauld*, & de M. de la *Bruyere*, que de beaux endroits de nos Poëtes. Une reflexion ingenieuse, écrite avec justesse & précision, se grave

presque aussi aisément dans la mémoire, qu'un beau vers.

D'un autre côté, un discours suivi est plus agréable à lire que des pensées détachées, sur tout si elles roulent sur differents sujets.

L'esprit n'aime pas à être trop long-temps occupé du même objet ; mais il n'aime pas non-plus à passer trop rapidement d'objets en objets qui n'ont entr'eux aucun rapport.

La suite des choses vous entraîne dans un discours bien rangé ; on veut en voir la fin, comme d'un Roman, où les évenemens se succedent dans un ordre qui augmente la curiosité, à mesure qu'il la satisfait.

On quitte & on reprend un Livre de pensées détachées quand on le veut ; c'est une commodité. Mais on n'en continuë pas la lecture tant qu'on le veut ; elle n'attache pas assez, elle fatigue même.

Il n'y a personne qui ne l'ait éprouvé dans la lecture des Maximes de M. de la *Roche-Foucauld* : c'est de tous les livres de pensées détachées, celui qu'on pourroit moins lire de suite sans lassitude & sans ennui, parce que d'une part, ces maximes sont presque toutes d'une finesse & d'une délicatesse qui demande beau-

coup d'attention dans le Lecteur, & que de l'autre, elles n'ont entr'elles aucune liaison; d'où il arrive qu'ayant chacune peu d'étenduë, on passe trop rapidement, comme je viens de le dire, d'un sujet à un autre.

Cet ennui & cette lassitude se font sur-tout sentir aux Lecteurs d'un esprit médiocre. On s'ennuye quand on n'entend pas ce qu'on lit. On se fatigue & on se lasse, quand on ne l'entend qu'avec peine & à force d'application. Mais rien n'est plus agréable qu'un ouvrage écrit avec finesse & délicatesse, à ceux qui ont eux-mêmes l'esprit fin & délicat; plus ils ont de cette sorte d'esprit, moins il leur faut d'application pour bien entendre ce qu'ils lisent, & pour en bien sentir toute la beauté.

Cette finesse & cette délicatesse leur plaisent sur-tout dans les Ouvrages de la nature de ceux dont il s'agit ici, dans les réflexions, les sentences &c. & c'est en effet un des principaux caractéres de ce genre d'écrire. J'avouë qu'en ceci, comme en toute autre chose, il y a un juste milieu à tenir; il faut éviter l'affectation, le precieux, & même un stile trop concis. Mais pour un ou deux Ecrivains, à qui on pourroit avec justice reprocher ces défauts,

combien d'autres n'écrivent que des choſes communes pour le tour & pour la penſée ? Au contraire, dans ces Auteurs qu'on accuſe de n'être point naturels, de courir après l'eſprit, & de donner par là dans le faux, ou du moins dans un rafinement exceſſif, combien de choſes admirablement bien penſées & bien renduës, pour un petit nombre de traits moins heureux ?

VIII.

Il paroît que M. de la *Bruyere* ne s'eſt point embaraſſé du reproche qu'on a fait à M. de la *Roche-Foucauld*, d'avoir donné dans l'affectation & dans une *ſubtilité* vicieuſe. Si ce reproche eſt fondé, l'Auteur des *Caracteres* eſt du moins auſſi coupable que celui des *Maximes* ; & le ſtile de ces deux Ouvrages doit avoir les mêmes cenſeurs & les mêmes défenſeurs. Mais M. de la *Bruyere* a évité les autres inconveniens plus réels du livre des *Réflexions morales*, en donnant quelque étenduë à pluſieurs de ſes penſées, & en plaçant de ſuite, & ſous un même titre, celles qui ont rapport à la même matiere.

M. de la *Roche-Foucauld*, ſe renferme preſque toujours dans la brieveté des ſentences & des maximes ; d'où il arrive que

donnant à peu près le même tour à toutes ses pensées, & les ayant d'ailleurs arrangées au hazard, il fatigue par le changement continuel de matieres, & ennuie par l'uniformité du stile. Au contraire, M. de la *Bruyere* varie en plusieurs manieres le tour de ses pensées, leur donne tantôt plus, tantôt moins d'étenduë, & a mis dans son Ouvrage tout l'ordre dont il étoit susceptible.

On a procuré ce dernier avantage aux Réflexions de M. de la *Roche-Foucauld*, dans l'édition de 1714, & dans celles qui l'ont suivie. Elles y sont rangées sous certains titres; & je crois que depuis ce nouvel arrangement, on les lit avec plus de plaisir.

Voilà donc dans M. de la *Roche-Foucauld* & dans M. de la *Bruyere*, & même dans M. de la Bruyere seul, des exemples de deux sortes de pensées détachées.

Nous en avons d'une troisiéme sorte dans les pensées de M. *Pascal*, dans les *Menagiana, Huetiana*, & autres bons livres de cette espece. Celles ci sont quelquefois fort étenduës, & presque de petites dissertations. Elles roulent sur toutet sortes de sujets indifferemment; c'est tantôt une remarque de critique, tantôt une anecdote litteraire, quelquefois un

trait de morale, &c. Cette varieté est bien agréable. Aussi les bons Livres de ce genre ont-ils eu beaucoup de succès ; c'est ce qui a multiplié presque à l'infini le nombre des mauvais.

Je rangerois volontiers avec M. *Huet*, les essais de *Montaigne* parmi les *Ana.* Il y a pourtant quelque difference entre ce Livre, & les *Ana* ordinaires.

Ceux-ci sont composés de plusieurs articles qui contiennent une ou plusieurs pensées sur un même sujet, sans digressions, d'ordinaire, à moins qu'elles ne soient fort courtes ; après quoi l'Auteur finit & passe dans une autre article à une autre matiere.

Voici au contraire comme *Montaigne* écrivoit. Il lui venoit quelques pensées sur un sujet, & il se mettoit à les écrire. Mais si ces pensées lui en amenoient quelqu'autre qui eût avec elles le plus leger rapport, il suivoit cette nouvelle pensée tant qu'elle lui fournissoit quelque chose; revenoit ensuite à sa matiere, qu'il quittoit encore, & quelquefois pour n'y plus revenir. Ce sont des digressions dans des digressions, des écarts continuels, mais agréables & souvent insensibles, ausquels une proposition incidente, & même un seul mot a donné occasion.

Il falloit avoir autant d'esprit, de bon sens, de naïveté & de finesse qu'en avoit *Montaigne*, pour qu'on lui passât un si grand désordre dans sa maniere d'écrire, & qu'il plût même par là. On pourroit lui apliquer, quoique dans un autre sens, ce que *Quintilien* a dit de *Seneque*; *dulcibus abundat vitiis*, il est rempli de défauts agréables: Je ne conseillerois donc à personne de laisser courir sa plume avec le même libertinage; aussi me garderai-je bien d'imiter *Montaigne* en cela. Je demande pourtant au Lecteur qu'il me permette une honnête liberté, qu'il me dispense d'une méthode exacte, & qu'il n'attende guéres de moi que des pensées détachées. Je ne réponds pas de lui plaire à cette condition; mais je lui plairois encore moins en m'imposant des regles plus séveres.

I X.

Un homme qui a lû & pensé, se fait ordinairement une espece de sistême composé de ses propres pensées & de celles des autres, sur les differentes matieres qui sont l'objet de ses réflexions & de ses lectures. Des exposés abregés de ces sistêmes, des écrits dans lesquels, sans trop chercher le neuf, & sans l'éviter aussi, on tâcheroit

de renfermer en peu de mots ce qui a été dit, & ce qu'on a pensé soi-même de meilleur sur chaque matiere, & de raprocher ainsi un grand nombre de verités éparses en divers endroits; des écrits, dis-je, de cette nature pourroient être goûtés des personnes intelligentes, qui aiment la précision, qui se plaisent à voir plusieurs choses à la fois, & pour ainsi dire, d'un seul coup d'œil. Les principes & les raisonnemens les plus connus, paroîtroient comme nouveaux par un assemblage heureux, qui leur donneroit à tous plus de force & de lumiere. J'ai fait, d'après cette idée, quelques uns des écrits qui composent ce recüeil. On trouvera donc dans ces morceaux, des pensées qu'on aura vuës dans d'autres Livres; & je ne doute point que je n'en aye mis encore ailleurs, mais c'est sans m'en appercevoir, & contre mon intention.

Je ne crois pas néanmoins qu'il faille regarder comme une pure répetition, ce qu'on ne redit après d'autres que pour le développer, y ajoûter, en faire des applications nouvelles, & le réunir à d'autres verités qui l'appuyent, & qu'il appuye à son tour. Mais je n'ose me flatter de n'avoir répeté que dans ces occasions; je sçais trop les tours que nous joüe une mémoire

mémoire fidele & infidele tout ensemble. On se souvient de ce qu'on a lû, sans se souvenir qu'on l'a lû; d'où il arrive qu'on prend pour invention ce qui n'est que reminiscence. Les Auteurs qui pensent le plus, ne sont pas à couvert de ces surprises; trop heureux encore si je ne me suis ressouvenu que de bonnes choses, & si au défaut d'esprit, j'ai au moins eu du goût.

Il n'en est pas de même des choses que j'ai entendu dire, qui ne sont point imprimées, & qui vrai-semblablement ne l'auroient jamais été sans moi. J'avoue que j'en ai mis plusieurs à dessein, afin qu'elles ne fussent pas perduës pour le public, & aussi pour fortifier mon Livre. Mais peut-être que les pensées d'autrui & les miennes, se feront tort réciproquement; peut-être que ce qui est de moi sera effacé par ce qui n'en est pas; & que ces pensées d'emprunt ne faisant que la moindre partie de mon Recüeil, & ainsi ne suffisant pas pour lui donner du cours, n'en seront pas moins perduës pour le public.

X.

Je crains qu'il n'y ait dans cet Ouvrage quelques endroits trop abstraits & trop

methaphyſiques. Je n'annonce que de la Litterature & de la Morale, & ſur cela le Lecteur ne ſe prépare pas ſans doute à beaucoup d'attention. Je l'avertis néanmoins qu'il trouvera quelquefois une aſſez longue ſuite de raiſonnemens, dont il ſeroit difficile de bien ſentir la liaiſon & la force, ſans quelque application.

Quand un Lecteur ordinaire n'entend pas tout ce qu'il lit dans un livre dont le ſujet eſt fort relevé, il ne s'en prend qu'à ſoi-même. Mais il ne s'imagine pas qu'il puiſſe y avoir de ſa faute, s'il a de la peine à entendre des refléxions ſur l'éloquence, ſur la poëſie, ſur les vertus & les vices. Comme il a lû pluſieurs Ouvrages touchant ces matieres où rien ne l'arrêtoit, il decide tout d'un coup que ceux qui ne lui paroiſſent pas ſi clairs, ne valent rien; ſans ſonger que des Ouvrages qui roulent ſur la même matiere, & qui portent le même titre, peuvent être d'une nature très differente; que l'obſcurité prétendue de quelques-uns, ne vient que de ce qu'ils ſont plus penſés & plus profonds, & de ce qu'on s'y eſt propoſé de donner des idées claires, plutôt que d'exciter des ſentimens confus.

On peut parler de la Philoſophie, en Orateur ou en Poëte, & parler de la

Poësie ou de l'Eloquence, en Philosophe.

On ne sçauroit guéres approfondir un sujet, quel qu'il puisse être, chercher les causes des effets les plus communs, & demêler les differences délicates qui sont entre les choses, sans être un peu abstrait. Mais être abstrait & être obscur, c'est la même chose pour ceux qui sont accoutumés à faire plus d'usage de leur imagination que de leur esprit. Un Ouvrage clair pour cette espece de Lecteurs, c'est celui qui les remuë vivement. Au contraire un Lecteur Philosophe ne trouve souvent que de l'obscurité & de la confusion, où les esprits les plus bornés croyent voir l'évidence la plus lumineuse.

DE LA CONVERSATION.

I.

Les hommes ne sont en société les uns avec les autres, que par la communication mutuelle de leurs pensées. La parole, modifiée en une infinité de manieres, par l'air du visage, le geste, les differens tons de la voix, est le moyen de cette communication.

Tout autre moyen n'eût été ni si facile,

ni ſi étendu. Je parle, & dans l'inſtant mes idées & mes ſentimens ſe communiquent à celui qui m'écoute ; toute mon ame paſſe en quelque ſorte dans la ſienne.

Cette communication de mes penſées en occaſionne en lui de nouvelles, qu'il me communique à ſon tour. De-là un de nos plaiſirs les plus vifs : par-là encore s'étendent nos connoiſſances : ce commerce réciproque eſt la principale ſource de la richeſſe des eſprits.

Il eſt vrai que nous nous entretenons avec les abſens par le moyen de l'écriture, qui nous a auſſi conſervé les penſées de ceux mêmes qui ne ſont plus. Mais l'art d'écrire, tel que nous l'avons, eſt fondé ſur la faculté de parler, la ſuppoſe, & lui doit ſa naiſſance. L'écriture n'eſt pas le ſigne immédiat de nos idées, mais des mots qui les expriment.

Quelque eſprit qu'eût un homme né ſourd & muet, & avec quelque habileté qu'on l'inſtruisît, on ne pourroit lui communiquer par l'écriture qu'une très-petite partie des penſées que nous nous communiquons ſi facilement les uns aux autres par la parole. A plus forte raiſon l'art d'écrire, tel que des hommes nés ſourds & muets pourroient abſolument l'établir entr'eux, ſeroit très-imparfait.

Tous les autres moyens dont on au-roit pû ſe ſervir au défaut de la parole, comme le geſte, & les autres démonſtrations extérieures, ſe joignent à la parole même, elle n'en exclut aucun; elle s'appuye de tous, pour ainſi dire, & cependant elle ne peut encore fournir à tous nos beſoins. Il n'y a point de langue qui ne ſoit très imparfaite; on l'éprouve tous les jours, & les meilleurs eſprits ſont ceux qui l'éprouvent le plus. Leur habileté dans la langue dans laquelle ils veulent s'exprimer, & leur adreſſe à la manier n'en compenſent point l'imperfection. Ils ne peuvent dire tout ce qu'ils penſent precisément comme ils le penſent; ils ne ſçauroient par la parole faire une image fidele de leurs penſées; & ils les abandonnent quelquefois, faute de les pouvoir rendre à leur gré. On ſe devine en mille occaſions dans la converſation, plutôt qu'on ne s'entend. L'intelligence de l'Auditeur ſupplée à l'imperfection du diſcours; & parce qu'on lui dit, il juge de ce qu'on lui veut dire, quoiqu'on ne le lui diſe pas toujours exactement.

Ce qu'on appelle intelligence, penétra-tration, nous aide ſouvent moins à entrer dans les penſées des autres, qu'une certaine conformité dans l'eſprit, dans le ca-

ractere, dans le goût. Des personnes entre qui la nature à mis cette ressemblance, ou qui du moins pour le moment se trouvent persuadées de la même opinion, affectées du même sentiment, s'entendent à demi mot.

Deux hommes de beaucoup d'esprit l'un & l'autre, mais d'un tour d'esprit fort different, auront souvent de la peine à s'entendre mutuellement. M. *Arnauld*, quoique Metaphysicien à sa maniere, n'entendoit point *le Pere Malebranche*, qui dans le même temps se faisoit entendre à des gens fort inferieurs à M. *Arnauld*, mais dont l'esprit avoit plus d'analogie avec le sien, & qui pour ainsi dire, lui ressembloient en petit.

I I.

Les hommes s'entretiennent les uns avec les autres, pour le besoin ou pour le plaisir.

Les peuples non policés, & parmi les peuples policés les gens occupés, les gens de travail, ne parlent guéres entr'eux dans la seule vuë de s'amuser. Les nécessités de la vie, leurs affaires, sont le sujet ordinaire de leurs discours, dans les temps mêmes qu'ils destinent à leur divertissement. Un Artisan le verre à la main par-

le de son travail; un Marchand parle de son commerce.

On dit que les Anglois connoissent peu cette sorte de conversation, qui n'est que pour le plaisir. Naturellement silentieux, ils ne regardent point ce caractere comme un défaut; ils ne se forcent point à parler. La conversation languit & tombe souvent entr'eux; & ils ne croyent pas comme nous autres François, que la politesse exige de la relever & de la soutenir à quelque prix que ce soit; c'est-à-dire, par les discours les plus frivoles, & quelquefois les moins sensés; car c'est où mene nécessairement l'obligation de parler, lorsqu'on n'a proprement rien à dire. Par-là on contracte l'habitude de dire des riens.

Le François parle, disent les Etrangers, mais il ne pense point. Ce reproche n'est peut-être pas sans fondement; mais aussi il ne faut pas faire une étude de la conversation, & en bannir tout ce qui n'est pas sérieux. On auroit tort d'appeller des riens, d'ingénieuses bagatelles, un badinage fin & leger.

Les grands parleurs sont communs parmi nous, il faut l'avoüer. Or quoiqu'un grand parleur soit quelquefois un homme de beaucoup d'esprit dans un certain sens, c'est rarement un homme d'un esprit très-solide.

Les François parlent souvent tous à la fois lors qu'ils sont ensemble. Leurs conversations sont bruyantes. On diroit au contraire, au silence qui regne souvent au milieu d'une troupe d'Anglois, qu'ils craignent de se distraire les uns les autres. Les François au bruit qu'ils font ne s'entr'entendent pas, les Anglois ne disent mot; cela revient à peu-près au même.

I I I.

Un grand parleur est un enfant cheri de la nature; elle lui a fait un don bien propre à assurer son bonheur; elle lui a preparé dans ce prétendu défaut, la plus féconde ressource contre l'ennui, qui est un des plus grands maux de la vie.

J'en demande pardon à la societé; j'ai quelquefois souhaité d'être né grand parleur; & j'ai porté envie à des gens qui venoient de m'ennuyer à la mort.

J'ai pitié d'un ennuyé qui m'ennuye; & je voudrois bien pouvoir le désennuyer; mais j'ai de la peine à m'empêcher de concevoir quelque dépit contre un ennuyeux, qui s'ennuye d'autant moins, qu'il m'ennuye plus moi-même.

I V.

C'est un désagrement presque égal de se

trouver en conversation, ou plutôt en compagnie, avec de grands parleurs, qui à la verité ont de l'esprit, mais qu'il faut toujours écouter; ou avec des sots, incapables de nous entendre, & de nous répondre à propos.

Pourvû qu'on soit entendu & goûté, on s'amuse plus en parlant qu'en écoutant. Celui qui parle est toujours plus occupé, plus agité, que celui qui écoute.

La vanité assaisonne le plaisir de parler; c'est tout ensemble un plaisir de l'esprit & du cœur: au contraire, le plaisir d'écouter n'est guéres qu'un plaisir de l'esprit; il ne flatte point l'amour propre; il a même quelque chose d'humiliant.

La conversation ne nous plaît jamais davantage, qu'avec ceux qui ont un peu moins d'esprit que nous.

Il ne faut pas que la bonne compagnie soit trop nombreuse; on n'en joüit pas assez; on est trop partagé, trop dissipé. Au contraire, quand la mauvaise compagnie est nombreuse, on n'en souffre pas tant; cela y met du moins de la variété.

On s'ennuye bientôt dans la meilleure compagnie, quand on n'y est qu'auditeur; & il est quelquefois difficile, lorsqu'on est un trop grand nombre, de trouver le moment de parler à son tour. Mais cela

même est un avantage quand la compagnie ne plaît pas. Il y a moins de peine & d'ennui pour un homme d'esprit, à écouter des sots qui s'entretiennent les uns avec les autres, qu'à leur parler & à leur répondre. On peut même se dispenser de les écouter : on peut sans changer de lieu, s'échapper en quelque sorte dans la foule, je veux dire, se retirer en soi-même, & penser à ce qu'on veut.

V.

Malgré tous les défauts qu'on attribuë aux François, c'est en France, & les Etrangers équitables en conviennent, qu'il faut chercher le talent de la conversation. Il est plus commun & plus estimé parmi eux, que chez toute autre Nation. Le même temperament qui la leur fait aimer, les dispose à y réussir. Ils parlent facilement par un effet de cette même vivacité, qui les rendant à charge à eux-mêmes, leur fait rechercher la conversation pour s'y délivrer de ce fardeau. De-là vient que c'est le principal emploi de leurs honnêtes gens desoccupés.

Le François ne sçauroit, comme l'Espagnol plus tranquile & plus grave, soutenir une solitude oisive, content

pour ainsi dire, de lui même, heureux par le seul repos. S'il n'a rien à faire, il va chercher quelqu'un qui l'entretienne, ou qu'il puisse entretenir; & il le trouve aisément parmi les gens les plus occupés, qui ne sont pas toujours fâchés qu'on les détourne pour quelques momens d'un travail ennuyeux & pénible.

V I.

Le plaisir de la conversation chez les François, se mêle à tous leurs autres plaisirs, & quelquefois paroît presque les exclure. Ils vont aux spectacles plutôt pour causer, que pour voir le spectacle même. Ceux de leurs jeux qu'ils appellent jeux de commerce & de société, ne sont souvent qu'une conversation les cartes à la main. Il en est de même de leurs repas: le plaisir de s'entretenir avec d'aimables convives, est pour eux l'assaisonnement de la bonne chere. Aussi le choix & l'assortiment des convives entre-t-il pour beaucoup dans ce qu'on appelle sçavoir donner à manger.

Le plaisir de la conversation mêlé à celui de la bonne chere, est de lui-même un préservatif contre l'intemperance; & en effet les François sont plus longs, &

néanmoins plus sobres dans leurs repas que la plûpart des autres Peuples.

VII.

Il faut distinguer deux especes de conversation, l'une suivie & qui roule sur un même sujet; l'autre où l'on parle successivement de plusieurs choses differentes, selon que le hazard les amene. Celle-ci est la plus ordinaire, & la plus conforme au genie François.

La premiere a été néanmoins à la mode vers le milieu du siécle passé. Le jeu n'étoit pas aussi generalement établi qu'il l'est à present: on y employoit moins de temps, & on en donnoit davantage à la conversation. Le goût n'étoit pas encore arrivé à ce point de perfection où on l'a vû depuis; mais il étoit plus vif pour toutes les choses d'esprit, qu'il ne l'est aujourd'hui; & sans s'y connoître aussi bien, on les aimoit davantage. La connoissance des belles Lettres faisoit partie du mérite d'un homme du monde; & telle est l'inconstance & la bizarrerie des usages, qu'il n'eût pas été alors du bon air de se piquer d'ignorance.

Il n'y a personne qui n'ait entendu parler des fameuses conversations, ou plutôt

des conferences de l'Hôtel de *Ramboüillet*. Je conçois qu'elles pouvoient être également instructives & agréables; mais il n'y a rien qui n'ait ses inconveniens; & comme il falloit avoir beaucoup d'esprit pour bien joüer son personnage dans ces conversations, & que c'étoit à qui en montreroit le plus, il étoit à craindre qu'en cherchant à se polir, & à s'orner l'esprit, on ne donnât dans l'affectation & dans la pedanterie. En effet ces conversations formerent, dit-on, la secte des précieuses Ridicules & des Femmes sçavantes, & donnerent lieu aux comedies de *Moliere*, qui portent ce titre, les seules peut-être dont il soit vrai de dire qu'elles ont corrigé le monde. Mais elles ne l'ont que trop corrigé; & pour éviter le ridicule que *Moliere* a si bien peint, quoiqu'en le chargeant un peu, on s'est jetté dans l'extremité opposée, infiniment plus blâmable. On est devenu grossier & ignorant, de peur de passer pour précieux & pour faux bel esprit.

VIII.

A l'exception de quelques complimens, de quelques reparties, on peut rapporter tout ce qui se dit dans la conversa-

tion à ces deux chefs, conter, & raisonner. On raisonne sur les affaires, sur les sciences, sur les moyens de venir à bout de quelque chose : on conte des nouvelles ; on fait le récit d'une avanture arrivée à soi-même, ou à un autre ; on cite un trait d'histoire. Ces deux manieres de converser se mêlent & se succedent : on raisonne sur un fait, sur une nouvelle ; & on appuye un raisonnement d'un fait, d'un exemple.

On me dira sans doute, qu'on ne raisonne guéres en conversation. Mais quand je parle de raisonner, je n'entends pas un assemblage de raisonnemens bien suivis & bien liés ; peu de gens sont capables de faire de pareils raisonnemens ; peu de gens même prendroient plaisir à les entendre : ainsi cette maniere de raisonner conviendroit mal dans les conversations ordinaires, où l'on ne cherche qu'à s'amuser. Cela n'empêche pas que les entretiens les plus communs ne soient remplis de raisonnemens courts, superficiels, & sans liaison les uns avec les autres, mais qui n'en sont pas moins de vrais raisonnemens.

IX.

La premiere régle de la conversation

eſt d'y obſerver les loix de la politeſſe, ſoit celles qu'on peut appeller naturelles, & qui par-là ſont communes à toutes les Nations, ſoit celles qui ne ſont fondées que ſur un uſage arbitraire, & particulier au païs où l'on vit. Cette régle eſt la plus indiſpenſable de toutes ; faute de ſuivre les autres régles, on peut manquer de plaire ; en violant celle-ci, on offenſe.

Il ne dépend pas de nous d'avoir beaucoup d'eſprit, de dire des choſes fines & délicates, de narrer agréablement ; mais il n'y a perſonne qui ne puiſſe être poli, du moins juſqu'à un certain point.

La politeſſe eſt infiniment plus propre à nous faire aimer & rechercher, que les plus rares qualités de l'eſprit : celles-ci excitent preſque toujours des ſentimens jaloux, qui ne ſont pas loin de la haine.

Y.

Faites vous aimer, ſi vous voulez vous faire eſtimer. Vous avez peu de merite ? Hé-bien, joüez d'adreſſe, ſéduiſez vos Juges en gagnant leurs cœurs.

Celui qu'on aime, on l'eſtime toujours plus qu'il ne vaut : celui qu'on n'aime point, on l'eſtime le moins qu'on peut ; on cherche même à le mépriſer, & on y réuſſit

ordinairement. D'abord ce mépris est de mauvaise foi : il n'est point dans l'esprit ; il n'est, si cela se peut dire, que dans le cœur & dans le discours. Insensiblement il devient plus sincere ; & à la fin on arrive à mépriser de la meilleure foi du monde, un homme estimable qu'on a quelque sujet de haïr : si pourtant on est forcé de l'estimer, on le haïs d'autant plus.

X I.

On a dit : Si vous voulez être aimé, aimez. Ce moyen est bon, mais il n'est pas infaillible ; en voici un plus sûr. Si vous voulez être aimé, estimez, ou du moins paroissez estimer ; l'estime n'a jamais fait d'ingrats, & d'ailleurs on la croit aisément sincere. Ce n'est pas tout, & l'on pourroit dire encore, si vous voulez être estimé, estimez ; par-là vous mettez l'amour propre des autres de votre côté. Bientôt ils vous estimeront ; fiez-vous-en à leur interêt : ils sont si sottement vains, qu'ils seroient flattés de votre estime, quand même ils n'auroient pour vous que du mépris. Mais elle les flattera bien davantage s'il vous estiment eux-mêmes. Celui qui nous estime, a du moins du discernement, sur-

tout s'il méprise nos rivaux.

X I.

Il faut plus de qualités aimables, à celui qui en a plus d'estimables. Un homme d'un mérite médiocre du côté de l'esprit, est obligé à moins du côté du cœur.

On dit quelquefois qu'il faut suppléer par les sentimens du cœur aux agrémens de l'esprit, & cela est vrai dans un sens ; mais il seroit plus juste encore de dire, qu'il faut contrebalancer en quelque sorte les qualités de l'esprit par celles du cœur.

Un grand talent pour la conversation demande d'être accompagné d'une grande politesse : celui qui efface les autres, leur doit bien des égards.

J'étois un jour dans une maison avec M. * * * il y brilla beaucoup comme à son ordinaire ; & toute la compagnie qui étoit fort nombreuse me parut charmée du plaisir de l'entendre, excepté deux ou trois beaux esprits qui furent toujours un peu serieux. Sur la fin de la conversation je remarquai qu'il leur parloit d'un air extrêmement gracieux à chacun en particulier. Nous sortîmes ensemble ; & comme j'étois assez familier avec lui : Vous avez bien fait, lui dis-je, de faire quel-

ques politesses à ces Messieurs en les quittant : ils brilloient lorsque vous êtes entré, & depuis il n'a plus été question d'eux : l'attention de la compagnie s'est tournée sur vous ; cela leur a fait sans doute de la peine, & vous leur deviez quelque dédommagement.

XIII.

Un autre disoit: Il n'y a point de risque à montrer beaucoup d'esprit dans la conversation, avec ceux qui d'une part en ont assez pour sentir tout celui que nous avons, & qui de l'autre sont trop au-dessus de nous par le rang, ou par les richesses, pour en être humiliés. Avec mes égaux je supprime une partie de mon esprit : je ne lui laisse prendre tout son effort qu'avec les Grands qui ont eux-mêmes de l'esprit. Je ne me suis jamais apperçu que je leur causasse de la jalousie ; & quand ils m'en ont témoigné, j'ai toujours bien vû que ce n'étoit qu'une politesse de leur part.

Ce ne feroit plus la même chose, ajoutoit-il, si ces Grands étoient mes maîtres, ou s'il pouvoient le devenir ; si j'avois en vuë d'entrer à leur service, ou si vivant avec eux, j'étois à lieu d'avoir avec eux de fréquens tête-à-tête. Alors je ne cher-

cherois qu'à les entretenir dans les douces illusions de la grandeur; je leur laisserois croire que leur esprit égale leur fortune : je me garderois bien de leur faire sentir ma superiorité sur eux ; & je n'ai point de défaut que je leur cachasse avec plus de soin. Pour les amuser dans la conversation, je tâcherois de les faire parler beaucoup eux-mêmes, & de leur faire croire qu'ils m'amusent.

Plusieurs se sont perdus auprès des Grands par une conduite opposée ; ils se sont fait haïr, en croyant se faire valoir.

Quoique nous en dise une vanité mal entenduë, il vaut mieux plaire dans la conversation, que d'y briller.

X I V.

Une seconde régle generale de la conversation, c'est de s'y conformer au goût, au caractere, à la disposition présente de ceux à qui on parle. Cette régle est une suite de la precedente, la politesse la prescrit ; mais il faut plus que de la politesse pour l'observer. Il est même impossible de l'observer parfaitement : car outre que ce sentiment fin de la difference des esprits & des caracteres, & de ce qui leur convient selon cette différence, est extrêmement rare ; c'est encore autre chose de

sentir ce qu'il conviendroit de dire, & d'être en état de le dire.

Il n'y a donc point d'homme capable de plaire également à tout le monde dans la conversation ; de changer à son gré de stile, de sujet, de manieres, selon les occasions & les personnes. L'universalité des qualités de l'esprit n'y suffiroit pas sans celle des connoissances ; & les unes & les autres n'y suffiroient pas encore sans les qualités du cœur, sans un grand fond de douceur & de complaisance. Ainsi tout devroit se réunir pour former un homme vraiment aimable, vraiment agréable dans la conversation. Car je ne voudrois pas donner ce titre à ceux qui n'y plaisent que par quelque talent particulier, comme celui de conter, de railler, ou qui ne sçavent parler que de certaines choses ; ils ne sont goûtés que de certaines personnes, & encore pour un tems : l'uniformité amene toujours l'ennui.

Quand je dis que pour être parfaitement propre à la conversation, il faudroit s'il étoit possible, rassembler tout, je n'entends pas qu'il faille exceller en tout ; au contraire, on n'est à proprement parler, obligé d'exceller en rien.

Si vous voulez écrire, livrez-vous à un

seul objet ; approfondissez une science ; soyez attentif à cette voix de la nature qui vous appelle à un genre , & qui d'ordinaire vous interdit tous les autres. Consultez vos amis ; défiez-vous de l'amour propre qui se croit capable de tout , qui par une folle bizarrerie se plaît quelquefois à lutter contre des difficultés invincibles. Defiez-vous même, & de l'attrait qui vous porte à un genre plutôt qu'à un autre , & du goût qui vous fait assez bien juger des ouvrages de ce genre. Cet attrait & ce goût ne sont pas toujours des garants sûrs du talent ; il y a encore bien loin de l'amateur & du connoisseur, à l'artisan même médiocre. Je le repete donc : si voulez écrire , gardez - vous de l'ambition d'être universel. Mais si vous voulez vous borner à la conversation , vous y réussirez plutôt par cette sorte de merite qui résulte de l'assemblage de plusieurs connoissances superficielles , & de plusieurs qualités médiocres, que par le mérite le plus éminent dans un genre particulier.

Ce n'est pas qu'il ne faille suivre son talent dans la conversation aussi bien qu'en écrivant , se renfermer dans les bornes de ce que l'on sçait ; & ne parler de ce qu'on ne sçait pas , que pour s'en

instruire. Cette régle est encore très-importante : on ne sçauroit y manquer sans tomber dans le ridicule, & néanmoins on y manque souvent : on veut parler de guerre & de politique, & on ne sçait que les belles lettres. On n'est capable que de raisonner, on n'est bon que pour le serieux; on veut pourtant plaisanter, & on plaisante de la plus mauvaise grace du monde. C'est ainsi qu'un homme de mérite paroît quelquefois un impertinent.

X V.

Soyez ce que vous êtes, dit-on sans cesse aux hommes ; ne sortez jamais de votre caractere : soyez simples & vrais dans vos manieres, dans vos discours. Mais pourquoi est-on obligé de le leur dire ? Car il en coûte pour n'être pas tout cela ; il faut forcer la nature : & il n'y a pas d'exemple qu'on ait réussi en la forçant.. Bizarre effet de la vanité ! c'est la plus malheureuse de toutes les passions dans ses projets, parce que c'est la plus imprudente dans ses moyens.

Vous recherchez l'estime ; mais vous craignez encore plus le mépris : Hé bien vous l'obtiendrez surement, cette estime, par les qualités que vous avez, au lieu

que vous vous rendrez infiniment méprisable en affectant celles que vous n'avez pas. Laissez-les à d'autres, c'est leur partage ; le vôtre est peut-être aussi bon, & il ne tient qu'à vous de le rendre encore meilleur. En vous attachant à cultiver & à perfectionner le fonds que vous avez reçu de la nature, vous en tirerez infailliblement de quoi plaire ; du moins vous ne pouvez plaire que par-là.

X. V. I.

Il n'y a que la vanité, & une vanité bien grossiere & bien mal avisée, qui puisse nous engager à parler de ce que nous ignorons ; car notre ignorance ne peut nous être inconnuë : on connoît à peu près ce qu'on sçait & ce qu'on ne sçait pas ; mais souvent on croit de bonne foi avoir du talent pour les choses du monde pour lesquelles on en a le moins. Il n'y a point de si mauvais plaisant, de conteur si ennuyeux, qui ne se croye un homme fort divertissant & fort agréable.

Je ne dis pas que la vanité n'ait jamais aucune part à cette illusion ; mais il me semble aussi que le penchant qui nous porte à de certaines choses, suffit presque de lui même pour nous persuader que

nons y sommes propres. De cette persuasion naît ordinairement la vanité ; mais la vanité n'est pas toujours la principale cause de cette persuasion. On croit bien faire ce qu'on fait, sans cela on ne le feroit pas, lorsqu'on est libre de le faire, ou de ne le pas faire ; mais ce qui nous porte à le faire, n'est pas toujours la seule envie de briller, de nous distinguer, de plaire aux autres ; c'est encore le plaisir que nous y prenons nous-mêmes : & voilà souvent en quoi consiste toute la vanité dont nous accusons injustement certaines personnes. Cet homme ne cesse de plaisanter, sans aucun talent pour la plaisanterie ; quelle vanité ! disons-nous quelquefois. Disons plutôt : Quel travers d'esprit, quel pitoyable aveuglement ! Vous ôteriez à ce mauvais plaisant toute sa vanité, qu'il n'en plaisanteroit pas moins. Ce n'est pas pour vous qu'il plaisante, c'est pour lui ; & s'il croit vous divertir, c'est qu'il se divertit lui-même. Il ne dit pas comme ceux dont je parlois tout-à-l'heure, la plaisanterie est très-agréable dans la conversation, elle attire la reputation d'homme d'esprit ; il faut donc que je plaisante. Mais par une erreur de la nature, si je puis m'exprimer de la sorte, qui a separé en lui le goût pour la plaisanterie, du talent qui fait qu'on

qu'on y réussit, il s'est senti du penchant à plaisanter, & il plaisante.

Au reste il est ordinairement aisé de distinguer dans les autres ce qu'ils font par vanité, de ce qu'ils font par un penchant naturel ; & j'avouë qu'on ne s'y trompe guéres, quoique par malice on parle souvent de ces personnes autrement qu'on n'en pense. Dans la vuë de rendre un homme odieux, on saisit quelquefois de fausses apparences pour lui imputer un vice dont on sçait bien qu'il n'est guéres coupable.

XVII.

De toutes les manieres de sortir de son caractere & de son naturel dans la conversation, il n'y en a point de plus ridicule, que de vouloir être plaisant ; lorsqu'on n'est pas né tel. C'est bien pis encore, lorsqu'en forçant la nature on viole les bienséances de son état, joignant ainsi l'indécence au ridicule.

Il n'y a donc rien qu'on dût moins affecter que d'être plaisant ; toute autre affectation seroit moins dangereuse. La mauvaise plaisanterie est tout ce qu'il y a de plus mauvais : la bonne plaisanterie est très-difficile & très-rare ; & la meil-

leure a encore de grands inconveniens. Le caractere des plaisants de profession, des diseurs de bons mots, des faiseurs de jolis contes, attire peu de consideration dans le monde, & expose tous les jours à mille petits desagrémens très-mortifians pour l'amour propre. Ceux devant qui ces Messieurs joüent leurs petites piéces, n'ont guéres plus de respect pour eux, que le parterre en a pour les Comediens; & on se croit quelquefois en droit de les traiter assez cavalierement. Un homme qui fait rire les autres, impose peu: contribuer à leurs plaisirs en cette maniere, c'est s'avilir à leurs yeux; & en applaudissant au talent, ils méprisent presque toujours la personne.

Quelque parfait que soit le talent pour la plaisanterie, on ennuye à la fin si l'on ne sçait s'arrêter & finir à propos: les meilleurs plaisants sont sujets à beaucoup de mauvaises plaisanteries; les ris qu'ils excitent sont souvent des ris moqueurs.

Il y a des plaisants plus malicieux que bouffons, & dont l'unique emploi est de divertir une moitié du public aux dépens de l'autre; dangereux emploi, dont le fruit est une haine universelle.

XVIII.

Il y a plusieurs autres régles dépendantes de celles que je viens de marquer, qui prescrivent plus en détail ce qu'on doit faire, & ce qu'on doit éviter dans la conversation; mais elles sont trop communes pour qu'il soit seulement necessaire de les indiquer. Ce n'est pas qu'on ne les viole presque aussi souvent que d'autres régles plus fines & plus délicates, & par-là moins connuës; mais ce n'est point par ignorance qu'on les viole. Rien n'est plus ordinaire en matiere de fautes qui regardent la conversation, que d'en commettre de pareilles à celles qu'on vient de remarquer dans les autres, de les imiter, même en les reprenant. Et pour en donner un exemple mille fois cité, & d'autant plus à propos; il n'y a point de régle plus commune que celle qui defend de parler souvent & long-temps de soi-même. Cependant reprendre ce défaut, est presque toujours pour ceux qui y sont sujets, une occasion d'y tomber: j'ai vû commencer un long & ennuyeux discours, dont celui qui le faisoit étoit lui-même la matiere, par cet exorde: Je ne parle jamais de moi, ce n'est pas là mon défaut.

Le défaut de parler beaucoup de soi-même, qu'on ne passeroit pas à ceux qui auroient le plus d'esprit; suppose ordinairement qu'on en a fort peu. Il est rare encore qu'on parle de soi-même avec une entiere sincerité, parce que c'est l'amour propre qui en fait parler; c'est ce qui augmente l'ennui que causent de pareils discours.

J'écouterois avec grand plaisir un homme aussi estimable par les qualités du cœur que par celles de l'esprit, qui me parleroit de lui-même naturellement & sincerement: il me semble qu'il y auroit bien à profiter dans un pareil entretien. Une ame d'un certain ordre qui se montre à nud, est un spectacle également agréable & instructif.

X I X.

Quelques Auteurs ont blâmé *Montaigne* d'avoir trop parlé de lui-même dans ses *Essais*, & ils ont raison dans un sens: il est des choses d'une certaine nature qu'on ne peut dire de soi aux autres sans danger pour eux, de quelque maniere qu'on les dise. Mais *Montaigne* va encore plus loin: il se vante de choses vraiment scandaleuses, dont l'aveu même ne lui étoit pas permis; & certainement cela n'est pas

d'un honnête homme. Il y a donc peu de personnes qui ne retranchassent volontiers de ses *Essais*, quelques-uns des endroits où il parle de lui-même ; mais ce seroit être trop sévere que de vouloir les retrancher tous, sous prétexte que la vanité y a peut-être quelque part : plusieurs de ces morceaux sont les plus agréables de tout l'ouvrage.

Montaigne a étudié, il a peint l'homme en s'étudiant, & en se peignant lui-même; & c'est en effet une bonne maniere de l'étudier, & un bon moyen de le peindre au vrai.

Se mêler soi-même dans un livre aux choses qui en font la matiere, cela n'est pas bien ; mais on peut comme *Montaigne* faire de soi-même la matiere de son livre; & mêler les autres choses à soi.

Si *Montaigne* parloit autant de lui-même dans la conversation, qu'il en parle dans ses *Essais*, cela pouvoit peut-être choquer ; mais il y a bien de la difference à cet égard, entre une conversation & un livre : on peut lire avec plaisir ce qu'on auroit été choqué d'entendre.

Le Lecteur se met peu en peine que la vanité ait fait parler un Auteur, pourvû qu'elle ne l'ait point fait mentir ; sur-tout si cet Auteur est mort depuis long-tems

C'est la vanité contemporaine, si je puis m'exprimer ainsi, la vanité vivante avec nous, qui nous révolte & nous mortifie : je ris d'une vanité avec laquelle la mienne n'aura jamais rien à demêler.

Il seroit à souhaiter qu'à l'exemple de *Montaigne*, tant de grands hommes qui ont composé de si beaux ouvrages, nous eussent laissé dans des mémoires bien sinceres, une peinture fidele de leur cœur & de leur esprit. Il y a des Lecteurs Philosophes qui feroient plus de cas de ces mémoires, que de tous leurs autres écrits.

X X.

Il en est de parler de soi-même lorsqu'on a beaucoup d'esprit, comme de chanter lorsqu'on a une belle voix ; il ne faut faire l'un & l'autre que quand on en est prié, & finir bien-tôt Mais au lieu qu'il faut chanter à la premiere demande qu'on nous en fait, il sied bien pour écarter tout soupçon d'amour propre, de refuser d'abord de parler de soi-même, & de ne ceder qu'à une sorte d'importunité.

Nous avons dans les Romans de Mademoiselle *de Scudert*, un modele de ces

onversations sçavantes & ingenieuses de Hôtel de *Rambouillet*, dont j'ai parlé ans l'écrit précedent. On me dira peutetre, que ce n'est pas de quoi en donner ine grande idée, & il faut avoüer en ffet que les conversations de ces Romans aroissent ennuyeuses à la plûpart du nonde, & qu'elles ont beaucoup contribué à dégoûter des Romans mêmes. Ce n'est pas que plusieurs ne soient fort belles; mais elles sont mal placées dans un Roman, où le Lecteur cherche des faits & non des discours. Elles interrompent quelquefois la narration lorsqu'elle est le plus interessante, & reculent un denouëment qu'on attendoit avec impatience.

Dans la curiosité qui me presse de voir la fin d'une histoire, je ne trouve déja votre narration que trop longue; & vous y joignez encore des digressions. Je brûle de sçavoir ce que deviendront vos personnages, & vous m'aprenez leurs sentimens sur l'amour & sur la galanterie: tout cela peut être fort delicat & fort bien pensé; mais je veux autre chose. Satisfaites une curiosité que vous avez excitée; vos longueurs & vos interruptions me font languir; ou plutôt le dépit me prend, & je laisse là un Livre où rien ne finit.

D'ailleurs vous faites parler cinq ou six personnes à la fois : cela n'en seroit peut-être que plus vif, plus varié, & par conséquent plus agréable dans la réalité, dans une chambre. Mais dans un livre, dans un dialogue, tant d'interlocuteurs differens ne servent qu'à répandre de la confusion; je ne sçaurois distinguer nettement tous ces personnages : je ne sens pas assez la difference de leurs caracteres, la raison précise qui fait dire une chose à l'un plutôt qu'à l'autre ; & ainsi je ne goûte point le vrai plaisir du dialogue : je ne crois point assister à une conversation.

Voilà les raisons pour lesquelles les conversations des Romans ont dû déplaire, quoiqu'ingénieuses & bien écrites. Mais il ne s'ensuit pas de-là que des conversations à peu près semblables, & sur des matieres plus interessantes, qui se tiendroient réellement entre des personnes d'esprit, ne pussent être fort utiles, & fort agréables.

Nous avons encore de Mademoiselle *de Scuderi*, quelques volumes de conversations détachées sur divers sujets de morale. Une plume aussi délicate & aussi légere que la sienne, étoit bien propre à ce genre d'écrire ; aussi ces conversations furent-elles estimées lorsqu'elles parurent.

Cependant on ne les lit point aujourd'hui; & la principale raison de l'oubli où elles sont tombées, c'est qu'elles sont l'imitation d'une chose qui ne subsiste plus, & dont nous avons perdu le goût. Autrefois on les lisoit pour se former aux belles manieres & à la politesse; mais les manieres & la politesse de notre siécle, sont bien differentes des manieres & de la politesse du siécle passé; & on n'y apprendroit aujourd'hui qu'à se rendre ridicule.

J'ai lû vos conversations, me disoit une Dame, à qui j'en avois prêté un volume; mais je me garderai bien de les faire lire à mes filles. Peut-être trouveroient-elles tout cela fort beau, & très-bon à imiter; car elles ont de l'esprit; il y auroit moins de danger pour elles dans une lecture de cette espéce, si elles n'en avoient point. Ces conversations sont assez serieuses, & pourtant elles m'ont fait rire: il me sembloit en les lisant, que j'étois dans une compagnie, où tout le monde étoit habillé à l'ancienne mode: je m'imaginois voir des canons, des vertugadins, & des collets montés.



DU TALENT DE PARLER, & de celui d'écrire.

I.

IL y a des gens qui écrivent bien, & qui parlent mal, ou du moins qui écrivent beaucoup mieux qu'ils ne parlent. D'autres parlent bien, & écrivent assez mal, ou du moins parlent mieux qu'ils n'écrivent. C'est un fait dont l'experience nous fournit tous les jours de nouvelles preuves; tâchons d'en trouver les raisons. Cette matiere, comme on le voit, a beaucoup de rapport avec la précedente. Je cherche pourquoi tous ceux qui ont le talent de la conversation, n'ont pas celui d'écrire; & pourquoi tous ceux qui ont le talent d'écrire, n'ont pas celui de la conversation.

II.

La premiere question, comment il se peut qu'on écrive bien, & qu'on parle mal, est la plus facile à résoudre. Pour bien parler il faut penser promptement &

nettement. Or il y a de bons esprits, mais lents & froids, qui ne pensent qu'à force de tems & de travail. Du moins leurs pensées ne se présentent à eux que confusément; c'est la méditation qui les dévelope, & qui les amene à ce degré de netteté, d'où l'expression suit d'elle-même.

M. *Nicole*, l'un des plus grands Ecrivains du siécle passé, avoit peu de facilité de parler; & il disoit au sujet de M. de T..... un des hommes du monde qui parloit le mieux, il me bat dans la chambre; mais je ne suis pas plutôt au bas de l'escalier, que je l'ai confondu.

III.

Les Auteurs de profession ont souvent peu d'usage du monde: ce sont des solitaires qui lisent & qui écrivent plus qu'ils ne parlent; le stile de la conversation ne leur est point familier. Ce qui en fait le plus communément le sujet, leur est encore moins connu, & n'a pour eux rien d'interessant. Plusieurs même s'appliquent à des choses dont on ne parle presque jamais dans le monde; ou bien ils écrivent sur les choses de goût & d'agrément d'une maniere abstraite & rai-

sonnée, qui peut plaire dans un livre; où l'on examine ces matieres philosophiquement; mais qui fatigueroit, & qui ennuyeroit beaucoup dans la conversation.

I V.

Des hommes d'un esprit rare & superieur ont souvent moins de facilité à s'exprimer, que des personnes d'un esprit médiocre, parce qu'ils pensent davantage; c'est-à-dire, parce que leurs pensées sont plus nouvelles, plus fines, plus profondes. Lorsqu'on n'a que des idées communes & simples, il n'est pas étonnant que ces idées soient claires & distinctes. Mais il est naturel aussi que des idées nouvelles & compliquées, que des pensées profondes, ne se présentent d'abord à l'esprit que confusément, & par consequent qu'on ne puisse pas tout d'un coup les bien exprimer. On éprouve tous les jours en écrivant & en parlant, & sur tout en traduisant d'une langue en une autre, que les meilleures pensées sont celles dont l'expression coûte le plus.

Cependant cette difficulté de s'exprimer, ne vient pas toujours de l'embarras & de la confusion des idées. On a souvent un sentiment très-vif, & une idée

très-claire de ce qu'on veut dire, sans pouvoir le dire comme on le voudroit; sans cela il n'y auroit rien de plus aisé que de bien traduire ; & tout homme d'esprit qui sçauroit bien deux langues, traduiroit au courant de la plume. Cependant s'il faut moins de genie pour traduire, que pour produire de son chef, il ne faut guéres moins de tems & de travail. On entend parfaitement un bel endroit d'*Horace*, ou d'*Ovide*, on en sent toute la beauté & toute la finesse; & ce n'est pourtant qu'après y avoir long-tems rêvé, qu'on vient à bout de le rendre heureusement ; souvent même on n'y sçauroit réussir.

Notre langue nous paroît bien riche dans les Ouvrages de nos bons Ecrivains. Mais je suis sûr qu'ils l'ont trouvée pauvre en bien des occasions ; qu'ils n'ont pas toujours dit tout ce qu'ils ont voulu dire, & que leur expression est souvent au-dessous de leur pensée.

Il en est à peu près de ce qu'écrit un bon Auteur, par rapport à ce qu'il a dans l'esprit en écrivant, comme d'une traduction par rapport à son original. Le Traducteur ne sçauroit atteindre & égaler par tout l'Auteur qu'il traduit ; & celui qui écrit ses propres pensées, ne peut

aussi s'atteindre, si j'ose le dire, & s'égaler lui-même.

Il est rare, me disoit un jour un de nos meilleurs Ecrivains, que je sois parfaitement content de ce que j'écris. Il me semble que je vaux mieux que mes Ouvrages; que je pense au-delà de ce que j'exprime; & que si on pouvoit lire dans mon esprit, lorsque je travaille sur une matiere que j'ai bien méditée, on y verroit toujours plus de choses que je n'en puis mettre sur le papier.

Il est donc certain que la beauté des pensées, c'est-à-dire leur nouveauté, leur finesse, leur profondeur, est par elle-même un obstacle à les bien exprimer; d'où il s'ensuit qu'un homme d'esprit, par cela même qu'il est homme d'esprit, a souvent moins de facilité à parler, que beaucoup de gens d'un esprit très-superficiel.

V.

La pureté & l'élegance du stile font une grande partie du mérite des Ouvrages d'agrément; & si on ne les exige pas absolument dans toute sorte d'Ouvrages, on peut au moins dire qu'il n'y en a point qui ne gagnent beaucoup à être bien écrits. Mais un stile trop châtié n'est

point du tout le stile de la conversation, outre qu'il n'est guéres possible de l'attraper sur le champ. Cependant on en prend le goût ; on se fait en écrivant à une certaine justesse de pensée & d'expression, sans laquelle on auroit honte de parler. On voudroit ne rien dire, qui ne méritât d'être écrit : on compose en parlant. De-là un air de travail & de peine qui fait souffrir ceux qui écoutent ces beaux parleurs ; une lenteur à s'exprimer qui les impatiente : c'est pure pedanterie, & de plus, vanité mal entendüe. Il vaudroit mieux parler moins bien, & parler plus vîte.

On ne doit point écrire comme on parle, si ce n'est peut-être des lettres, qui ne sont qu'une conversation écrite : on seroit trop négligé. On ne peut, ni on ne doit parler comme on écrit ; on ne seroit pas assez naturel. Je crois qu'on a eu intention de loüer le premier dont on a dit, *il parle comme un livre* ; mais cette expression qui étoit d'abord une loüange, & même une loüange exagerée, a servi dans la suite à marquer un ridicule.

V I.

Parler facilement & parler bien, parler difficilement & parler mal, c'est la mê-

me chose pour la plûpart du monde, & cela doit être ainsi. La peine que me fait éprouver celui qui parle avec peine, m'empêche de sentir la bonté réelle de ce qu'il dit ; il est donc fort naturel que j'en juge peu avantageusement.

D'ailleurs ce jugement n'est pas absolument faux ; & il est vrai dans un sens que celui qui parle difficilement, parle mal. Il se peut qu'il n'y ait rien à reprendre dans son discours. Le défaut, si je puis m'exprimer de la sorte, n'est pas dans ce qui est dit, mais il est dans celui qui dit ; car on parle avec plus ou moins de facilité, selon que les idées, telles qu'elles soient, se succedent plus ou moins rapidement. Or cette succession rapide des idées est un bien, un avantage ; & le contraire est un mal, un défaut. Il y a donc toujours une sorte de mérite à parler facilement & promptement ; & c'est toujours un vrai défaut de parler difficilement & lentement ; défaut néanmoins qui, comme je viens de le dire, ne suppose pas toujours moins d'esprit dans ceux qui l'ont, que dans ceux qui ne l'ont pas ; il suppose seulement qu'ils en ont moins, qu'ils n'en pourroient avoir.

Quand je dis que la facilité de parler

naît de la rapidité avec laquelle les idées se succedent, j'entends une rapidité moderée ; autrement les idées se confondroient & s'effaceroient les unes les autres. L'abondance des pensées jetteroit dans l'impossibilité de parler : il y a des fous qui ne sont tels que par cette succession trop rapide des idées. C'est aussi un des effets de l'yvresse : ainsi on a raison de dire que l'extrême vivacité approche de la folie ; & on pourroit dire encore pour exprimer l'état ordinaire de certaines gens, qu'ils sont yvres nés.

La rapidité dans le discours sert à en cacher les défauts, comme elle en releve les beautés. Il est vrai qu'elle nuiroit à des beautés trop fines & trop délicates. Mais des beautés de cette espece, ne conviennent point dans la conversation ; & la rapidité lui est si essentielle, qu'il en faut bannir tout ce qui demanderoit du tems pour être bien compris & bien senti, quelque beau qu'il puisse être, plutôt que de parler avec lenteur.

Celui qui parle rapidement, nous applique & nous émeut par la multitude d'idées qu'il nous offre presque à la fois ; au lieu que celui qui parle lentement, ne nous donnant que peu de chose, & nous faisant attendre ce qu'il nous donne,

nous cause nécessairement de l'ennui & du dépit, sur tout si nous avons nous-mêmes beaucoup de vivacité.

VII.

Ceux qui ont peu d'usage du monde, sont ordinairement timides, & par-là contraints & embarrassés dans la conversation. Ce n'est pas toujours qu'ils ne sçachent bien parler : tel vous aura paru presque stupide avec de certaines gens, qui avec d'autres & au milieu de ses amis, vous paroîtra un homme de beaucoup d'esprit.

La timidité enchaîne le talent. Une modeste hardiesse, la confiance qu'on est écouté avec plaisir, la connoissance du caractere de ceux à qui l'on parle, le mettent, pour ainsi dire, à son aise, & lui donnent lieu de se montrer tel qu'il est.

VIII.

Un Auteur ne porte pas toujours dans sa conversation, une entiere liberté d'esprit. Il va souvent faire une visite, fortement occupé des pensées qu'il vient de méditer & d'écrire dans son cabinet : il est tout plein de la matiere qu'il traite

actuellement. Comment pourroit-il parler lorsqu'il n'est pas en état d'écouter ? De-là viennent les distractions des gens de lettres qui produisent quelquefois des scenes si plaisantes.

Joignez aux distractions l'épuisement d'esprits, que cause le travail du cabinet.

Un Auteur va chercher dans une visite à se délasser d'une longue & pénible application : on l'annonce ; c'est un homme connu par son esprit ; chacun goûte d'avance le plaisir de sa conversation, & croit qu'il va dire des merveilles. Point du tout. Aux premiers complimens succede un silence froid, que personne n'ose interrompre ; on attend qu'il parle. Las d'attendre en vain, on l'excite par quelques paroles, & il répond par des monosyllabes. Où est donc son esprit, & son enjoüement ordinaire ? Qu'est devenuë cette imagination si brillante & si féconde ? Tout cela n'est plus. Quelques heures de travail ont rabaissé ce grand homme au dessous du commun des hommes : La moitié de son esprit s'est évanoüie, & l'autre est encore à l'Ouvrage.

Mais indépendamment de ces grands épuisemens causés par un excès d'application, c'est l'effet ordinaire de l'étude assiduë de ralentir la vivacité de l'esprit,

& de l'appesantir par rapport à la conversation.

Depuis que M. N. *** est devenu Auteur, disoit une Dame de ses amies, je ne lui trouve plus d'esprit Ses Livres m'amusent à la verité; mais sa conversation étoit bien une meilleure ressource, cela revenoit tous les jours. J'ai beaucoup perdu où le Public a gagné : il m'a enlevé mon ami & mes plaisirs.

IX.

Voilà ce me semble, les principales causes de ce qu'on voit tous les jours, que plusieurs de ceux qui écrivent bien, parlent mal, du moins produisent peu dans la conversation, & s'y voient souvent effacés par des gens d'un esprit fort inferieur.

Pour rendre tout ceci plus clair, il faudroit des exemples. Il faudroit que j'appliquasse mes principes à quelques-uns de ceux de nos plus fameux Auteurs, qui n'ont pas joint le talent de bien parler, à celui de bien écrire. Voici les raisons qui m'empêchent de le faire. Entre ceux que je pourrois choisir, les uns, comme *Corneille* & *la Fontaine*, sont morts il y a long-tems, & je ne les ai point connus,

Oser me hazarder à expliquer ce qu'il pouvoit y avoir de singulier dans leur sorte d'esprit, uniquement sur ce que j'ai lû touchant ces Ecrivains, ou sur ce que je n'ai entendu dire, & sans les avoir connus personnellement; ce seroit bâtir un sistême sur des fondemens peu solides, & m'exposer à donner pour la verité de pures imaginations. Il est encore parmi nous des Auteurs dont la conversation ne répond pas au mérite de leurs Ouvrages. J'ai vécu avec quelques-uns d'entre eux, & j'en pourrois parler avec plus de connoissance; mais je sçais qu'on ne doit se permettre sur les Auteurs vivans aucune reflexion, qui s'étende au de-là des Ouvrages, & qui touche le moins du monde à la personne: je crains même d'en avoir trop dit. Passons donc à la seconde question; & examinons comment il se peut qu'on parle bien, & qu'on écrive mal.

X.

Ce point n'est pas si aisé à expliquer que le premier. Parler & écrire, diroit-on si l'on pouvoit raisonner contre des faits, different du plus au moins; & il est beaucoup plus difficile de parler que

d'écrire, puiſqu'il faut que celui qui parle, trouve ſur le champ ce qu'il doit dire, ou du moins la maniere de le dire; au lieu que celui qui écrit, eſt maître d'y employer tout le tems qu'il veut. Ainſi celui qui parle bien, n'aura pas de peine à mieux écrire encore. Les idées qui ſe ſont refuſées à une premiere recherche, obéïront à de nouveaux efforts. Le jugement fera un choix parmi celles que l'imagination avoit offertes confuſément. Un ſecond travail perfectionnera ce que le premier n'avoit fait qu'ébaucher. Mais dans la converſation, il faut dire ce qui ſe préſente d'abord à l'eſprit, & le dire comme il ſe préſente. On n'a le tems, ni de le perfectionner, ni de chercher mieux ; & le choix qu'on peut faire entre ſes penſées, entre ſes expreſſions, eſt trop prompt pour être bien ſûr.

L'expérience dément quelquefois tous ces raiſonnemens. Nous verrons dans un moment ce qu'ils contiennent de vrai & de faux. Mais je dis d'abord que ceux qui parlent le mieux, paroiſſent encore mieux parler, qu'ils ne parlent en effet.

Les oreilles, comme on l'a dit, ſont moins difficiles à contenter que les yeux. L'eſprit ne peut faire qu'un examen rapide de ce qu'il reçoit par leur entremiſe;

& dans cet examen même, mille choses concourent souvent à le séduire. Chaque circonstance a son effet. Tous les agrémens, tous les avantages de celui qui parle, vont au profit de ce qu'il dit, & nous le surfont ordinairement bien au de là de son véritable prix. Nous l'éprouvons tous les jours en lisant un Discours que nous avons entendu prononcer, une Piéce de théatre que nous avons vû representer. Ne nous est-il pas souvent arrivé de rabatre beaucoup de la premiere idée que nous en avions conçûë, & même de mépriser tout-à-fait ce que nous avions beaucoup estimé ? En formant ces jugemens contradictoires, nous ne croyons point nous contredire, à proprement parler. Nous les avoüons sans honte, & nous en attribuons la difference moins à nous qu'aux objets mêmes qui ont changé en quelque sorte. Ce Discours, cette Piece de théatre, devoient nous plaire dans les circonstances où ils nous ont plû l'un & l'autre : de notre plaisir nous avons conclu la bonté réelle de ces Ouvrages ; c'est une consequence bien naturelle, car ils n'étoient faits que pour nous plaire. S'ils nous déplaisent ensuite, c'est qu'ils sont dépoüillés de tout l'accessoire qui les accompagnoit; & cette

impreſſion eſt encore juſte ; notre plaiſir n'étoit cauſé que par cet acceſſoire, que nous confondions avec les objets mêmes, par une erreur preſque invincible.

Il eſt donc certain, que ſi ce que dit dans la converſation l'homme du monde qui parle le mieux, étoit écrit; ſi nous pouvions lire ce que nous n'avons qu'entendu, nous y trouverions beaucoup de fautes de toute eſpece, que nous n'y avions pas apperçûës. D'un autre côté, l'impreſſion des vraies beautés ſeroit bien plus foible. La ſurpriſe y ajoutoit infiniment ; & d'ailleurs elles étoient encore embellies, dans la bouche de celui qui parloit, de mille agrémens qui ne s'écrivent point.

Je conſeillois une fois à un de mes amis, homme très brillant dans la converſation, de prendre tous les jours quelques momens pour ſe rappeller & pour écrire ce qu'il avoit dit de mieux pendant la journée. Mais il me répondit avec plus de vérité qu'il ne le penſoit peut-être, qu'il y avoit de la malice dans mon conſeil, & que je ne le lui donnois que pour l'humilier.

X I.

Mais en réduiſant à ſa juſte valeur le talent

talent de la parole dans ceux qui le portent le plus loin, soit dans la conversation, soit dans des Discours faits sur le champ, comme ceux des Prédicateurs, ou des Avocats qui ne s'assujettissent point à composer & à apprendre par mémoire, il est pourtant vrai que plusieurs d'entr'eux parlent réellement mieux qu'ils n'écrivent, & que leurs Discours non composés, & prononcés seulement après une préparation generale, sont bien au-dessus de ceux qu'ils ont travaillés le plus long-tems, & avec le plus de soin.

Cette difference ne peut venir que des differentes dispositions où se trouve le même homme dans son cabinet, en compagnie, & lorsqu'il paroît en public. S'il en est que la vûë de quelques personnes qui les écoutent, & à plus forte raison la vûë d'une nombreuse Assemblée, glace & interdit, il en est d'autres au contraire, en qui tout cela produit un effet opposé; froids dans le cabinet, ils s'échauffent & s'animent dans la conversation, & sur tout dans les actions publiques : leur Auditoire les inspire. Cette chaleur de l'imagination met dans la voix, dans le geste, une force & une vivacité, qui redoublent encore l'agitation des esprits. Les mouvemens du corps ajoutent

à l'émotion de l'ame qui les avoit causés: c'est une espece d'yvresse. Alors se présentent en foule ces idées heureuses, ces expressions énergiques, ces tours vifs & naturels, qu'on travailleroit inutilement à retrouver, quand on n'est plus dans la disposition qui les a produits.

De-là vient que la vraie & la grande éloquence, celle qui persuade, qui touche & qui émeut, ne se trouve guéres dans les livres. Je ne veux pas dire seulement que la lecture d'un livre ne fera jamais autant d'impression qu'un Discours prononcé, parce qu'une grande partie de l'éloquence consiste dans l'action ; je dis encore que l'éloquence des pensées & des expressions ne se trouvera jamais au même degré dans un Discours composé à loisir, & dans un Discours fait sur le champ par un homme naturellement éloquent.

Les plus grands Orateurs qui ayent paru dans les siécles passés, ne sont peut-être pas ceux dont nous avons les Ouvrages ; & ce n'est pas tant sur les Discours de *Ciceron* & de *Demosthenes*, que sur le témoignage que leur ont rendu leurs contemporains, que je juge qu'ils ont été les plus éloquens hommes de leur siécle. D'ailleurs il ne faut pas croire qu'ils ayent

prononcé mot pour mot toutes ces Oraisons que nous avons aujourd'hui sous leur nom.

Parmi les Orateurs qui ont écrit leurs Discours, les plus éloquens ne sont pas ceux qui les ont le plus travaillés. On voit dans ceux-ci plus de justesse, plus d'ordre, plus de délicatesse; mais on voit dans les autres plus de force, & plus de ces grands mouvemens qui font le caractere de la véritable éloquence. Ce n'est donc point un paradoxe de dire qu'il est plus aisé d'être éloquent en parlant qu'en écrivant. C'est un sentiment que d'habiles Orateurs mêmes ont soutenu, fondés sur leur propre experience.

J'ai connu un Auteur qui n'écrivoit jamais sans s'être auparavant entretenu plusieurs fois avec ses amis sur la matiere qu'il avoit dessein de traiter; & cela, non pas pour mandier des idées; mais pour en faire naître chez lui par la chaleur d'imagination qu'il se procuroit en parlant. Il disoit qu'avec ce secours il trouvoit dans un moment ce qui lui auroit coûté des journées entieres dans son cabinet, & que peut-être même il n'auroit pû trouver. Je parlerois à mon Laquais, ajoutoit-il, faute d'un Auditeur plus competent. Cela anime tou-

jours plus que de penser tout seul.

X I I.

Voici encore une autre raison du fait que j'essaye d'expliquer, moins generale à la verité que la premiere, mais que je ne crois pas moins solide.

Il y a un goût d'instinct, pour ainsi dire, & un goût de réflexion. Quelques-uns n'ont que la premiere sorte de goût, Un sentiment du bon, prompt & subit, & independant de tout raisonnement. La premiere impression qu'ils reçoivent est la plus sure. S'ils veulent réflechir sur cette premiere impression, & examiner les jugemens qu'ils ont portés en consequence, ils s'embroüillent, ils ne sçavent plus à quoi s'en tenir, & finissent souvent par mal juger. Or c'est ce qui leur arrive en écrivant. Le loisir qu'ils ont d'examiner leurs pensées, ne leur sert qu'à faire entr'elles un mauvais choix. Mais pendant que le jugement s'égare, l'imagination se refroidit ; la discussion éteint tout leur feu ; & il ne leur reste plus ni lumiere, ni chaleur.

X I I I.

Enfin il y a des esprits vifs, presque

incapables d'un travail solitaire, par les distractions qui viennent les assiéger en foule dès qu'ils sont livrés à eux-mêmes. Leur imagination vagabonde erre de pensées en pensées. Capables par leur vivacité d'impressions fortes, il ne leur manque que de pouvoir les rendre durables; & c'est l'effet de la conversation & de l'action publique. La vûë, les discours de ceux qui leur parlent, & ausquels ils sont obligés de répondre; l'attention & les regards d'une nombreuse assemblée qui les écoute, qui les juge, & à laquelle il leur importe de plaire; tout cela fixe leur legereté, les attache à l'objet present, les y rappelle s'ils s'en écartent, & enfin met de la suite & de l'ordre dans leurs idées.

X I V.

Quelqu'un disoit : *Je crois que je ferois de beaux livres, si je pouvois me ressouvenir de tout ce que j'ai dit en conversation, lorsque je suis rentré chez moi*; & là-dessus on l'accusa d'un orgueil extrême. Mais s'il avoit dit: *Puisque de l'aveu de tout le monde je parle bien, je crois que j'écrirois bien aussi, si je voulois écrire*: ce discours auroit sans doute moins révolté que le premier, & on y auroit trouvé du moins

une apparence de verité. On consent qu'un homme qui montre beaucoup d'esprit dans la conversation, se croye capable d'écrire de bonnes choses. Mais on ne pourroit souffrir qu'il osât penser que ce qu'il dit sur le champ & sans préparation, méritât d'être imprimé, & pût être lû avec plaisir. Cependant il y a beaucoup de gens qui se tromperoient fort, s'ils portoient d'eux mêmes le premier de ces deux jugemens, & qui seroient en droit d'en porter le second. Ils peuvent croire qu'ils écriroient bien, s'ils écrivoient aussi bien qu'ils parlent; mais ils ne pourroient s'en croire capables, sans une présomption très-mal fondée.

Pour sçavoir à quoi m'en tenir précisement là dessus, & pour être en état de juger exactement de quelques gens d'esprit de ma connoissance, qui parlent si facilement, & qui me paroissent néanmoins parler avec tant d'éloquence & de justesse, je voudrois qu'on pût retrouver l'art que nous avons perdu, d'écrire en notes aussi vîte que l'on parle. Lorsque Mrs de * * * me viendroient voir, je ferois cacher un de ces Ecrivains en notes derriere la tapisserie; je tâcherois de mettre leur esprit en mouvement, & de les engager à parler de ce qu'ils sçavent le

mieux. Peut-être, comme je l'ai dit, que lorsque je viendrois à lire ce que mon Écrivain auroit recüeilli, & qui m'auroit fait tant de plaisir à entendre, j'en jugerois bien differemment; mais peut-être aussi le trouverois-je toujours fort beau. Peut-être qu'en faisant part au public de ces ingenieuses & sçavantes conversations, je lui donnerois quelque chose, qui sans avoir rien coûté à ceux qui en seroient les Auteurs, vaudroit beaucoup mieux qu'une infinité d'Ouvrages travaillés à loisir. Peut-être enfin que ce livre qui ne contiendroit que ce que ces Messieurs auroient dit sans préparation, & comme en se joüant, vaudroit mieux encore que tout ce qu'ils pourroient eux-mêmes composer dans leur cabinet avec le plus de tems & de soin.

DES QUALITE'S NECESSAIRES pour la société.

IL y a des personnes qui ont l'imagination froide & pesante avec un grand fond d'esprit, & quelque chose de dur & de sec dans leurs manieres & dans leurs discours, avec un très-bon cœur. Il n'y

a guéres d'agrément dans leur commerce, quelque mérite qu'elles ayent d'ailleurs. On les estime, mais on les aime peu ; & qu'est-ce qu'un commerce où il n'entre que de l'estime sans amitié ?

Pour la douceur de la société, il faut un bon cœur qui se manifeste par des manieres gracieuses & caressantes, des discours obligeans, & par ce je ne sçai-quoi de flatteur & d'insinuant, qui nous trompe quelquefois si agréablement dans des gens polis qui ont sçu se le donner par art. Il faut encore un bon esprit, qui animé d'une chaleur moderée, puisse fournir à la conversation, & y répandre cette vivacité qui en fait le charme. La secheresse a l'air de dureté. La froideur a l'air de stupidité.

Les personnes séches, mais bonnes au fonds, ressemblent à ces arbres qui donnent d'excellens fruits, mais qui n'ont rien d'agréable à la vuë. Leur place est dans le potager ; ils figureroient mal dans le jardin. Et ceux qui au fonds ont de l'esprit, mais un esprit lent & froid, qui s'animent avec peine, mais qui brillent dans leur chaleur, ressemblent à ces parfums qui ne répandent leur odeur que lorsqu'on les brûle.

DE

DE LA CRITIQUE des Ouvrages d'esprit.

I.

LE goût pouvant se trouver sans le talent, ou si l'on veut, le talent de juger sans celui de produire, il est certain qu'on peut connoître les défauts d'un Ouvrage, & même qu'on a le droit d'en parler, & de les qualifier, sans être capable de mieux faire. Aussi a-t-on fort approuvé la réponse du Misantrope de *Moliere*, au Poëte dont il venoit de critiquer les vers, & qui le défioit d'en faire de meilleurs:

J'en pourrois par malheur faire d'aussi méchans;
Mais je me garderois de les montrer aux gens.

On peut donc, je le repete, on peut critiquer un Ouvrage sans être capable d'en faire un meilleur. On peut même critiquer les Ouvrages les plus excellens, puisqu'il n'y en a point qui soient absolument sans défaut; mais alors la critique doit être accompagnée non seulement de beaucoup de modération & de douceur, (elle n'est permise qu'à ces con-

ditions, sur quelque Ouvrage qu'elle s'exerce,) mais encore d'une sorte de respect pour l'Auteur qui en est l'objet, puisqu'on doit reconnoître en lui des qualités bien audessus de celles qui nous donnent le droit de le juger. Le bon critique est très-estimable en son genre; mais l'homme de talent est d'un ordre bien superieur.

Un grand nombre de ceux qui jugent bien des Ouvrages des autres, sans avoir jamais rien écrit eux-mêmes, sont en quelque sorte la dupe de leur discernement & de leur bon goût. Parce qu'ils apperçoivent les défauts d'un Ouvrage, ils s'imaginent qu'ils les auroient évités. Le genre de mérite qu'ils ont, leur fait illusion sur celui qu'ils n'ont pas; & ils concluent, si je puis m'exprimer ainsi, du bien juger au bien faire: fausse consequence en toutes manieres.

Car premierement il n'est pas toujours vrai qu'ils eussent évité les fautes qu'ils apperçoivent dans les Ouvrages d'autrui. Peut-être ne les eussent-ils pas apperçuës dans leur propre Ouvrage. Nous examinons les Ouvrages des autres avec un secret desir d'y trouver des défauts. Cette malice nous éclaire & nous aide à les remarquer. Du moins les examinons-nous

indifferemment, en les comparant aux régles, & aux bons Ouvrages du même genre. C'est, pour ainsi dire, le goût seul qui en juge en nous. Mais ce qui juge en nous de notre propre Ouvrage, c'est le goût séduit & aveuglé par l'amour propre ; ensorte qu'il est très-naturel & très-facile qu'une faute qui nous auroit sauté aux yeux dans l'Ouvrage d'autrui, nous échappe dans le nôtre, & même nous y paroisse une beauté.

J'accompagnai une fois un jeune Auteur, qui alloit lire une de ses Piéces à un autre Auteur fort célebre. Celui-ci me fit sentir à merveille les défauts de l'Ouvrage qu'on lui lisoit. J'admirai la justesse de sa critique. Quelle sûreté de goût, disois-je en moi-même ! Quelle finesse de sentiment ! Quelle connoissance des régles ! Il nous lut ensuite quelque chose de sa façon. Au milieu des plus grandes beautés, je fus surpris d'y trouver des défauts assez considerables ; & l'évenement m'a fait voir depuis que je ne me trompois pas. Ces endroits dont j'étois blessé lui attirerent une rude critique, lorsque son Ouvrage parut. Je pris la liberté de lui dire mon sentiment. Il me répondit avec beaucoup de douceur & de politesse. Mais je ne pus jamais le faire

convenir de rien. Ce n'étoit point mauvaiſe foi ; je voyois bien qu'il me parloit ſincerement. Je ne méritois pas à la verité qu'il déferât beaucoup à mon avis ; mais le jugement du Public, & les raiſons des critiques ne le déſabuſerent pas dans la ſuite. Autant il m'avoit paru pénetrant & éclairé ſur l'Ouvrage de mon ami, autant il me paroiſſoit aveugle ſur le ſien propre ; & je ſortis fort étonné de ce mélange de tenebres & de lumieres, ſi bizarre en apparence. J'ai vû depuis mille exemples pareils, & ils ne m'étonnent plus.

En ſecond lieu, quand il ſeroit vrai que nous aurions évité les fautes que nous remarquons dans les Ouvrages d'autrui, il ne s'enſuit pas de-là que nous euſſions mieux réuſſi à tout prendre, puiſque d'une part, nous ſerions peut-être tombés en d'autres fautes, & dans des fautes plus importantes encore ; & que de l'autre, nous n'aurions peut-être pas mis dans notre Ouvrage autant de beautés qu'il y en a dans celui qui eſt l'objet de notre critique. Le même tour d'eſprit qui nous éloigne de certains défauts, nous diſpoſe à d'autres, & nous éloigne de certaines beautés.

Mais en troiſiéme lieu, quand même

un homme feroit capable, non feulement de remarquer les défauts d'un Ouvrage, mais de les corriger, de les remplacer par des beautés, & même d'en ajouter de nouvelles à celles de l'Auteur, il ne devroit pas s'attribuer fur lui aucune fupériorité. Il peut être capable de tout cela fans l'être d'avoir fait l'Ouvrage, tel qu'on le lui a prefenté. Peut-être n'auroit-il pû en concevoir le deffein, en arranger les parties, ni imaginer ces premieres beautés qui lui ont donné l'idée de celles qu'il a ajoutées.

Tel qui corrige très-bien un Ouvrage, n'en feroit jamais un qui valût la peine d'être corrigé.

II.

Un Auteur feroit heureux de n'être jugé que par les gens du métier, s'ils le jugeoient felon leurs lumieres & leurs vrais fentimens; car il ne faut pas croire qu'ils penfent toujours d'un Ouvrage ce qu'ils en difent. La jaloufie les fait fouvent parler d'une maniere très-méprifante, de ce qu'ils eftiment beaucoup au fonds. Ils feroient bien plus indulgens que ceux qui n'écrivent point, s'ils étoient finceres.

Quelquefois auffi l'envie, par la haine

qu'elle leur inſpire, les aveugle ſur le mérite de leurs rivaux, juſqu'à leur en faire dire beaucoup de mal avec une eſpece de bonne foi; bonne foi plus honteuſe en quelque ſorte que le menſonge, puiſqu'elle ſuppoſe plus de paſſion.

III.

Les Auteurs médiocres ſont communs parmi les Auteurs; mais les hommes capables d'être des Auteurs médiocres, ſont très-rares parmi les hommes, je dis parmi ceux mêmes qui ſe piquent d'eſprit & de litterature.

Tel Ecrivain eſt un homme d'un eſprit médiocre, comparé aux Ecrivains du premier ordre; mais c'eſt ſouvent un homme de beaucoup d'eſprit, comparé à la plûpart de ceux qui le jugent avec tant de hauteur & de ſeverité.

Je dirois volontiers à ces Juges orgueilleux: Hé, Meſſieurs, penſez au tort que vous vous faites par votre critique dédaigneuſe, vos airs de mépris, vos tons décifiſs; ceux que vous rabaiſſez ſi fort, valent infiniment mieux que vous. Qui êtes-vous donc, & dans quel rang faut-il vous placer?

Pour vous former un goût ſûr, étudiez

les régles ; lisez les excellens modeles ; écoutez les gens d'esprit, soyez attentifs aux raisons dont ils appuyent leurs jugemens. Mais pour vous former à la modération, plus estimable encore que le discernement, étudiez-vous, connoissez-vous vous-mêmes ; & votre critique sera également douce & judicieuse. Le sentiment de votre inferiorité, affoiblira celui des défauts que vous trouverez dans les Ouvrages. Par-là vous les lirez avec plus de satisfaction. Votre superbe délicatesse ne sert qu'à diminuer vos plaisirs, sans vous faire honneur. Un homme à qui rien ne peut plaire, est également à plaindre & à mépriser. Cessez donc de déchirer, comme vous le faites, les Ouvrages & les Auteurs. Commencez par supprimer les effets de votre injuste dégoût ; je veux dire, ces expressions dures & grossieres, *ce Livre est détestable, cette Piéce est miserable*, & autres pareilles formules, si capables d'indigner ceux mêmes qu'elles ne regardent pas. Soyez plus reservés à blâmer qu'à loüer ; qu'il paroisse que vous ne blamez qu'à regret ; & pour cela servez-vous de termes qui soyent toujours un peu au-dessous de votre pensée, plus foibles que votre impression. La modération passera bientôt de vos discours

dans vos ſentimens. Au reſte je n'ai rien à vous preſcrire, ſi vous pouvez vous défaire des illuſions de l'amour propre. Encore une fois, connoiſſez ce que vous êtes, ſentez votre inferiorité, & vous ne ſerez plus ſi difficiles ni ſi ſeveres. Il faudra plutôt vous précautionner contre un excès de facilité & d'indulgence, car c'eſt où méne naturellement la juſte idée qu'on a de ſoi-même.

I V.

On dira peut-être que les Auteurs ſont trop ſenſibles à la critique ; mais on auroit plutôt raiſon de s'étonner qu'ils le ſoient ſi peu, & qu'il ſe trouve un ſi grand nombre d'Ecrivains aſſez hardis pour donner leurs Ouvrages au public, & pour ſe ſoumettre à l'examen d'une multitude capricieuſe, compoſée pour la plus grande partie de gens peu éclairés, auſſi prompts néanmoins à juger, & auſſi déciſifs dans leurs jugemens, que s'ils étoient ſûrs de ne pouvoir ſe tromper.

A la verité cette multitude juge aſſez bien des Ouvrages d'eſprit en gros, mais elle en juge fort mal en détail ; & pendant que le plus grand nombre s'accorde à dire qu'un Ouvrage eſt bon à tout

prendre, il n'y a souvent aucune conformité entre les jugemens que chacun porte sur les differentes parties de cet Ouvrage, sur tel & tel endroit en particulier. On ne peut donc pas dire que chaque Auteur se flatte d'échapper à la critique, & que c'est ce qui leur donne la hardiesse de se faire imprimer; il n'y en a point d'assez aveugles pour cela, quelque prevenus qu'on les suppose en leur faveur. Ils ne peuvent ignorer cette prodigieuse varieté de jugemens dont je viens de parler.

Il est incertain, lorsqu'on se fait imprimer, si l'on réussira, & si l'on obtiendra le plus grand nombre des suffrages; mais il est certain qu'on ne les obtiendra pas tous. Il y a bien des Livres generalement méprisés, ou generalement oubliés; mais il n'y en a point de generalement approuvés, au-moins dans le tems qu'ils paroissent, & pendant qu'ils sont encore nouveaux. Ce n'est même ordinairement qu'après la mort des Auteurs qu'on rend une entiere justice à leurs Ouvrages, & qu'on les apprétie à leur juste valeur. Dans tous les tems les Ouvrages les plus estimables ont été critiqués de la maniere la plus humiliante pour leurs Auteurs. *Racine a-t'il mis au jour une Tragedie dont on n'ait pas imprimé une critique, qui la ra-*

baiſſoit au rang des piéces médiocres, & qui concluoit à placer l'Auteur dans la claſſe de Boyer & de Pradon ? * Ainſi quelque perſuadé que ſoit un Auteur qui donne un Ouvrage au public, que cet Ouvrage ſera loüé & eſtimé, il l'eſt encore plus qu'il ſera blâmé & critiqué ; d'où il s'enſuit que la critique lui fait moins de peine que la loüange ne lui fait de plaiſir.

Au reſte cette maniere de ſentir eſt très-raiſonnable ; la loüange eſt d'elle-même plus glorieuſe que la critique n'eſt humiliante ; & un Ouvrage dont on peut dire à peu-près autant de bien que de mal, fait toujours honneur à celui qui l'a compoſé. Sans cette diſpoſition des Auteurs à l'égard des differens jugemens qu'on peut porter de leurs Ouvrages, nous n'en aurions abſolument aucun.

Il eſt pourtant vrai que cette crainte de la critique, & ſur tout de la critique maligne, railleuſe & mépriſante, fait aſſez d'impreſſion ſur quelques perſonnes pour les empêcher d'écrire ou du moins d'imprimer. Si cette crainte ne détournoit de la carriere des Auteurs que des gens ſans eſprit, ou même d'un eſprit médiocre, ce ſeroit un très-grand bien ; car il

* *Réflexions critiques ſur la Poëſie & ſur la Peinture, par M. l'Abbé du Bos.*

faut avoüer que la multitude des mauvais livres est un grand mal. Mais les meilleurs esprits sont ordinairement les plus touchés de cette crainte, parce qu'ils ont tout ensemble, & plus de cette modestie qui fait qu'on se défie de soi-même & de ses productions, & plus de cette noble fierté qui rend sensible au ridicule qu'il est aisé de jetter sur les meilleures choses. De-là beaucoup de talens enfoüis & inutiles au public.

On dira peut-être encore, qu'un Auteur ne doit pas être fort humilié d'une mauvaise critique. Mais il ne faut pas croire qu'il n'y ait que des sots à se dechaîner contre un bon Ouvrage ; il ne faut pas croire qu'il ne paroisse contre un bon Ouvrage que de méchantes critiques, c'est-à-dire, des critiques plates & insipides. Ecoutons encore M. l'Abbé du Bos. *Une cabale composée de plusieurs autres, dans lesquelles entroient des personnes également considerables par leur esprit & par le rang qu'elles tenoient dans le monde, avoit conspiré pour élever la Phedre de Pradon, & pour humilier celle de Racine. La conjuration du Marquis de Bedmar contre la Republique de Venise, ne fut pas conduite avec plus d'artifice, ni suivie avec plus d'activité.*

J'avouë avec le judicieux Ecrivain que je viens de citer, que *cette fameuse conspiration ne put pas empêcher le public d'admirer la Phedre de Racine, après la quatriéme representation*; & telle sera toujours la destinée des bons Ouvrages. Le succès n'en est jamais que retardé. Mais en attendant ce succès, & malgré ce succès même, combien d'Epigrammes très malignes, & très-plaisantes! combien de critiques tres-injustes, & pourtant très-ingenieuses! Je dis plus, combien de critiques très-injustes, & néanmoins très-sinceres de la part de ceux qui les font? Et voilà ce qu'il y a de plus mortifiant pour un Auteur, de voir que quelques-uns de ceux dont il ambitionneroit le plus le suffrage, ne lui soient pas favorables, & qu'au contraire ils s'unissent contre lui à ses ennemis, sans qu'il puisse les soupçonner de malice & de mauvaise foi. N'en doutons point, il sent vivement ces coups qu'on lui porte dans le tems même qu'il affecte le plus d'y paroître insensible, & de faire bonne contenance. Au milieu de sa gloire il en est humilié; & un dépit secret vient empoisonner la joye que lui cause l'heureux succès de son Ouvrage. J'ai vû des gens de bon sens, étonnés après avoir lû quelques-

unes de ces critiques & de ces Epigrammes, qu'il y eût des hommes assez peu sensibles pour s'exposer à de pareilles insultes. C'est ainsi qu'ils parloient.

Il seroit aisé à ceux qui ont l'autorité en main, d'empêcher la publication de ces Libelles & de ces Vers satiriques; & ils ne devroient permettre la critique, qu'autant qu'elle peut être utile au public, sans être injurieuse aux Auteurs. Mais peuvent-ils de même empêcher tout ce qui se dit de vive voix? Peuvent-ils mettre un frein à la liberté excessive des jugemens? Peuvent-ils dépoüiller les Lecteurs du prétendu droit de parler comme il leur plaît, d'un Ouvrage devenu public par l'impression? Ils l'entreprendroient en vain; leur pouvoir ne s'étend pas jusques-là. Ainsi tout ce qu'on peut faire, c'est de representer à ces critiques impitoyables, qui semblent ne lire les livres que pour y trouver des défauts, & qui, à la maniere dont ils parlent de tout Ouvrage nouveau, font croire à ceux qui les entendent pour la premiere fois, qu'ils ont quelque inimitié particuliere contre l'Auteur; tout ce qu'on peut faire, dis je, c'est de leur représenter, non seulement l'injustice de leur conduite, mais le tort qu'elle leur

fait à eux-mêmes, & les biens dont elle les prive, en détournant d'excellens esprits de travailler, ou du moins de donner leurs Ouvrages au public. Mais la verité est que ces sortes d'avis ne reformeront pas le monde. L'orgueil & la malignité du cœur humain les rendront toujours inutiles à l'égard du plus grand nombre.

V.

Comment, disoit quelqu'un dans une compagnie où l'on venoit de lire quelques endroits d'un Ouvrage mêlé de grandes beautés & de grands défauts, comment un homme qui a autant d'esprit que M. de *** a-t'il pû mettre & laisser dans son Livre de si mauvaises choses ? assurément cela ne se comprend point. Composez vous-même quelque Ouvrage, lui répondit un de ceux qui l'écoutoient, vous donnerez lieu à une pareille question ; & peut-être trouverez-vous par-là la résolution de votre problême.

V I.

La critique est aisée, la critique est odieuse, & cela par la même raison, parce qu'elle ne s'attache ordinairement

qu'à relever des défauts. Si dans les réflexions qu'on donne au public sur une Piéce de théâtre qui a attiré ses applaudissemens, sur un Livre qu'il a lû avec plaisir, on étoit assez équitable pour en remarquer les beautés, & assez habile pour les faire bien sentir; si l'on se proposoit d'éclairer les Auteurs & les Lecteurs, plutôt que de divertir les uns aux dépens des autres; en un mot, si la critique étoit un examen raisonné des Ouvrages, pour en faire connoître également le bon & le mauvais, ce genre d'écrire seroit digne des plus honnêtes gens, & ne seroit pas au-dessous des meilleurs esprits.

Ne dissimulons rien, on peut quelquefois retourner contre les Auteurs le principe, que la critique est aisée; on peut leur dire que moins il y a de gloire à appercevoir de certaines fautes, plus il y a de honte à les avoir faites.

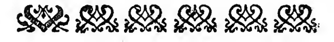
VII.

Quand on dit communément que c'est à la posterité à prononcer un jugement équitable sur les Ouvrages & sur les Auteurs, on ne veut pas parler d'une posterité fort éloignée, autrement la maxime ne seroit pas vraie. Nous sommes

trop près des Auteurs avec lesquels nous vivons, nous sommes trop loin des Auteurs qui ont vécu plusieurs siécles avant nous, pour en bien juger. Nous ne rendons point une entiere justice à nos contemporains, & nous faisons grace aux anciens. Pendant qu'un Auteur vit encore, la critique la plus outrée se déchaine contre lui ; mais il a aussi ses admirateurs qui le portent jusqu'au Ciel par leurs loüanges exagerées. Aprés sa mort tout cela s'appaise & se modere, la critique aussi bien que la loüange ; on revient des deux côtés à un juste milieu. Mais le public ne s'y tient pas long-tems. Insensiblement l'estime croît, & la loüange prévaut. La postérité regarde comme un homme divin, celui à qui ses contemporains avoient contesté la qualité de grand homme. Ainsi à consulter l'expérience, on peut dire que les bons Ouvrages sont ordinairement appretiés à leur juste valeur dans le siécle qui succede immédiatement à celui dans lequel ont vécu les Auteurs de ces Ouvrages. Les siécles suivans n'en jugent pas si bien, parce qu'ils en jugent trop favorablement. La réputation des bons Ouvrages va toujours en augmentant ; mais c'est peut-être moins la preuve du mérite de ces Ouvrages, que l'effet

l'effet du penchant qu'ont la plûpart des hommes à admirer l'antiquité. Il est naturel que l'estime pour un bon Ouvrage croisse, jusqu'à ce qu'il ait été surpassé par un autre du même genre. Chaque jour qui s'écoule sans qu'il paroisse d'Ouvrage égal ou superieur à celui qui est en possession de l'estime publique, doit le confirmer dans cette possession, parce que cela prouve de plus en plus la rareté des talens que ce premier Ouvrage suppose dans celui qui l'a composé. Or il est naturel que nous mesurions notre estime pour les talens & pour les Ouvrages, sur le plus ou le moins de rareté des uns & des autres. Il est raisonnable encore que nous ne nous hâtions pas de préferer un Ouvrage moderne, quelque beau qu'il nous paroisse, à un Ouvrage ancien consacré par les suffrages de plusieurs siécles. Mais au lieu de nous renfermer dans des bornes si judicieuses, nous donnons quelquefois un peu trop au préjugé de l'antiquité, & cela en plusieurs manieres. Tantôt nous n'osons rendre compte de l'impression que fait sur nous l'Ouvrage moderne, & avoüer qu'il nous plaît plus que l'Ouvrage ancien. Tantôt l'Ouvrage moderne nous plaît moins qu'il ne devroit nous plaire, par un effet de ce pré-

jugé de l'antiquité , qui ſourdement & à notre inſçû , affoiblit notre impreſſion. Quelquefois même nous réſiſtons formellement à notre plaiſir. Enfin nous jugeons ſouvent contre notre impreſſion même, au lieu qu'il ne faudroit que ſuſpendre notre jugement. Voilà comme il arrive qu'un Ouvrage ancien, quoique ſurpaſſé par un Ouvrage moderne, conſerve long-tems la premiere place dans l'eſtime des hommes.



POURQUOI LA VUE de ceux que nous avons offenſés nous eſt déſagréable.

I.

ON ne hait pas toujours ceux qu'on offenſe, mais on hait preſque toujours ceux qu'on a offenſés, à proportion que l'offenſe a été plus ou moins conſiderable. Nous ſuppoſons que ceux que nous avons offenſés nous haïſſent, parce qu'ils ont droit de nous haïr; & nous les haïſſons enſuite, à cauſe de cette haine prétenduë ou réelle. Il ſemble qu'on ne devroit point haïr ceux dont on eſt haï

avec justice, cependant il n'y en a point qu'on haïsse davantage ; & il est rare qu'on haïsse autant ceux dont on est haï sans l'avoir mérité.

Quelque amitié que nous témoignent ceux que nous avons offensés, nous ne pouvons croire qu'ils ne conservent aucun ressentiment de l'injure que nous leur avons faite ; & si enfin ils nous en donnent des preuves si convaincantes qu'il nous soit impossible d'en douter, ils sont alors à notre égard dans le cas de ceux à qui nous avons beaucoup d'obligation. Or nous n'aimons pas ceux à qui nous sommes trop redevables ; du moins nous ne les voyons pas avec plaisir.

La présence de ceux que nous avons offensés, & qui nous ont pardonné genereusement, nous est presque toujours désagreable, quand même nous ne les haïrions pas ; parce qu'elle nous rappelle le souvenir d'une faute commise & d'un bienfait reçû, faute devenuë encore plus humiliante par le bienfait qui l'a suivie. Nous voyons en eux nos bienfaicteurs, & les témoins de notre injustice.

I I.

Il ne faut offenser personne, parce que

cela eſt injuſte, & parce que l'offenſe eſt une ſource d'inimitiés réciproques. Quelquefois nous rompons avec ceux que nous avons offenſés, ſans qu'ils rompent eux-mêmes avec nous; nous les haïſſons ſans qu'ils ceſſent de nous aimer. Il y a bien des occaſions où ce ſeroit parler très-raiſonnablement que de dire: Je vous conjure d'oublier & de me pardonner l'offenſe que vous m'avez faite.

Une injure reçuë & pardonnée, eſt à l'offenſé un titre de ſuperiorité ſur l'offenſeur.

III.

Le motif qui nous fait aimer ceux à qui nous avons fait du bien, nous fait quelquefois aimer ceux qui nous ont offenſés.

Le meilleur moyen de parvenir à aimer quelqu'un qu'on a interêt d'aimer, c'eſt de lui faire du bien.

Le plus aimable de tous les hommes à nos yeux, c'eſt celui que nous avons obligé, & qui en eſt reconnoiſſant, pourvû néanmoins que ſa reconnoiſſance ne l'acquitte pas entierement envers nous.

Une reconnoiſſance délicate, infinie pour ainſi dire, dans le cœur & dans les

sentimens, doit être bornée dans les effets.

Aimer à faire du bien, est une chose très loüable quand le motif en est bon, & toujours très-rare quel qu'en soit le motif. Mais aimer ceux à qui nous avons fait du bien, est une chose très-naturelle, & nullement loüable. C'est un pur effet de l'amour propre le plus grossier.

Quoique ce ne soit point un mérite d'aimer ceux à qui on a fait du bien, c'en est un d'en faire, afin de parvenir à aimer. La vertu pour arriver à son but, employe quelquefois des moyens dont elle n'attend le succès que des passions. C'est l'effet de l'amour propre d'aimer à être aimé, & cela est commun à tous les hommes. C'est l'effet d'un bon cœur, & & même d'un cœur délicat, d'aimer à aimer.



DES EFFETS DE L'HABITUDE, de l'Amour propre & de la Modestie.

I.

ON s'accoutume à tout, plus ou moins; on se familiarise insensiblement avec toute sorte d'objets, avec les plus beaux comme avec les plus désagréa-

bles, au point de n'en être plus que foiblement touché ; & cela est vrai non-seulement des objets materiels & sensibles, mais encore des qualités purement spirituelles.

On dit communément : Epousez une belle femme, épousez-en une laide, au bout de six mois ce sera la même chose ; c'est visiblement une exageration. Mais y en auroit-il beaucoup davantage à dire : Epousez une femme qui ait de l'esprit, épousez-en une qui n'en ait point, au bout de six mois ce sera la même chose ? On me répondra sans doute que l'exageration seroit infiniment plus forte : j'en conviens ; je sçais ce qu'on pourroit me dire là-dessus, & je ne veux rien outrer. Cependant il y a du vrai dans l'une & dans l'autre de ces façons de parler ; & il est certain que si on s'accoutume à la beauté, on s'accoutume aussi à l'esprit. L'impression des qualités de l'ame s'affoiblit moins que celle des agrémens du corps ; elle s'affoiblit pourtant. On vient à n'être plus touché d'une belle personne qu'on a continuellement devant les yeux ; on vient à être moins touché de l'esprit de quelqu'un avec lequel on vit toujours. Parce qu'on ne sent plus rien pour une belle personne, on ne cesse pas de la

trouver belle ; on ne cesse pas non plus d'estimer une personne de mérite par la longue habitude de vivre avec elle ; on en connoît même d'autant mieux tout ce qu'elle vaut, mais on le sent moins vivement ; car il y a du sentiment dans l'estime, qui n'est précisément qu'estime, aussi bien que dans l'amour & dans l'amitié. Elle a dans ses commencemens une vivacité qui se rallentit peu à peu comme celle de l'amour même, quoique ce qu'il y a d'essentiel dans l'estime subsiste toujours, & même augmente quelquefois.

Il s'ensuit de-là, que si nous nous voyions nous-mêmes autant d'indifference que nous voyons les autres, nous sentirions moins vivement notre propre mérite que le leur ; car le mérite d'autrui ne peut jamais nous être aussi familier que le nôtre.

Supposons un homme d'esprit exempt d'amour propre. Il n'en est point à la verité, tout le monde a de l'amour propre ; mais cette supposition, tout impossible qu'elle est, peut néanmoins servir à nous faire connoître ce qui doit se passer, & ce qui se passe en effet dans ceux qui en ont le moins.

Cet homme familiarisé en quelque sorte avec lui-même, ne s'estimeroit plus, pour

ainsi dire, que d'une estime languissante, à peu près comme il estimeroit quelqu'un avec qui il vivroit depuis long-tems dans une étroite liaison. Il seroit moins frappé des productions de son propre esprit, que de celles de l'esprit des autres. Il admireroit plus ailleurs que chez lui; car l'admiration naît de la surprise, & la surprise de la nouveauté. L'admiration n'est ordinairement qu'un premier mouvement qui ne dure pas, & auquel succede le sentiment plus tranquille de l'estime. Aussi la plus grande loüange que nous puissions donner à un objet, c'est de dire qu'il nous est toujours nouveau. Que ce jardin est charmant, s'écrie un homme en entrant aux *Thuilleries* peut-être pour la milliéme fois! Quoi, lui dit-on, vous en êtes encore à l'admiration? il semble que vous ne soyez jamais venu ici. Les *Thuilleries*, répond-t-il, me paroissent toujours nouvelles. Par-là il leur attribuë le plus haut degré de perfection & de beauté; & il justifie cette admiration que l'habitude n'a point épuisée. Une beauté médiocre, soutenuë de la nouveauté, peut se faire admirer; mais il n'y a qu'une beauté parfaite qui puisse paroître toujours nouvelle.

Rien ne devroit nous paroître moins nouveau

nouveau, que notre propre mérite ; c'est quelque chose de fort imparfait, & qui est toujours sous nos yeux. Mais outre que l'amour propre nous le fait croire beaucoup moins imparfait qu'il n'est, cet amour ne perd jamais rien de sa vivacité : c'est le plus constant aussi-bien que le plus flatteur des amours. S'il se présente à nous quelque mérite qui nous surprenne d'abord au point de nous faire douter si le nôtre l'égale, & même de nous arracher l'aveu secret de notre infériorité, cet aveu est bientôt rétracté. Cette espece d'inconstance qui nous détachoit en quelque sorte de nous mêmes, n'est que passagere ; nos yeux ébloüis se raffermissent. Le prestige de la nouveauté se dissipe. L'admiration étoit née de la connoissance imparfaite de l'objet : on ne l'avoit consideré que d'un certain côté. Un examen plus attentif nous y fait découvrir des défauts qui avoient échappé à une premiere vûë ; & enfin toute compensation faite, il n'y a presque personne que nous ne croyions valoir, & avec qui nous voulussions faire échange d'esprit. Nous trouvons bien à quelques-uns certains avantages que nous voudrions joindre aux nôtres ; mais nous nous flattons de l'emporter sur eux à d'autres égards ;

& je ne parle pas seulement de ceux avec qui nous pourrions nous comparer avec quelque sorte de vrai-semblance; je parle de ceux qui nous surpassent le plus au jugement des autres. Si l'amour propre ne se trompoit que de peu de chose dans ses paralleles, il faudroit le lui passer, & ne le pas chicaner sur de legeres differences; mais la plus énorme distance disparoît souvent à ses yeux; semblable à la fortune, il nous prend dans la boüe pour nous placer jusques sur le Trône. Un grand homme sentira quelquefois mieux la superiorité d'un plus grand sur lui, qu'un autre très-inférieur à tous les deux ne sentira son infériorité à leur égard. Peut-être que *Pradon* se croyoit moins éloigné de *Corneille*, que *Racine* lui-même ne croyoit l'être; & je suis sûr que pendant que les *la Rüe* & les *Gaillard* regardoient le Pere *Bourdaloüe*, comme inimitable, il y avoit d'autres Prédicateurs qui ne se croyoient pas fort loin de l'égaler.

Mais, dira-t-on, quand l'aveuglement de l'amour propre va jusques-là, c'est une folie semblable à celle de ce fou dont parle *Horace*, qui s'imaginant que tous les Vaisseaux qui entroient dans le Port lui appartenoient, se croyoit sans doute

le plus riche de toute la Ville. Certainement cet aveuglement de l'amour propre est une folie, & néanmoins on en voit tous les jours une infinité d'exemples. Mais combien n'en verroit-on pas davantage, si chacun osoit parler de soi-même comme il en pense ? C'est la plus grande difference qu'il y ait entre les fous ordinaires, & ces fous d'amour propre : les premiers parlent comme ils pensent ; ceux-ci au contraire ont quelquefois l'art & la prudence de cacher une partie de leur folie. Ce n'est pas qu'ils la connoissent, & qu'ils ayent le moindre soupçon de se tromper dans l'opinion avantageuse qu'ils ont d'eux-mêmes ; c'est qu'il est établi qu'il est ridicule & odieux de manifester aux autres ces sortes de pensées, quelque vraies qu'elles puissent être. L'orgueilleux qui parle modestement de lui-même, croit ne supprimer que des vérités choquantes.

Quand je dis qu'il n'y a presque personne que nous ne croyions valoir, cela doit s'entendre en deux sens ; premierement & plus exactement de ceux qui s'appellent proprement nos pareils ; car le mot de *pareil* ne signifie pas précisément la même chose que celui d'*égal* Deux Orateurs, deux Poëtes, dans le mê-

me genre d'éloquence & de poëſie, ſont les pareils les uns des autres, quoiqu'ils ne ſoient pas égaux : je crois donc qu'on pourroit exprimer cette illuſion de l'amour propre dont je parle, par cette maxime :

Nous nous croyons preſque toujours ſupérieurs, ou du moins égaux à nos pareils.

Secondement, quoiqu'un Hiſtorien ne croye pas avoir les talens d'un Orateur, ni un Orateur ceux d'un Poëte, cependant ils croyent bien ſe valoir les uns les autres ; non-ſeulement parce que chacun d'eux ſe juge auſſi habile dans ſon genre, que les autres peuvent l'être dans le leur, mais encore parce que chacun prévenu en faveur du genre qu'il a choiſi, le regarde comme le genre le plus noble, le plus utile, ou le plus agréable, & ſur-tout comme celui qui exige de plus rares talens ; & il faut avoüer que cette illuſion n'eſt pas ſi folle que la premiere : il eſt plus excuſable de ſe tromper ſur la dignité d'une certaine ſorte de mérite, que ſur le degré dans lequel on la poſſede. Si l'on décidoit du prix des talens ſur le plus ou le moins d'utilité qu'ils apportent aux hommes, il ne ſeroit pas difficile de ſçavoir leſquels

méritent la préséance : mais il n'y a pas moyen de suivre cette regle, puisqu'elle nous meneroit à préferer aux talens les plus rares & les plus sublimes, les talens les plus vils & les plus communs, & qu'on n'appelle pas même des talens. De-là est venuë la maxime assez spécieuse, que tous les hommes à talent sont confreres.

J'ai entendu dire qu'un fameux Comédien, mort depuis quelques années, tenoit là-dessus des discours assez singuliers, & qu'il prétendoit aller de pair avec les Heros dont il faisoit le personnage, & avec les plus grands Poëtes dont il déclamoit les vers.

Au reste cet orgueil de profession peut avoir son utilité. Les hommes sont tout pleins de fausses idées qu'il seroit dangereux de leur ôter ; elles sont quelquefois la cause de leurs meilleures actions. Le bon en eux tient au mauvais, & il seroit souvent difficile de corriger l'un sans détruire l'autre : la morale comme la medecine, j'entends une morale purement humaine, ne veut pas toujours guérir tous les maux.

II.

On dit qu'un homme entêté de la di-

gnité & de l'excellence de sa profession, est ordinairement un homme médiocre dans sa profession. En effet il a d'autant plus d'interêt d'en relever l'excellence, qu'il est plus éloigné d'y exceller; d'ailleurs cet entêtement sur sa profession est presque toujours une marque de peu de jugement. Tout cela est vrai; mais il faut remarquer en même tems, que comme il y a plusieurs professions qui demandent plus de talent & d'imagination que d'esprit & de jugement, on peut joindre à la plus grande habileté dans quelqu'une de ces professions, l'entêtement le plus extrême & le plus fou sur la consideration qu'elle mérite. Un Comedien, un Poëte, peuvent mettre leur Art au-dessus de tous les autres, & pourtant y exceller. Cet entêtement ridicule n'avilit en eux que l'homme, & on n'en peut rien conclure contre le Comedien ou contre le Poëte.

III.

L'amour propre n'est pas au même dégré dans tous les hommes, & je ne prétends pas les comprendre tous dans ce que je dis ici & ailleurs de quelques-uns de ses effets, quoique je parle quelquefois d'une maniere generale & indéfinie: ce-

pendant les exceptions ne sont pas en si grand nombre qu'on pourroit le croire d'abord: Tel qui m'accuse d'exageration en me jugeant, dit-il, sur ce qui se passe en lui-même, ou n'est pas sincere, ou ne s'est pas bien étudié.

Je l'avouë, & le Lecteur s'en appercevroit bien de lui-même; j'ai pris dans mon cœur une grande partie de ce que je dis sur l'amour propre; je m'en sens tout plein; j'éprouve tous les jours & sa force & ses artifices: peut-être cet aveu ne servira-t-il qu'à l'augmenter encore: peut-être même n'est-il qu'un de ses effets. Je ressemble à ces sentinelles qui avertissent de l'ennemi, & qui en sont plus proches, plus exposés à ses coups, que ceux qu'ils avertissent.

DE LA SIMPLICITE',
& des differentes sortes de Modestie.

QUelque commun que soit cet amour propre, qui nous agrandit si prodigieusement à nos propres yeux en rabaissant les autres, il y a pourtant des gens d'un rare mérite, & à qui ce mérite

eſt preſque inconnu. Il faut les en avertir: il faut leur prouver leur ſuperiorité : ils ignorent leurs bonnes qualités, comme les autres ignorent leurs défauts : ils ſe priſent trop peu, comme les autres ſe priſent trop, faute de ſe connoître. Les loüanges les étonnent, les choquent preſque comme un effet de la flatterie ou de l'ignorance, & on les loüë d'autant plus volontiers. Mais cette ſimplicité, cette ignorance de leur propre mérite qui nous charme dans les grands hommes, quel eſt le motif qui nous la fait aimer? Eſt-ce toujours un motif vertueux? Non ſans doute; c'eſt ſouvent notre propre orgueil. Nous l'aimons par interêt, & ſans l'eſtimer. Nous ſçavons bien dire que cette ſimplicité n'eſt ſouvent qu'un défaut de lumiere, qui peut ſe rencontrer avec un grand mérite; qu'on paroît quelquefois modeſte, lorſqu'on n'eſt que ſincere; & il faut avoüer que nous ne le diſons pas toujours ſans fondement. On ſçait le mot de M. de *Fontenelle*, que la *Fontaine*, ne ſe croyoit au-deſſous de *Phedre* que par bêtiſe; *mot plaiſant*, dit M. de la *Motte*,* *mais ſolide, & qui exprime finement le caractere d'un genie ſuperieur qui ſe méconnoît, faute de ſe regarder*

* *Diſcours ſur la Fable.*

avec assez d'attention. C'est-là ce qu'on appelle proprement simplicité.

Il y a donc bien de la difference entre la simplicité & la modestie ; car l'homme modeste connoît bien ce qu'il vaut, mais il n'en conçoit point de fierté. Un riche sçait bien qu'il est riche ; un grand ne sçauroit ignorer sa grandeur. Cependant il est des riches & des grands, modestes au sein de l'opulence, & au faîte de la grandeur. Ils ne méprisent point ceux que la fortune a le moins favorisés ; l'homme sans bien & sans naissance sera leur ami, s'il mérite de l'être. Non-seulement ils l'appelleront de ce nom, mais ils voudront le recevoir de lui ; & ce n'est point aux maximes philosophiques sur les vrais biens, qu'ils sont redevables de leur modestie ; ils ne la doivent ordinairement qu'à leur heureux naturel. De même un homme de mérite peut sentir sa superiorité du côté de l'esprit & des talens, sans orgueil & sans mépriser ses inferieurs ; car la simple connoissance de l'infériorité des autres à notre égard, n'est pas mépris. Et voilà la vraie & la sincere modestie : sentir précisément ce qu'on est, sans chercher à le faire sentir aux autres ; s'estimer ce qu'on vaut, mais se donner pour beaucoup moins. Elle

tient beaucoup de la douceur, & se rencontre presque toujours dans une ame équitable & moderée.

I I.

Le présomptueux pense trop avantageusement de lui même ; l'humble n'en pense pas assez avantageusement ; le modeste en pense comme il faut en penser le simple, à proprement parler, n'en pense rien. Il ne se compare point aux autres En les préferant à soi, il préfere le connu à l'inconnu. Il suppose son infériorité & ne se la prouve point. Il a de l'esprit & il l'ignore ; s'il n'en avoit point, il l'ignoreroit de même.

I I I.

Celui qui cache la vanité que lui inspire son mérite, n'a qu'une modestie exterieure : s'il la cache par bonté de cœur, par égard pour les autres, par le sentiment de l'injustice de cette vanité, c'est vertu. S'il ne veut par cette conduite que se faire estimer davantage, sa modestie n'est qu'une vanité plus rafinée, & qu'il seroit d'autant plus dangereux de laisser appercevoir.

On peut donc distinguer trois sortes

de fausse modestie, dont il n'y en a qu'une de blâmable, à parler exactement ; & je ne les appelle fausses, que parce qu'on les confond assez souvent avec la modestie proprement dite. La premiere est celle qui n'est que simplicité, pure ignorance de ce que l'on est, & de ce que l'on vaut.

Cette ignorance de son propre mérite est bien aimable, & même bien estimable, quand elle ne vient que d'un défaut de réflexion sur soi même, de ce qu'on ne songe point à se comparer à autrui, à s'apprétier : telle étoit la modestie de la *Fontaine*, par rapport à ses Fables, dans le sens du mot de M. de *Fontenelle*.

Quelquefois aussi elle vient d'un défaut de lumiere & de discernement, qui fait qu'on juge mal de soi, comme on juge mal des autres : & alors c'est une borne du mérite même, plutôt qu'un nouveau degré de mérite ; c'est un défaut dans l'esprit, plutôt qu'une bonne qualité dans le cœur. Cependant nous aimons encore bien davantage dans les autres cette derniere sorte de simplicité qui les empêche de se voir, si je puis m'exprimer ainsi, que celle qui les empêche seulement de se regarder. Nous aimons dans leurs vertus ce qu'elles ont d'utile pour

nous, & point du tout ce qu'elles ont de glorieux pour eux. Nous aimons les effets des vertus, & point du tout les vertus mêmes : d'où il s'ensuit encore que nous aimons mieux dans les autres les simples qualités, que les vertus proprement dites : elles leur font moins d'honneur, & en même tems sont plus agissantes & plus sures dans leurs effets, ce qui est la seule chose qui nous importe. Ainsi notre amour propre est bien plus en sûreté avec ceux qui sont simples, qu'avec ceux qui ne sont que modestes. Il est toujours un peu à craindre que ceux-ci sentant leur superiorité, ne viennent enfin à nous la faire sentir ; s'ils ne le font pas, c'est en quelque sorte une obligation que nous leur avons, & on sçait bien que nous n'aimons point à en avoir.

I V.

La seconde sorte de fausse modestie ; la plus commune & la plus connuë, est ce vice odieux auquel l'usage a fixé le nom même de fausse modestie : peut-être seroit-elle mieux appellée une modestie feinte ; voici ce qui la produit.

Nous ne loüons rien volontiers où nous ne pouvons loüer de modestie ; s'il

est vrai de l'estime même qu'elle a sa source dans le cœur autant que dans l'esprit, il l'est encore plus de la loüange. L'orgueil joint à de rares talens, à de grandes qualités, n'empêche pas toujours l'estime, quoiqu'il la diminuë ordinairement par la haine qu'il inspire ; mais il empêche presque toujours la loüange. On peut donc estimer ceux qu'on n'aime pas ; mais on ne loüe guere que ceux qu'on aime, & on n'aime que les modestes. Voilà ce que la connoissance du cœur humain, & l'expérience nous apprennent ; & là-dessus l'orgueilleux bâtit le sistême de sa conduite. Il cherche à faire croire qu'il est modeste, ce qu'il sçait bien n'être pas, pour faire dire ensuite plus volontiers qu'il est vaillant, liberal, homme d'esprit, ce qui est peut-être vrai en effet ; & pour obtenir les loüanges qui lui sont duës, il commence par usurper celle qu'il mérite le moins.

V.

Enfin la troisiéme sorte de fausse modestie, & néanmoins bien loüable, cache comme la seconde un orgueil secret, & c'est pour cela que je l'appelle fausse en un sens, mais un orgueil combattu

& déſavoüé, un orgueil aſſujetti quoique non détruit, un orgueil forcé, pour ainſi dire, au ſilence, enchaîné au fond du cœur comme un monſtre furieux, qui porteroit par-tout le ravage. Il vit encore; il fait ſans ceſſe de nouveaux efforts pour s'échapper : la reſiſtance qui les rend inutiles eſt une victoire continuelle, ſemblable, pourroit dire un Poëte, à celle du Jupiter de la fable ſur les Titans. La foudre ne les a pas écraſés : ils gémiſſent au fond des abîmes ſous le poids des Montagnes entaſſées; ils les ébranlent encore par de violentes ſecouſſes : une main puiſſante les preſſe & les appeſantit ſur eux, à proportion des efforts qu'ils font pour les renverſer.



DE LA NECESSITE de ſuivre ſon Talent.

I.

IL y a des Auteurs nés avec beaucoup d'eſprit & de genie, qui faute d'avoir ſuivi leur talent, ou de s'y être bornés, n'ont pas acquis toute la réputation à laquelle ils pouvoient prétendre. La ſource de cette mépriſe eſt quelquefois l'amour du changement, & le dégoût

d'un travail trop uniforme ; mais le plus ordinairement c'est l'ambition de réussir dans un genre plus difficile, ou du moins de réussir dans plus d'un genre, & par-là de se faire une réputation plus brillante. Mais ne vaut-il pas mieux se faire estimer dans le dernier genre de la litterature, que de se faire mépriser, ou de n'être que médiocre dans un genre plus noble & plus difficile ? On sçait ce que disoit *Cesar*, qu'il aimoit mieux être le premier dans un village, que le second à Rome.

I I.

Il y a des Ecrivains qui joignent à une grande habileté dans les langues, le genie de la traduction ; car j'avouë que ce talent est quelque chose au-delà de la plus parfaite connoissance de deux langues. Mais en même tems ils sont peu capables de penser d'eux-mêmes, & de leur propre fonds. Cependant ils aspirent à être originaux : ils dédaignent de traduire ; ils veulent produire. Et que produisent-ils ? des Ouvrages froids & sans force, pleins de pensées communes & même fausses ; des Ouvrages où il n'y a tout au plus d'estimable que le stile. Ils sont confondus dans la foule des Auteurs médiocres,

avec tout ce qu'il falloit pour briller parmi les Traducteurs.

Par exemple, M. *Dubois* de l'Académie Françoise a mis à la tête de sa belle Traduction des Sermons de S. *Augustin*, une longue Préface, assez bien écrite à la vérité, mais très-mal pensée, comme l'a montré évidemment M. *Arnauld*, dans la judicieuse critique qu'il en a faite.

III.

Outre la plus grande facilité de réussir en mesurant ses desseins & ses travaux à ses forces, il y a encore un autre avantage dans cette conduite, c'est qu'on ne risque ordinairement que de rester inconnu en cas de mauvais succès. Mais il est de certaines matieres ausquelles on ne peut toucher; il est des genres dans lesquels on ne peut rien donner au public, sans exciter la curiosité d'un grand nombre de personnes, & par consequent sans s'exposer à en être méprisé, si l'on ne réussit pas.

IV.

C'est la perfection, & non la difficulté de vos Ouvrages qui les fera estimer & rechercher.

recherche. Vous avez bien écrit dans un genre utile ou agréable au public; dès-lors vous êtes un bon Auteur pour le public, vous en êtes connu; & si vos Ouvrages sont du premier mérite en leur genre, il vous compte parmi ses grands Écrivains.

Il y aura bien quelques *Apprétiateurs* d'esprits, qui penseront & qui diront qu'au fond ce que vous avez écrit ne suppose pas un genie du premier ordre; qu'il faut souvent plus d'esprit pour faire un Ouvrage médiocre dans un certain genre, que pour en faire un meilleur dans un autre genre plus facile & moins élevé. Tout cela peut-être vrai; mais le public à qui vous avez affaire, & de qui vous attendez votre récompense, n'entre point dans toutes ces discussions. Vous lui avez donné de bons Ouvrages, des Ouvrages égaux ou superieurs à ceux de vos rivaux; cela lui suffit. Votre place est marquée parmi les grands hommes, ou du moins parmi les hommes illustres. Ce dernier nom se donne également à tous ceux qui ont excellé dans quelque art ou dans quelque science que ce soit, quoique ces arts & ces sciences, & même les differentes parties d'un même art

& d'une même ſcience, ne ſoient pas toutes d'une égale dignité.

V.

Quand on compte les grands Poëtes de l'antiquité, on nomme *Anacreon*, auſſi bien qu'*Homere*, *Catule*, auſſi-bien que *Virgile*, *Martial*, auſſi-bien que *Lucain*. Il y a compenſation entre la bonté, & le petit nombre, ou le peu d'étenduë des Ouvrages.

M. de la *Bruyere* eſt un de nos premiers Auteurs pour la Proſe. M. *Deſpreaux* eſt un de nos premiers Poëtes, & peut-être notre premier Verſificateur. Cependant les *Caracteres* du premier, & les Poëſies du ſecond, ne font qu'un volume ordinaire. La *Fontaine* & M. *Flechier* n'en ſeroient pas moins immortels, quand l'un n'auroit fait que ſes Fables, & l'autre ſes Oraiſons funebres.

Il y avoit probablement une grande difference d'homme à homme entre *Ciceron*, *Horace*, *Tite-Live*. Mais ce n'eſt pas cela qu'on examine, lorſqu'il s'agit de regler les rangs entre ces Auteurs. Leurs Ouvrages ſont également bons en leur genre; voilà ce qui frappe, & preſque l'unique choſe qu'on conſidere. Deman-

dez à quelque sçavant lequel de ces Anciens il estime le plus: il vous répondra selon qu'il regarde comme plus ou moins parfaits en leur genre les Ouvrages des uns & des autres, & non selon la mesure d'esprit & de talent qu'il a fallu pour les porter au degré de perfection où ils sont. Ce dernier point ne lui vient pas seulement dans la pensée; & il ne s'avisera pas d'entendre votre question en ce sens, à moins que vous ne vous expliquiez d'une maniere moins vague & plus précise.

On juge du mérite d'un Ouvrage, sur le degré de perfection de cet Ouvrage comparé à ceux de la même nature, & non pas sur le degré d'esprit qu'il suppose dans son Auteur; parce que le mérite d'un Ouvrage consistant à plaire, celui qui plaît le plus est regardé comme l'Ouvrage du plus grand mérite. Or vous ne plairez point si d'autres vous ont surpassé de beaucoup, quelque esprit qu'il vous ait fallu pour arriver même à cette place subalterne. Le meilleur dégoûte du bon, sur-tout en matiere d'ouvrages d'agrément, ou il n'y a de bon que le meilleur.

V I.

On jouë dans le même tems une Tra-

gedie, & une petite Comedie d'un Acte. La Comedie réussit, & fait beaucoup d'honneur à son Auteur: la Tragedie tombe, & ne fait honneur au Poëte qu'auprès de quelques beaux esprits clair-semés dans le Parterre : tout le reste s'est ennuyé, & méprise en consequence. Demandez-leur laquelle des deux Piéces ils aimeroient mieux avoir faite ? ils ne croiront pas que vous parliez serieusement. Vous insisterez, & vous leur ferez remarquer que cette Tragedie, quoique digne de sa chûte, a pourtant de grandes beautés ; que ce genre d'écrire est infiniment difficile ; qu'il faut du genie, même pour y réussir médiocrement, &c. Ils en conviendront peut-être, ils rendront justice à l'Auteur. Mais que lui revient-il de cet aveu arraché comme par force à des spectateurs ennüyés ? On retournera en foule pour voir representer la petite Comedie ; elle recevra chaque jour de nouveaux applaudissemens ; elle demeurera au Théatre tant que le Théatre subsistera. Au contraire il faudra cesser de joüer la Tragedie, faute de spectateurs ; dans un mois il n'en sera plus parlé ; dans un an on ignorera qu'elle ait été joüée, & elle ne pourroit pas même servir de matiere à une Epigramme contre l'Auteur. Il est aisé de

voir la raison du different succès de ces deux Piéces : l'une comme plus difficile, suppose plus de genie, ou du moins une sorte d'esprit plus rare dans celui qui l'a composée ; l'autre est plus parfaite dans son genre. J'estime plus l'Auteur de la premiere, mais la seconde est meilleure en soi, & par-là plus estimable ; j'aimerois donc mieux être capable d'avoir fait la Tragedie, mais j'aimerois mieux avoir fait la Comédie.

VII.

Quant à ceux que le desir de plus d'une sorte de gloire engage à passer d'un genre à un autre, ils s'exposent non-seulement à manquer cette gloire nouvelle, s'ils sortent de la sphere de leurs talens, mais encore à voir ternir celle qu'ils se sont déja acquise.

Il est impossible, dit la multitude, il est très difficile & très-rare, disent les sages, de réussir dans plusieurs genres. Ainsi plus on vous a admiré, plus vous avez réussi dans un genre, moins on est disposé à vous admirer dans un autre, & à croire que vous y puissiez réussir. Par-là votre gloire passée se tourne contre vous. J'avouë que ce n'est là qu'un préjugé ; &

vous n'en serez que plus admiré, si on découvre en vous un nouveau talent : mais l'effet même de ce préjugé sera peut-être d'empêcher qu'on n'apperçoive en vous cet autre talent, du moins qu'on ne l'apperçoive dans toute son étendue. Ils sont étonnans, les effets de la prévention, dans les gens mêmes les plus sensés. Je veux néanmoins que ceux-ci vous rendent justice ; mais ne l'attendez pas d'abord du grand nombre : la force du préjugé ira peut-être jusqu'à les aveugler sur le mérite de notre nouvel Ouvrage. Quoique bon, ils le trouveront & le soutiendront mauvais, en vertu de ce raisonnement : Cela ne peut être, donc cela n'est pas.

VIII.

De plus il y a dans votre conduite un air de présomption qui déplaît au public, qui l'indispose contre vous, & qui malgré son propre interêt lui fait presque desirer votre chûte.

On est bientôt las d'admirer les mêmes choses ; c'est dégoût. On est encore plutôt las d'admirer le même homme ; c'est malignité.

Hé bien, me direz-vous, en donnant de nouvelles choses au public dans un genre nouveau pour moi, je n'ai à

craindre que sa malignité ; au lieu qu'en continuant de travailler dans le même genre, je m'exposerois à ses dégoûts, & à sa malignité tout ensemble.

Cela est vrai; mais remarquez en même tems qu'en exigeant de lui une nouvelle sorte d'admiration, vous excitez tout autrement sa malignité, que si vous ne lui demandiez que la continuation d'une admiration, qu'il est, pour ainsi dire, dans l'habitude de vous dônner.

Il faut donc cesser d'écrire, ajouterez-vous.

Ce seroit peut-être le mieux après un certain tems, & quand on s'est fait un certain nom, à moins qu'on ne fût bien sûr de se surpasser soi-même ; car si votre nouvel Ouvrage n'est qu'égal à ceux que vous avez déja donnés, il ajoutera peu à votre réputation ; & s'il est inférieur, il la diminuëra beaucoup. Cette parole adressée tant de fois aux enfans de *Mars* & d'*Apollon*, reposez-vous à l'ombre de vos lauriers, est moins un compliment qu'on leur fait sur leur gloire, & une invitation a en joüir, qu'un conseil qu'on leur donne pour la conserver. C'est comme si on leur disoit : Reposez-vous, on vous le permet, le droit vous en est bien acquis, & l'interêt de votre

gloire le demande:on vous en prie même par égard pour vos longs travaux, faites-le par prudence : n'allez pas exposer à de nouvelles fatigues, ou à de nouveaux hazards une santé & une vie qui nous sont si cheres ; n'allez pas exposer à un évenement incertain une gloire qui vous doit être si précieuse.

Ceci n'est pas tout-à-fait de mon sujet; mais j'y reviens naturellement par cette réflexion. Lorsqu'il seroit plus sûr de cesser d'écrire, est-il sage de commencer à écrire dans un nouveau genre ? Lorsqu'il est incertain si nous avons encore assez de forces pour continuer de faire ce que nous avons fait jusqu'à present avec succès, est-il probable qu'il nous en reste assez pour bien faire ce que nous n'avons jamais fait ? Or quand est-ce pour l'ordinaire que les Auteurs sont tentés de passer d'un genre à un autre ? N'est-ce pas lorsque las de marcher toujours dans la même carriere, ce qui suppose qu'ils y marchent depuis long-tems, ennuyés de l'uniformité de leur travail, rassasiés, pour ainsi dire, de la sorte de gloire qu'il leur a procurée, ils ne sont plus par consequent dans ce tâge florissant, où l'esprit n'a encore rien perdu de sa premiere vigueur ; ils ont déja atteint

teint cet âge plus avancé, où ce qu'on a gagné du côté du jugement, supplée mal à ce qu'on a perdu du côté de l'imagination : comment donc pourroient-ils réussir, sur tout si, comme il arrive assez souvent, ils passent du plus facile au moins facile ?

I X.

Il est vrai qu'on pourroit citer quelques Auteurs, qui après avoir paru s'être épuisés dans un genre, ont paru ensuite se renouveller dans un autre. Quelques-uns même ont donné plus d'une fois ce spectacle, & nous ont laissé dans l'incertitude sur leur principal talent. *Horace* a fait des Poësies familieres, & des Poësies sublimes. *Virgile* a tiré les sons les plus doux de la flûte pastorale, les sons les plus nobles de la trompette héroïque. Et pour parler des modernes, feu M. de la *Motte*, de l'aveu de ses critiques les plus severes, nous a laissé en plusieurs genres des Ouvrages excellens ; & on l'a moins blâmé d'avoir écrit en trop de genres, que d'avoir trop écrit : mais il y a peu d'Auteurs dont on ne puisse dire la même chose, & qui n'ayent fait quelques Ouvrages médiocres dans le genre pour lequel ils avoient le

plus de talent. Nous avons enfin trouvé un successeur à M. *Pelisson*, dans le Traducteur des Entretiens de *Ciceron*, sur la nature des Dieux. L'Historien de *Charles XII* est le même homme à qui nous devons la gloire d'avoir en notre langue un Poëme épique qui se fasse lire. M. de *Fontenelle*... : mais j'ai tout dit quand je l'ai nommé, son nom seul reveille l'idée d'un genie universel.

Voilà sans doute bien des exemples sans ceux que je pourrois encore citer : ils sont cependant en petit nombre en comparaison des exemples contraires. Ils ne sont que des exceptions de la regle generale, que les talens s'excluent les uns les autres, & que les plus grands genies sont en un sens les plus bornés. Or il est rare qu'on puisse sans orgueil se croire dans le cas de l'exception ; qu'on puisse sans imprudence s'écarter d'une conduite justifiée par la pratique des plus grands hommes, & mieux justifiée encore par la chûte de ceux qui ne l'ont pas suivie.

X.

Mais j'ai encore d'autres inconveniens à mettre devant les yeux des Ecrivains que j'ai en vûë dans ces réflexions : sup-

posons donc que je parle à quelqu'un d'entr'eux : Songez, lui dirois-je, que vous vous ferez des ennemis de tous ceux dont vous deviendrez le rival.

On ne sçait que trop jusqu'où peut aller le dépit d'un rival humilié ; & si la réputation d'un Auteur déchiré par ses rivaux n'en souffre pas toujours, du moins la paix & la tranquillité de son ame en est alterée. Un homme d'un bon cœur, ne se console point par vanité de la haine qu'on lui porte ; & je ne connois rien de plus capable de rebuter du métier d'Auteur, que cette haine de rivalité, la plus injuste, & néanmoins la plus forte de toutes les haines.

Ces nouveaux ennemis, avant que vous fussiez entré dans leur carriere, loüoient volontiers ce que vous aviez fait dans un autre genre : ils n'avoient pas d'interêt de le blâmer, peut-être en avoient-ils de le loüer. Aujourd'hui que vous prétendez partager leur gloire, il ne suffiroit pas à leur vengeance de s'opposer de tout leur pouvoir au succès de ces derniers Ouvrages. Ils retracteront toutes les loüanges qu'ils avoient données à vos premiers travaux : ils reveilleront les critiques qu'on en a faites autrefois : ils se ligueront avec vos anciens

rivaux pour les déchirer de la maniere la plus maligne.

On a beau dire qu'il y a de la gloire pour tous, il ne faut pas prendre cela trop à la lettre. On ne sçauroit partager la gloire des autres sans la diminuer un peu. *Corneille* est bien grand, mais il le seroit encore plus sans *Racine*. La jalousie des Auteurs, & sur tout des Auteurs Poëtes, outre les choses en cette matiere; mais à parler exactement, elle est moins aveugle, que basse & injuste. *Corneille* voyoit sans doute, & il ne pouvoit pas ne le point voir, que la gloire de *Racine* prenoit un peu sur la sienne; mais il n'auroit pû s'en offenser sans une basse injustice.

II.

Au reste, si vous réüssissez malgré tous ces obstacles, (je continuë de parler à mon Auteur,) ce ne seront là pour vous que de legeres peines. Les applaudissemens du public étouffent le bruit de la critique; ses clameurs sont même une sorte d'applaudissement : plus elle est animée, plus elle prouve le chagrin qui la produit, & par consequent le mérite de l'Ouvrage qu'elle attaque. Ce qu'il y a de pis, c'est que tout ce que je viens

de vous dire arrivera de même, si vous ne réussissez pas : l'entreprise sera punie aussi séverement que le succès. Mais alors la matiere sera bien plus belle pour vos critiques ; car vous en aurez, ne fût-ce qu'à cause de votre réputation : le public sera pour eux contre vous : la reconnoissance qu'il vous doit pour l'utilité ou le plaisir que lui ont procuré vos premiers Ouvrages, ne l'empêchera pas de rire à vos dépens : à peine se trouvera-t-il quelques gens raisonnables qui disent, qu'un homme de votre mérite devroit être traité avec plus d'égards & de ménagemens.

XII.

J'ai dit que vos envieux & vos critiques remonteroient jusqu'à ces Ouvrages, par lesquels vous avez fait votre entrée dans la république des lettres : mais le public est assez porté de lui-même à rabattre de l'estime qu'il en faisoit, depuis que vous lui avez donné lieu de vous moins estimer personnellement. Cela est injuste, je l'avoüe ; vos premiers Ouvrages sont toujours ce qu'ils étoient : les derniers ne les ont point changés. Mais ils ont changé les dispositions du public à votre égard ; & son estime pour les

Ouvrages, dépend en grande partie de ses dispositions à l'égard des Auteurs. Vous lui avez donné lieu de vous moins estimer, en mettant au jour un mauvais Ouvrage : il sçavoit bien en general que vous n'aviez pas tous les talens ; mais à proprement parler, il n'y pensoit pas : il ne vous voyoit que du côté par lequel vous vous montriez à lui, & il ne songeoit point, si regardé d'un autre côté, vous paroîtriez le même. En un mot son estime pour vous étoit pure, sans mélange, & en quelque sorte indéfinie : maintenant elle est limitée, & mêlée de mépris. Vous l'avez été avertir de ce que vous ne pouviez pas : vous lui avez fait toucher, pour ainsi dire, vos propres bornes. Il sçait positivement que vous n'avez pas tel ou tel talent, & qui pis est, que vous avez crû l'avoir : peut être même sçait-il que vous le croyez encore, que vous vous revoltez contre sa décision ; que vous êtes prêt à rentrer dans la carriere dont il vous a exclu ; ce qui est le comble du deshonneur, parce que ce ne peut être l'effet que d'un orgueil infiniment odieux, ou d'un défaut de lumiere qui fait pitié.

XIII.

Ce qui entretient votre illusion, c'est qu'il y a peut-être de grandes beautés dans votre Ouvrage, des beautés du genre dans lequel vous avez autrefois réussi : mais des beautés déplacées cessent d'être beautés, & deviennent des défauts. L'art n'a point de principe plus constant, mieux appuyé de l'experience, & dont on rende de meilleures raisons. Ce qui plaît dans un Poëme épique, déplait & doit déplaire dans une Tragedie. Que pouviez-vousdonc attendre d'unOuvrage qui manquant des qualités essentielles, est encore défectueux par ce qu'il a de plus beau ? Que voulez-vous qu'on en dise, sinon qu'il est mauvais ? & pour vous même, peut-on porter plus loin l'indulgence, que de vous regarder comme un homme qui a plus d'esprit & de talent que de jugement & de goût ? En verité, il ne vous sied pas d'être mécontent du public : il est quelquefois plus severe & moins équitable.



DE LA PRE'VENTION.

I.

ON peut diſtinguer quatre ſortes de perſonnes au ſujet de la prévention. Les unes ne ſe préviennent preſque jamais qu'à propos ; & de plus leur prévention, quoique bien fondée, ne décide jamais de leurs jugemens : ce ſont les bons Juges & le petit nombre.

Les autres ſe préviennent preſque toujours à tort ; jugent toujours d'après leur prévention bien ou mal conçûe ; & ainſi ne font preſque que de faux jugemens : voilà le grand nombre.

Entre ces deux ſortes de perſonnes ſont celles, qui comme les premieres, ne ſe prévenant preſque jamais qu'à propos, & comme les ſecondes, jugeant toujours en conſequence de leur prévention, font auſſi beaucoup de faux jugemens, parce qu'une prévention peut être bien fondée, & pourtant ſe trouver fauſſe. Telles ſont, par exemple, les préventions fondées ſur les regles generales. Elles ſont vraies dans les cas ordinaires, fauſſes dans quelques cas particuliers qui ſont une excep-

tion de la regle generale, & par consequent également bien fondées dans les uns & dans les autres ; car il est raisonnable de se fonder sur les regles generales, tant qu'on en demeure à un simple préjugé : mais comme les exceptions des regles generales sont souvent en trés-grand nombre, les jugemens portés en consequence des préjugés qui n'ont d'autre fondement que ces regles, sont souvent faux.

Enfin on peut marquer un quatriéme ordre de personnes par rapport à la prévention ; & ce sont celles qui se prévenant facilement, & par consequent se prévenant souvent mal à propos, reviennent aussi facilement qu'elles se préviennent.

I I.

Les esprits foibles sont communément opiniâtres, dit-on : cela est vrai dans un sens. Il y a une sorte de foiblesse d'esprit qui produit l'opiniâtreté : mais il y en a une autre, & c'est peut-être la plus commune, d'où naît l'inconstance des sentimens, & qui fait qu'on ne s'attache à aucun avec fermeté. On quitte indifferemment le vrai pour le faux, & le faux pour le vrai. On avoit embrassé un senti-

ment sans raison ; on l'abandonne de même. Nous changeons quelquefois d'avis parce que les raisons qui nous avoient persuadés d'abord, s'effacent ; l'erreur ne soutiendroit pas leur présence, mais elle emporte facilement un esprit qu'elle trouve en quelque sorte desarmé.

La plupart des hommes sont peu capables de distinguer les bonnes & les mauvaises preuves : il faut peu d'art pour les tromper, ils se payent de mots & de sophismes grossiers. Mais parmi ceux-mêmes qui ont l'esprit juste, il en est plusieurs en qui les vraies preuves ne font qu'une impression passagere. C'est toujours avec eux à recommencer : ils n'ont point de serres, dit M. *Nicole*, pour se tenir à la verité une fois connuë ; d'où est venuë la maxime, que le peuple est toujours de l'avis de celui qui lui parle le dernier.

Ils se laissent emporter au vent des opinions humaines ; *circumferuntur omni vento doctrinæ*, dit l'Ecriture, en parlant de ces hommes inconstans dans leurs opinions. La force & la justesse de cette expression l'ont fait passer dans le stile le plus familier ; c'est une giroüette qui tourne à tout vent, dit-on d'une personne connuë par ce caractere de legereté. La com-

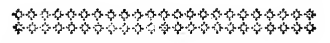
paraison est parfaitement juste, c'est dommage qu'elle ne soit pas noble ; mais elle en fait d'autant mieux sentir combien ce défaut est méprisable.

III.

On juge par prévention en deux manieres, avec & sans examen. Tantôt on ne veut pas prendre la peine d'examiner ; tantôt on croit avoir des preuves suffisantes pour s'en dispenser ; & le jugement suit presque immédiatement la prévention. Souvent elle est d'abord très-foible ; mais dans certains esprits ses progrès sont rapides, & presqu'en un instant la voilà devenuë un jugement dans toutes les formes, qui dédaigne l'examen ; un jugement fixe & invariable, que l'examen ne changeroit pas. Qu'arrive-t'il en effet à l'homme de prévention qui examine ? Comment des gens, même sensés, des gens équitables, font-ils tant de jugemens faux, & dont la fausseté est quelquefois si grossiere & si palpable, après avoir examiné longtems & avec soin ? Aveuglés & éclairés tout ensemble par leur prévention, ils voyent toutes les raisons qui la favorisent ; ils les voyent dans toute leur for-

ce, mais ils ne voyent qu'elles. Vous les soupçonnez d'ignorance ou de mauvaise foi, ils ne sont que prévenus. Alors disparoissent les principes du bon sens & de l'équité naturelle: les coupables sont absous, les innocens sont condamnés.

Mais quelle est la source de la plûpart des préventions? S'il n'y en avoit point d'autre que la foiblesse de l'esprit humain, & l'imperfection de nos connoissances, il y auroit autant à gagner qu'à perdre, à avoir pour Juges des personnes sujettes à se prévenir; elles jugeroient indifferemment en bien ou en mal, pour ou contre nous, en faveur du vrai ou du faux: mais la source des préventions est autant dans le cœur que dans l'esprit. De-là non seulement plus de préventions contraires que favorables, dans nous à l'égard des autres, & dans les autres à notre égard; (il n'y a peut-être en cela rien que de juste) mais encore la pente que nous avons à les former & à les recevoir; le plaisir que nous prenons à les entretenir, & sur tout à les communiquer; & c'est ainsi qu'une prévention injustement conçuë, devient la cause d'une infinité de jugemens également faux & malins.



DE L'ORGUEIL & de ses effets.

IL y a deux sortes d'orgueil: un orgueil simple, vrai & naif, qui se montre à découvert, & qui va droit à son but. On pense avantageusement de soi-même, & on en parle comme on en pense: on dit sans façon qu'on a de l'esprit & des talens, & on le dit plutôt parce qu'on le croit, que pour le faire croire.

L'autre sorte d'orgueil est un orgueil faux, menteur, dissimulé, qui n'empêche pas toujours qu'on ne sente son insuffisance; un orgueil qui nous fait desirer ardemment l'estime des autres, & prendre en consequence toutes les mesures possibles, pour qu'ils ne nous connoissent pas tels que nous sommes; convaincus intimement malgré toutes les illusions de l'amour propre, que nous ne pouvons échaper à leur mépris qu'en les trompant.

Cet orgueil, s'il vient à être découvert, est extrêmement odieux: on tolere, on nous passe en quelque sorte le premier, s'il est fondé; & s'il ne l'est pas,

il n'eſt que ridicule : c'eſt un fanatiſme qui fait pitié, une folie dont on rit, & même qu'on ſe plaît quelquefois à flatter pour en tirer des ſcénes plus plaiſantes. J'ai connu de ces orgueilleux fous, des eſpeces de *Dom Quichote* en leur genre; on les mépriſoit ſans les haïr. Quant aux orgueilleux de mauvaiſe foi, ils ſont également haïs & mépriſés dès qu'ils ſont connus, & il le ſont bientôt, parce que tous les hommes ſont orgueilleux plus ou moins. Il y a des vices qu'on apperçoit d'autant plus facilement dans les autres, qu'on en eſt ſoi-même plus éloigné : il n'en eſt pas ainſi de l'orgueil; plus on en a, & plutôt on le découvre par tout où il eſt. L'orgueil eſt le plus grand & le plus fin ennemi de l'orgueil.

Il ne faut pas confondre cet orgueil ſimple & naïf dont je viens de parler, avec un orgueil groſſier, & rebutant par ſa groſſiereté. Au reſte cet orgueil groſſier ſeroit encore moins odieux que cet orgueil raffiné, cet orgueil de mauvaiſe foi, qui garde à la verité quelques ménagemens, mais qui met dans les actions & dans les diſcours, un faux infiniment choquant dès qu'il eſt apperçû.

L'orgueilleux du caractere que j'ai ici

en vûë, toujours attentif à persuader les autres d'un mérite qu'il sçait trop bien lui manquer, n'a garde de parler & d'agir naturellement. Si vous vous entretenez avec lui sur quelque matiere, si vous lui demandez son sentiment sur un Ouvrage qui vient de paroître, n'attendez pas qu'il vous expose ses propres pensées, qu'il vous rende compte naïvement de son impression; il craint de se livrer; il blâme ou il approuve selon qu'il croit se faire honneur en blâmant ou en approuvant: il n'a de sentiment decidé sur rien; il parle moins pour dire ce qu'il pense, que pour faire croire qu'il pense bien; en un mot il veut vous donner une idée avantageuse de lui-même; voilà sa regle, & pour la suivre il parlera differemment selon les occasions.

Sa méthode ordinaire est d'apporter les raisons pour & contre, moins pour combattre les unes & approuver les autres, que pour faire voir qu'il les sçait toutes.

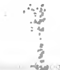
Il a fait provision de principes generaux qu'il débite gravement, sans en venir à l'application qu'il suppose aisée à faire, & dont il sçait bien pourtant qu'il ne se tireroit pas. Si enfin vous l'aviez amené à s'expliquer plus précisément, à

embraſſer un ſentiment particulier ; quelque faux qu'il ſoit ſelon lui-même, il le ſoutiendra, mais preſque toujours par des generalités.

Quelquefois il vous cedera, en vous faiſant entendre que c'eſt par politeſſe qu'il vous cede ; qu'il auroit des raiſons invincibles à vous donner, mais que cela le jetteroit dans une longueur ennuyeuſe, & dans des diſcuſſions qui auroient peut-être quelque choſe de trop abſtrait, & qui exigeroient une attention dont tout le monde n'eſt pas capable.

Il a auſſi des formules generales de loüange & de blâme, toutes compoſées de termes de l'art : ſur tout il aime celles qui diſpenſent des détails & de la preuve, & qui ſont les plus propres à faire ſentir ſa ſuperiorité ſur les Auteurs qu'il juge. Par exemple, un de ſes jugemens les plus ordinaires ſur les Ouvrages nouveaux, c'eſt de dire qu'il n'y a rien trouvé de neuf. Il me ſemble, diſoit quelqu'un, avoir lû tout ce que je lis ; cependant, ajoutoit-il, j'ai peu de lecture, encore moins de mémoire, & j'ai toujours mieux aimé méditer & réflechir que lire.

Afin de s'attirer la réputation d'être en même tems homme d'érudition & homme



homme d'esprit, il citera quelquefois des passages, des autorités, comme les ayant prises dans leur source, ou du moins dans ces Ouvrages peu connus, qui ne sont faits que pour les Sçavans. En parlant des Oracles, il ne citera jamais M. de *Fontenelle*; il citera *Vandale* qu'il n'a point lû : mais s'agit-il d'une jolie pensée, d'un bon mot, d'un raisonnement solide, il les dit comme de lui-même, il ne cite point.

Il s'est accoutumé à ne paroître surpris de rien; & quelque singuliere, quelque nouvelle que soit une idée qu'on lui propose, si elle lui semble juste & solide, il sçait répondre tout d'un coup, & de l'air du monde le plus naturel : Je l'ai toujours pensé comme vous.

Mais ceux de ce caractere qui ont véritablement de l'esprit & le talent de la parole, font encore de plus beaux exploits en ce genre, & sçavent imposer bien plus glorieusement pour eux. S'ils se trouvent, par exemple, avec des personnes qui ayent plus d'esprit que de sçavoir, & qu'on vienne à parler de quelque matiere sur laquelle ils ayent lû récemment quelque bon Livre, ils prennent la parole, font l'abregé du Livre; on les écoute avec admiration, on les

applaudit ; pendant que s'ils méritent quelque estime pour la maniere dont ils rendent compte de ce qu'ils ont lû, ils se rendent dignes du dernier mépris par la vanité grossiere avec laquelle ils se font les Auteurs de ce qu'ils disent.

Je me souviens à cette occasion qu'un jour j'eus beaucoup de peine à désabuser un de mes amis, qui croyoit s'être trouvé dans une compagnie avec M. de *Fontenelle.* Un homme d'esprit, & j'ai sçû depuis son nom, y avoit parlé long-tems, & d'une maniere qui avoit fort plû à mon ami sur les Oracles des Payens. Celui-ci étant venu me voir au sortir de cette compagnie : Je vous ai bien souhaité il y a une heure, me dit-il, chez Madame de * * * ; vous auriez été encore plus sensible que moi au plaisir que j'y ai goûté : assurément je ne me serois pas imaginé qu'il vint des Sçavans & de beaux esprits dans cette maison là ; on y est occupé de tout autre chose. Alors il me rendit compte de ce qu'il avoit oüi : jamais il n'avoit vû d'homme tout ensemble plus habile & plus éloquent : il s'étendit sur l'obligation qu'on avoit à ceux qui vouloient bien faire part aux autres de leur sçavoir : c'est aussi, ajouta-t-il, ce que

celui qui nous parloit a voulu nous faire sentir ; car en finissant il nous a dit qu'il venoit de nous donner en une demi-heure le fruit de plusieurs années d'étude. A ce mot je soupçonnai le vrai de l'aventure ; mais sans en rien faire paroître, j'offris à mon ami, s'il étoit curieux de s'instruire plus à fond sur la matiere des Oracles, de lui prêter un Livre égalment agréable & solide : il reçût mon offre avec plaisir, & je lui donnai l'Histoire des Oracles par M. de *Fontenelle* ; il la lut avec avidité, & me la rapporta dès le lendemain : J'entendis hier tout ce que je viens de lire, me dit-il en entrant chez moi, mais je ne m'en étonne pas ; c'étoit sans doute M. de *Fontenelle* lui-même qui nous parloit ; assurément il sçait son Livre par cœur ; aussi trouvois-je qu'il parloit comme un livre. Je connois M. de *Fontenelle*, lui répondis-je ; il parle aussi bien qu'il écrit ; mais il ne va point reciter ses Livres par le monde : d'ailleurs je ne crois pas qu'il ait jamais parlé une demie heure de suite ; vous vous trompez, ce n'est point M. de *Fontenelle* que vous vîtes hier chez Madame de * * *. Comment, me repliqua-t'il avec vivacité, un homme qui nous a fait un abregé exact de l'Histoire des Oracles par M. de *Fontenel-*

le, qui nous en a recité des lambeaux que j'ai fort bien reconnus, & qui nous a dit ensuite que ce que nous venions d'entendre étoit le fruit de plusieurs années de ses études, n'est pas M. de *Fontenelle* ? Non, lui dis-je encore ; je le soupçonnai dès hier, j'en suis sûr aujourd'hui : mais pour vous en convaincre vous-même, dites-moi ..... Alors je lui fis quelques questions qui se terminerent enfin à le détromper : il ne pouvoit revenir de son étonnement. Est-il possible s'écrioit-il, qu'il y ait un homme aussi effronté que mon prétendu Sçavant ! Quel indigne procedé, & en même tems quelle grossiere imprudence ! Mon ami étoit si en colere, que je crois qu'il lui auroit dit des injures en face s'il l'avoit rencontré dans le moment ; il ne vouloit plus même lui trouver d'esprit : cela étoit injuste, mais pourtant fort naturel. L'injustice de celui qui veut usurper une loüange qu'il ne mérite pas, nous fait souvent commettre à son égard celle de lui refuser la loüange qui lui appartient le plus légitimement par d'autres endroits. Et voilà comme les injustices sont punies les unes par les autres : l'orgueil, par exemple, s'eleve contre l'orgueil ; car il faut avoüer qu'il en entre presque toujours un peu dans

l'indignation qu'il nous cause, & qu'on ne prend guéres plaisir à humilier un orgueilleux, qu'à proportion qu'on l'est soi-même. Par-là je ne prétends pas accuser d'orgueil mon ami : il y avoit dans ce que je viens de raconter, de quoi indigner l'homme du monde le plus humble & le plus modeste.



DE LA DOUCEUR.

I.

BEaucoup de raison & beaucoup de douceur, caractere parfait pour la société.

La premiere de ces qualités ne suffiroit pas sans la seconde, non seulement à cause des agrémens que la douceur répand dans le commerce de la vie, mais encore parce que c'est elle qui assure l'usage constant de la raison. C'est par la douceur que celui qui la possede est exempt de ces mouvemens de colere, de ces saillies de l'humeur, qui font souvent agir l'homme le plus raisonnable, comme ceux qui le sont le moins. C'est par elle qu'il conserve ce sang froid, & cette tranquillité d'ame, qui lui laissant

voir les choses comme elles sont, ou moderant l'impression qu'elles devroient faire d'elles-mêmes, le met toujours en état d'entendre ce que la raison lui dicte en chaque circonstance, & de s'y conformer sans peine.

La douceur nous aide encore à faire suivre la raison aux autres, par la maniere dont elle sçait la leur présenter: c'est le principal moyen de la persuasion, la grande force & le plus bel ornement de la vérité.

La douceur est presque toujours une qualité naturelle, & l'effet du temperamment. Quelquefois aussi elle est une vertu, & le fruit de nos efforts: on peut l'acquerir, du moins jusqu'à un certain point; mais quoi qu'elle coûte, on ne l'achéte jamais tróp cher: les avantages qui la suivent sont un prix toujours bien au-dessus du travail le plus long & le plus pénible. Quand on ne parviendroit pas à se dompter, il est toujours utile de se vaincre: chaque victoire a sa recompense; & lorsque la passion s'est ralentie, & qu'on voit où elle pouvoit nous mener, c'est une satisfaction bien douce, qu'elle ne nous ait rien arraché contre la raison.

II.

Il y a une douceur & une complaisance qui ne font que foibleſſe, timidité, lâcheté, abbatement de l'imagination devant ceux qui nous impôſent, abbatement de cœur devant ceux que nous craignons. Il faut ménager des perſonnes qui ne nous ménageroient pas elles-mêmes, s'il nous échappoit un ſeul mot qui pût leur déplaire. Il ſeroit dangereux d'irriter ceux qui s'emporteroient à la moindre réſiſtance que nous ferions à leurs volontés. On plie dans ces occaſions. On garde un humble & reſpectueux ſilence. On n'oppoſe à la colere la plus injuſte que de tendres larmes. Le reſſentiment n'oſe même ſe faire ſentir au fond du cœur; tout cela ſe fait naturellement, & preſque ſans effort. Quelle douceur, dites-vous, quelle admirable patience! Vous vous trompez, & pour vous déſabuſer ſur cette prétenduë douceur, mettez la à quelqu'autre épreuve où elle puiſſe ſe démentir ſans riſque. Vous qu'on ne craint point, & qu'on peut contredire ſans conſequence; vous même dont on connoît la douceur, ou dont on mépriſe la colere, eſſayez de mortifier en quelque choſe la vanité de

cette personne qui vous paroît si modeste & si moderée ; trouvez à redire à sa conduite ; reprenez-la d'un leger défaut ; soyez d'un autre avis qu'elle sur une bagatelle. Instruit à vos dépens de son vrai caractere, vous changerez bientôt d'opinion sur son sujet : vous ne trouverez qu'aigreur, qu'impatience, qu'orgueil, où vous aviez crû voir le naturel le plus heureux ou le mieux corrigé.



CARACTERE ET APOLOGIE de Balzac.

LE beau genie, le grand Ecrivain que *Balzac* ! Que notre langue est riche dans ses Ouvrages ! Quelle pureté, quelle netteté, quelle force de stile ! Quel nombre & quelle harmonie ! Quelle noblesse de pensée & d'expression ! Quelle fécondité de tours ! Rien de foible, rien de negligé dans un si grand nombre d'Ouvrages. On chercheroit inutilement deux *Infolio*, d'un seul Auteur, écrits avec cette élégance continuë. Il n'est pas égal par tout, il s'en faut bien ; mais il est par tout également travaillé, également soigné. On ne peut pas dire de lui comme d'*Homere*, qu'il sommeille

sommeille quelquefois, il vaut mieux dire qu'il dort, mais qu'il a de beaux songes. Plutôt que de rallentir sa marche, il s'égare ou il passe le but : il a du bon ou du mauvais ; mais il n'a point proprement de haut & de bas : il ne rampe, il ne tombe jamais ; ou ses chûtes, si l'on veut donner ce nom à ses fautes, ne sont qu'une élevation outre mesure. En un mot il péche par excès plutôt que par défaut : sa morale en matiere d'Ouvrage d'esprit, comme il le dit lui-même, étoit fort indulgente pour ces sortes de fautes ; & à en juger par sa conduite, on voit bien qu'il s'étoit fait une morale selon ses interêts. Capable d'égaler les plus grands sujets par la majesté de son stile, il ne sçait pas toujours se proportionner aux sujets communs & ordinaires. Sublime hors de propos, il est enflé ; ses expressions magnifiques deviennent gigantesques, faute d'être à leur place. Pour les faire paroître dans toute leur beauté, il faudroit les employer à d'autres usages plus dignes d'elles : on trouveroit dans ses Lettres des modeles de la plus haute éloquence : on y recueilleroit de quoi composer le Discours le plus soutenu & le plus pompeux ; & si j'ose prendre son ton en parlant de lui, des mê-

mes materiaux qu'il a prodigués dans des maisons de particuliers, on construiroit le Palais d'un Souverain.

Il a sçû joindre dans son stile la délicatesse à la force ; & il est plein de traits qui ne feroient point deshonneur à M. de *Fontenelle*. Mais comme souvent il est grand jusqu'à être guindé, quelquefois aussi sa délicatesse va jusqu'à l'affectation, & n'a point l'air simple & naturel, & sur tout la justesse de celle qui caracterise l'illustre Académicien que je viens de nommer.

Balzac avoit encore une grande connoissance des belles Lettres ; & ce n'étoit rien moins qu'un bel esprit ignorant. Les bons Auteurs Grecs & Latins, Italiens & Espagnols lui étoient familiers : il sçavoit parfaitement leur langue ; & nous avons de lui des vers latins qui pourroient être avoüés des *Senteuils* & des *Commires*. Ses écrits sont semés des plus beaux traits des anciens & des modernes. Mais quelques brillans qu'ils soient, ils n'effacent point ses propres pensées : il enchérit sur ce qu'il cite ; & la beauté du trait frappe moins que l'application heureuse qu'il en sçait faire.

Il est tombé néanmoins, cet Ecrivain si celebre, ce grand Panegiriste, qui a

reçû plus de loüanges qu'il n'en a données, qui s'est entendu nommer presque tout d'une voix le plus éloquent des mortels, & que depuis on a encore appellé le pere de la langue Françoise, le maître & le modele des grands hommes qui l'ont suivi. Son siecle s'est presque deshonoré à nos yeux par l'approbation qu'il lui a donnée. Il n'a presque plus de Lecteurs que parmi ceux qui lisent tout ce qui a eu quelque sorte de réputation, qui veulent connoître le caractere & le genie des principaux Ecrivains de chaque siecle, & si j'ose m'exprimer de la sorte, étudier l'Histoire des révolutions de l'esprit humain dans les differens âges. Le monde poli ignore aujourd'hui ces Ouvrages, dont il faisoit autrefois ses délices. Il demanderoit volontiers si on avoit du goût à l'Hôtel de *Rambouillet*; & peut-être qu'il en sera de *Balzac* comme de *Ronsard*, & de quelques Auteurs que la France a vû naître au renouvellement des Lettres, & dont le nom seul passera à la postérité. Cette haute réputation dont ils ont joüi pendant quelques années, éternisera le souvenir de leur chûte. Ils préfereroient un entier oubli à cette espece d'immortalité, s'ils s'interessoient encore à leur mémoire. Ils

envieroient le sort de cette foule de mauvais Auteurs qui ont paru dans tous les tems, & que leurs contemporains mêmes n'ont pas connus.

Balzac a déja éprouvé en partie le sort de *Ronsard*, & de ses pareils ; mais sa chûte n'est peut-être pas sans retour; il pourroit bien se relever. Je n'en serois pas surpris ; je le souhaite;& j'avouë,quelque idée que je puisse donner de mon goût par cet aveu,que *Balzac* est un de mes Auteurs favoris, que j'ai lû tous ses Ouvrages avec plaisir, &, ce qui seroit un éloge considerable dans un autre bouche, que je les relis volontiers.

Je conviens néanmoins de plusieurs fautes qu'on lui a reprochées, & de ce qu'il y a de vicieux dans son caractere; je l'ai déja indiqué; je suis blessé jusqu'à un certain point,du contraste des choses & du stile, & je vais quelquefois jusqu'à le trouver ridicule. Mais il me semble que les beautés l'emportent chez lui sur les défauts, que ces défauts mêmes ont leurs beautés,& qu'on peut en quelque sorte les corriger. Je me donne quelquefois cette occupation, je m'imagine y réussir, & cela me coûte trop peu pour que le plaisir que j'en ressens, soit l'effet de mon amour propre. Ici pour

varier le ftile, je fupprime une antithefe, qui le plus fouvent ne me déplaît, que parce qu'elle vient à la fuite de plufieurs autres, & je la réduis à un tour plus fimple. Là j'adoucis une hiperbole trop hardie pour la chofe dont il eft queftion, ou, comme je l'ai déja dit, je lui cherche une meilleure occafion, je l'applique à un autre fujet, & je la transporte dans un Ouvrage d'un autre genre.

Mais mon grand fecret pour corriger *Balzac*, ou plutôt pour n'avoir pas befoin de le corriger, & pour le trouver bien tel qu'il eft, c'eft de changer les titres de fes Ouvrages; par exemple de ne point regarder fes Lettres comme de fimples lettres, comme des lettres ordinaires, puifqu'en effet il n'a point eu intention d'en écrire de telles, mais comme des piéces d'efprit qu'il a travaillées avec autant de foin que fes autres écrits. Il ne s'agit dans ces lettres ni de nouvelles, ni d'affaires. Ce n'eft point un ami qui ouvre fon cœur à fon ami, qui lui écrive familierement, comme s'il lui parloit. On attendoit autre chofe de l'illuftre *Balzac*. Je ne dis pas qu'il n'ait écrit plufieurs lettres de ce genre, que nous trouverions peut-être fort belles fi nous les avions; mais il

ne nous en reste presque aucune de cette nature dans le recueil de ses Ouvrages. Peut-être que trop amoureux des choses soignées & travaillées, il faisoit peu de cas de ce qui lui avoit peu coûté, & estimoit le moins celles de ses Lettres qui auroient plû davantage. Quoiqu'il en soit, la plûpart de celles que nous avons sont des Lettres de cérémonie & d'apparat, des Lettres faites pour courir en manuscrit, & être ensuite imprimées.

Mais, dira-t'on, que n'écrivoit-il des Lettres comme celles de M. de *Bussi-Rabutin*, & de M. de *Sevigné* ? Je le repete on en attendoit d'autres de M. de *Balzac* : on exigeoit de lui, je ne dis pas quelque chose de mieux, car ces Lettres sont parfaites en leur genre, mais quelque chose de plus. Il ne suffisoit pas de son tems à un bel esprit Auteur, d'écrire comme un homme du monde qui a de l'esprit : on vouloit que ses Lettres fussent des Ouvrages Académiques ; on y auroit critiqué la moindre négligence ; & aujourd'hui même que le goût est si changé sur le stile épistolaire, nous jugeons bien differemment d'une Lettre d'un homme du monde, & d'une Lettre d'un Auteur de profession. Nous demandons beaucoup plus d'exactitude dans celle-ci ; &

les négligences prétenduës aimables de l'autre, nous y paroîtroient des fautes inexcusables. Cela est bien mal écrit pour un Auteur, dirions-nous. Il est vrai que si elle est écrite avec un certain soin, si elle paroît un peu travaillée, nous disons comme un reproche, que cela sent bien l'Auteur ; ensorte qu'il n'y a personne à qui il soit plus difficile d'écrire une Lettre qui plaise & qui soit approuvée, qu'à un Auteur de profession. On exige de lui un certain milieu qu'il n'est pas aisé de marquer bien précisément, & de tenir exactement.

Voici, dans un passage de Sorel, Auteur contemporain, l'Apologie complette de *Balzac* : Il remarque que ses premieres Lettres, & ce sont celles que nous trouvons aujourd'hui les plus mauvaises comme étant les moins naturelles, furent bien plus recherchées que les dernieres. *On auroit peine*, dit-il, *à y trouver les mêmes sujets de reproche, que contre le premier volume qu'il donna d'abord. La régularité de ces dernieres Lettres ne leur a jamais donné tant de cours qu'aux premieres, qui avec toutes leurs figures extraordinaires, ont été imprimées quantité de fois. Cela ne prouve rien, que l'affection des hommes pour la nouveauté, & que l'abondance des*

bonnes choses les peut quelquefois lasser.

Sorel se trompe, & conclud mal. Le goût des hommes pour la nouveauté, & le dégoût qui naît de l'abondance n'eurent que la moindre part au peu de succès des dernieres Lettres de *Balzac*; & il y a lieu de croire qu'elles en auroient eu davantage, si elles avoient été du stile des premieres. Celles-ci prises en elles-mêmes, & indépendamment de ce qu'elles étoient les premieres, furent infiniment plus goûtées que les autres, quoique peut être moins approuvées. Elles parurent toujours les plus agréables par leurs défauts mêmes; & il est probable encore que si elles avoient été aussi sagement écrites, aussi réellement bonnes que celles qui les suivirent, le succès n'en auroit pas été aussi brillant qu'il le fut. Il y a des défauts dans les Ouvrages d'esprit, qui contribuent à les faire lire avec plus de plaisir, & qu'on ne blâme que par reflexion.

Balzac est donc bien excusable d'avoir écrit de la maniere la plus propre à se faire lire, eu égard au goût de son tems; & il est bien loüable d'avoir renoncé à cette maniere, au risque de moins réussir, comme en effet il a moins réussi en se corrigeant. Il est vrai qu'il ne s'est pas

encore assez corrigé pour nous ; mais la réformation du goût ne se fait ordinairement que par degrés ; & ce n'est presque jamais l'ouvrage d'un seul homme : voila un grand motif d'indulgence pour *Balzac*. Il est seulement à regretter qu'il ne soit pas né vingt ou trente ans plus tard ; nous y avons perdu un Auteur parfait.

On peut encore justifier le goût de ses Lettres, ou plutôt le justifier lui-même sur le goût dans lequel il les a écrites, par celles des beaux Esprits ses contemporains, comme *Costar* & quelques autres. Toutes ces Lettres paroissent faites sur le même modele, & d'après une idée commune sur le style épistolaire. *Voiture* même n'est pas si different de *Balzac* qu'on le croit d'ordinaire. C'est un autre tour d'esprit ; mais au fond, c'est le même goût, parce que c'est le goût de leur siécle. L'antithese & même l'hyperbole sont également leurs figures favorites. Ils courent l'un & l'autre après l'esprit, & pour tout dire, après les pointes ; on le sentira sur tout dans les Lettres que *Voiture* a le plus travaillées, car elles ne le sont pas toutes également. Il y en a plusieurs dont le style est extrêmement négligé, & que *Voiture* n'auroit eu garde de faire imprimer lui-même. Son tour

d'esprit le porte au badinage, & il l'entend bien ; mais quand il veut écrire sérieusement, il donne dans l'affectation, & dans l'enflure presque autant que *Balzac* : plus il tâche à bien faire, plus il lui ressemble. L'Eloge du Duc *d'Olivares* est du même style que *le Prince* *. On trouvera les mêmes défauts dans ces deux Ouvrages, & jusqu'à un certain point les mêmes beautés. Je dis jusqu'à un certain point ; car on convient qu'outre que *Balzac* est plus pur, plus châtié, plus égal que *Voiture*, il a communément une noblesse & une grandeur où celui-ci n'a pas atteint, quoiqu'il l'ait quelquefois essayé.

Par-là je ne veux pas décider de la prééminence entre ces deux Auteurs. Il est peut-être aussi difficile de badiner finement & avec grace, que de s'élever au sublime. Quelques avantages que je donne ici à *Balzac*, je ne serois point surpris d'entendre dire que *Voiture*, dans ce qui fait son caractere particulier, est plus original, plus singulier, & moins aisé à imiter que *Balzac*. Tout le monde connoît les deux Lettres de M. *Despreaux* à M. le Maréchal de *Vivone* sous le nom de ces deux Auteurs. Je suis persuadé

* *C'est le titre d'un des principaux Ouvrages de Balzac.*

que la Lettre de *Voiture* lui a plus coûté que celle de *Balzac* ; cependant il me semble qu'elle est moins ressemblante, & certainement c'est une loüange pour *Voiture*. Tout stile aisé, je ne dis pas seulement à imiter, je dis même à contrefaire, est dèslors un stile vicieux par quelqu'endroit. Or tel est le stile de *Balzac*. Il est aisé à imiter, par ce qu'il est, ce qu'on appelle manieré. Les mêmes beautés, comme dans le stile de M. *Flechier*, y reviennent trop souvent ; & il faut avoüer que c'est un défaut.

A tout ce que je viens de dire en faveur de *Balzac*, on répondra peut-être qu'il étoit bon pour son siecle, mais qu'il ne vaut rien pour le nôtre. Cela est vrai dans un sens. *Balzac* doit moins plaire aujourd'hui, qu'il ne plaisoit autrefois, à cause du changement arrivé dans le goût, j'en conviens ; mais si l'on veut dire qu'il en est de cet Auteur comme des premiers Peintres, des premiers Poëtes, qui tout grossiers qu'ils étoient, ont plû dans un siécle grossier qui ne connoissoit rien de mieux que leurs Ouvrages, & qu'il ne doit paroître qu'un Ecrivain médiocre dans un siécle aussi éclairé que le nôtre, & aussi fecond en habiles Ecrivains, c'est entierement mé-

connoître son caractere : Il y a peut-être autant d'art & d'esprit dans ses Ouvrages, que dans aucun de ceux qui ont paru depuis lui. Il y en a assez pour les Lecteurs les plus fins & les plus délicats ; & dussent les hommes se rafiner encore, *Balzac* ne pourroit qu'y gagner. Il passera plutôt pour un mauvais, que pour un mediocre Ecrivain. Ce dernier titre est quelquefois plus méprisant que l'autre ; il suppose toujours médiocrité de genie dans l'Auteur à qui on le donne, au lieu que nous appellons souvent mauvais Auteur, celui dont le goût & la maniere d'écrire ne nous plaisent pas, quoique nous lui reconnoissions d'ailleurs de l'esprit & du genie.

Ce n'est pas que *Balzac* n'ait senti ce qu'il y a de vicieux dans le goût de son siécle. Il regne dans ses Ouvrages une critique très-sensée, & sur tout rien n'est plus judicieux que ce qu'il a écrit sur les fameux Sonnets *de Job* & *d'Uranie* ; mais il étoit bien naturel, comme je l'ai déja dit, qu'il suivît un goût, qui d'une part le menoit plus sûrement à plaire à ses contemporains, & dans lequel d'un autre côté, il avoit tout ce qu'il faut pour réussir: car ce goût consistoit à vouloir de l'esprit par tout;& l'esprit ne coûtoit rien

à *Balzac*. Quelques-uns de ceux qui ont le plus contribué au rétabliſſement du bon goût, ne le valoient certainement pas du côté de la force & de l'étenduë du génie; & peut-être lui devrions-nous cette heureuſe réformation, s'il fût né avec moins d'eſprit, ou pour ôter toute équivoque, avec moins de cette ſorte d'eſprit, d'où naît la facilité de donner à tout ce qu'on dit un tour ingenieux & brillant. On a beau dire, c'eſt toujours un talent que cette facilité. J'en condamne l'abus, ſans mépriſer le talent même; j'en aurois pourtant le même droit que bien d'autres, qui ne le décrient que parce qu'ils ne l'ont point.

Il ne conviendroit pas de mettre *Balzac* entre les mains des jeunes gens qui commencent; la lecture de ſes Ouvrages doit être differée juſqu'au tems des ſecondes études. A un certain âge, l'eſprit n'eſt pas aſſez avancé pour en ſentir toutes les beautés, le goût n'eſt pas aſſez formé pour en ſentir les défauts. *Balzac* penſe beaucoup & finement, & par-là, n'eſt pas à la portée de toutes ſortes d'eſprits. Il prodigue l'antitheſe & l'hyperbole: c'eſt ſon défaut eſſentiel; mais cet excès même charmeroit de jeunes gens. Ils chercheroient à l'imiter, & malheureuſement ils n'au-

roient que trop de facilité à y reüssir par la vivacité de leur imagination. Ce ne sont pas, ce me semble, les plus grands Auteurs qu'il est plus à propos de faire lire aux Commençans. Des Ecrivains d'un genie médiocre, mais judicieux dans leurs pensées, purs & corrects dans leur stile, plutôt exempts de défauts que remplis de beautés, leur conviennent peut-être davantage, & sont plus propres à leur servir de modeles. Il faut s'appliquer à leur former le goût, avant que de chercher à leur élever le genie : il faut les mettre d'abord dans un chemin droit & facile où ils puissent marcher sans guide & sans apui. Ne leur présentez, s'il est possible, l'image d'aucuns défauts : l'impression en seroit dangereuse malgré toutes les précautions que vous pourriez apporter. Ne leur offrez pas non plus des beautés d'un certain ordre, des pensées trop fines & trop élevées ; vous accableriez leur foiblesse : vous croyez par toutes vos remarques, tous vos commentaires, les aider à les sentir, vous les mettez seulement en état d'en parler : comptez que vous ne sçauriez gueres les mener plus loin qu'ils auroient été d'eux-mêmes.

CARACTERE DE DEUX SORTES d'Auteurs.

JE suis à l'Opera, & j'y vois arriver une jeune Princesse dont les attraits naturels sont relevés par les plus riches ajustemens : les perles & les diamants mêlés dans ses cheveux, semés sur ses habits, éblouïssent les regards. Peut-être la trouverois-je mieux moins parée : une noble simplicité me toucheroit davantage; je voudrois moins d'art & moins d'éclat. Mais enfin ce qui m'éblouït est réel ; & s'il y a de la profusion, c'est une profusion de richesses. L'Opera commence : je jette les yeux sur le théatre. *Armide* paroît avec ses Compagnes ; c'est à peu-près la même chose que ce que je viens d'admirer. Les Actrices ont cherché à copier la Princesse, même éclat de beauté, & plus brillant encore ; même richesse dans les habits. Vaine apparence, & de mon côté, ridicule méprise. Tout ce qui m'éblouït est faux ; ces lis & ces roses, cet or & ces diamants, c'est du fard, du laiton, & du verre.

Balzac, Flechier, la Bruyere, Fonte-

nelle, & leurs faux imitateurs, voila la Princesse & les Actrices.

DU GOUT ET DU TALENT.

DAns une compagnie où étoit M. de *** excellent Critique qui n'a jamais rien écrit, on vint à parler d'un Ouvrage qui paroissoit depuis quelques jours, & qui faisoit déja beaucoup de bruit dans le monde. M. de *** ayant dit qu'il l'avoit lû, on le pria de vouloir bien en donner quelque idée à la compagnie, & lui apprendre ce qu'il en pensoit. Il le fit avec beaucoup de justesse & d'agrément. Tous ceux qui étoient présens le remercierent de sa complaisance, & loüerent son esprit : on lui reprocha tout d'une voix son opiniâtreté à ne vouloir rien écrire lui-même, ou à priver le public du fruit de ses travaux. C'étoit la loüange la plus flatteuse qu'on pût lui donner ; & il y répondit avec autant de modestie que de politesse ; mais comme on continuoit de le presser: Je me suis étudié, dit-il, je crois sçavoir à peu-près ce que je vaux : sur cela j'ai pris le parti du silence, & c'est par là que

que je puis mériter quelque estime. Vous voyez bien, ajouta-t'il, que je ne fais point le modeste ; mais voici en deux mots mon Apologie, ou si vous voulez ma confession : j'écrirois si j'avois autant d'esprit que je puis avoir de goût, ou aussi peu de goût que j'ai peu d'esprit & de talent. Dans le premier cas, je ferois de bonnes choses ; dans le second, je ne m'appercevrois pas que j'en fisse de mauvaises. Entre les gens d'esprit & de genie, que le desir de la réputation ou de l'utilité publique, joint au sentiment de leur capacité, engage à écrire, & les sots qui écrivent, faute de sentir leur incapacité, il y a les gens de bon sens qui n'écrivent point, parce qu'ils sentent qu'ils n'égaleroient pas les premiers, & qu'ils seroient peu au-dessus des seconds. Je ne méprise point les Auteurs médiocres ; mais j'avoue que je ne voudrois pas en augmenter le nombre : & que sçai-je même, si je n'irois pas plutôt grossir la foule des mauvais Ecrivains ? Il ne faut conseiller d'écrire qu'à ceux qui ne risquent en écrivant que d'être médiocres, & non à ceux qui, comme moi, ne peuvent prétendre tout au plus qu'à la médiocrité. La prudence défend de rechercher une place qu'il seroit honteux de

manquer, & peu honorable d'obtenir.

DU BONHEUR.

I.

ON n'a point de honte de dire qu'on n'eſt pas heureux, & on auroit ſouvent honte de dire pourquoi on ne l'eſt pas. On dit qu'on n'eſt point heureux, & il ſemble qu'on craigne de le prouver. Le ſentiment de notre miſere nous en arrache l'aveu; on ſe plaint en general de ſon ſort, mais on ne deſcend guéres dans le détail; du moins ce détail n'eſt jamais complet; il y a toujours quelque réſerve dans la confidence qu'on fait de ſes peines; il y a toujours quelques circonſtances humiliantes qu'on rougiroit de découvrir à l'ami le plus intime; & ces circonſtances ſont ordinairement les vrayes cauſes de notre malheur.

Il n'eſt donc pas difficile d'accorder des plaintes de cette eſpece, des plaintes vagues, ou qui ne tombent que ſur des choſes qui ne peuvent nous faire de tort dans l'eſprit d'autrui, avec ce qu'on dit aſſez ſouvent, que les hommes veulent être crus heureux plutôt que de l'être en

effet*, ou pour s'exprimer plus exactement, mettent dans cette opinion étrangere une partie de leur bonheur. On veut être crû heureux, parce que être heureux suppose la possession de plusieurs avantages, qui attirent à ceux qui les possedent les égards & la consideration des autres hommes. Ainsi ce sont proprement les titres du bonheur, c'est le pouvoir d'être heureux, plutôt que le bonheur même que nous voulons qu'on nous attribuë; & il y a en cela une vanité bien ridicule. Si l'on pouvoit se glorifier de quelque chose, ce seroit du bonheur même, & non pas de la possession des biens dans lesquels on le fait consister; car outre que ces biens ne sont pas un merite, il ne nous rendent point heureux par eux-mêmes. Le vulgaire s'imagine que tous les grands, que tous les riches sont heureux, du moins qu'il leur est très-facile de l'être, & que leur bonheur n'est pas une chose dont il faille les loüer & leur sçavoir gré; il se trompe. En quelque état qu'on soit, on n'est point heureux précisément par cet état, mais par le rapport & la convenance de cet état avec notre caractere & nos dispositions naturelles ou acquises. Il est même des hommes d'un caractere si propre au bonheur,

qu'ils l'auroient trouvé en quelque condition que le hazard ou leur propre choix les eussent placés. Tel grand, tel riche heureux, & dont on attribuë le bonheur à son opulence, auroit été un heureux artisan, un heureux païsan, un heureux pauvre. De même tel homme impute son malheur à son état, qui seroit également malheureux en tout autre état. Le bonheur est donc presque toujours l'effet du temperamment seul : quelquefois aussi c'est l'ouvrage de la raison jointe au temperamment. L'état y contribuë moins qu'on ne croit d'ordinaire.

Il y a quelque fondement à se glorifier d'un bonheur dont on est en partie redevable à la raison ; & quand même il ne seroit que l'effet du temperamment, & que la raison n'y auroit aucune part, la sorte de caractere qui rend un homme propre à être heureux, suppose toujours en lui quelque chose d'estimable, dont il seroit plus raisonnable de tirer vanité, que de la possession des richesses, ou de la joüissance des plaisirs.

Mais, dira-t-on, il y a des fous qui sont heureux, & qui doivent leur bonheur à leur folie. Ils le lui doivent en partie, je l'avouë, mais ils ne le lui doivent pas tout entier ; & la preuve de cela, c'est

que de deux hommes attaqués du même genre de folie, l'un est heureux, & l'autre ne l'est point. Ce fou d'Athenes dont parle *Horace*, n'étoit pas heureux, par cela seul qu'il se croyoit très-riche. Cette idée pouvoit être pour lui une source de peines, aussi bien qu'une source de plaisirs : il pouvoit pour de fausses richesses avoir bien de véritables inquietudes. Si sa folie lui tourna à bien, qu'on me permette l'expression, c'est qu'elle trouva en lui de favorables dispositions pour le bonheur. Combien d'autres Atheniens auroient été aussi fous, sans être aussi heureux ?

Ce fond de gayeté, cette sérénité d'ame, qui ajoûte aux biens qu'on a, qui tient lieu de ce qu'on n'a pas, qui émousse les traits de la plus vive douleur, qui fait qu'on la ressent presque sans chagrin, & que dans les plus courts intervales qu'elle laisse, on reprend sa joye & sa tranquillité ordinaire ; ce fond de gayeté, dis-je, est presque toujours la marque d'un bon cœur, & d'un caractere doux & moderé.

Aussi quelques-uns font gloire d'être heureux malgré la privation des biens extérieurs, & il faut avoüer, que cela est en effet très-glorieux. Cependant cette

gloire eſt ſi peu enviée & ſi peu eſtimée ; qu'il eſt permis de ſe l'attribuer, & de s'en vanter autant qu'on le veut. La premiere & la plus grande gloire, c'eſt d'être heureux parce qu'on eſt riche ; mais être heureux quoique pauvre & privé des commodités de la vie, ce n'eſt, pour ainſi dire, qu'une ſeconde gloire bien inferieure à la premiere. Un pauvre dit : Je ſuis heureux, & on l'écoute avec plaiſir, ſans jalouſie, ſans dépit. Un riche dit : Je ſuis heureux, & ce diſcours nous revolte ; c'eſt que nous ſommes jaloux de ſes richeſſes, plutôt que de ſon bonheur. Etrange biſarrerie ? Le bonheur, à proprement parler, ne fait point de jaloux, on n'envie que les choſes auſquelles on l'attache. On veut être heureux d'une certaine maniere, & on ne voudroit pas l'être d'une autre ; & telle eſt l'illuſion de l'imagination & des ſens, que quelque perſuadé qu'on ſoit que certaines perſonnes ſont heureuſes, on ne voudroit pas être à leur place, on ne voudroit pas de leur bonheur.

II.

Qu'un homme comblé de tous les biens, qui ſont l'objet de la cupidité,

diſe à de veritables Chrétiens qu'il n'en eſt pas plus heureux, il les confirmera par ce témoignage fondé ſur ſa propre experience dans le mépris de tous ces faux biens. Qu'il le diſe à ſes égaux, aux autres riches, la plûpart lui répondront ; s'ils ſont ſinceres, qu'ils éprouvent la même choſe. Qu'il le diſe au reſte du monde, à ſes inferieurs, ils n'en conclueront rien contre les richeſſes & les autres avantages de cette nature ; ils jugeront ſeulement que puiſqu'il n'eſt pas heureux avec tout ce qui peut procurer un vrai bonheur, il faut qu'il ne ſoit pas fait comme les autres hommes. Ils éluderont la force de ſon exemple en lui ſuppoſant de la bizarrerie dans le caractere, des travers dans l'eſprit, une délicateſſe exceſſive. S'il n'eſt pas heureux, diront-ils, c'eſt ſa faute : à ſa place nous ne nous plaindrions pas.

Au fond cet homme qui joüit des biens dans leſquels l'opinion fait conſiſter le bonheur, riſque peu de choſe à dire qu'il n'eſt pas heureux. Le plus ſouvent on ne le croit pas. C'eſt, dit-on, une façon de parler, une habitude de ſe plaindre ſans raiſon. Mais quand même on le croiroit, puiſqu'il eſt riche, qu'il eſt d'une grande naiſſance, qu'il poſſede une

belle Charge, sa gloire est en sûreté.

Au contraire, le pauvre qui dit qu'il est malheureux, se rabaisse encore par ses plaintes : il confirme ceux qui l'écoutent dans le mépris de son état. S'il dit qu'il est heureux, cela le releve un peu aux yeux de certaines gens ; mais il y en a d'autres qui l'en méprisent encore davantage. Sa bêtise, disent-ils, fait son bonheur. Il est insensible, il ne pense point.

III.

Si j'avois à trouver le plus heureux & le plus malheureux homme du monde, je les chercherois dans un Cloître.

IV.

Mille gens qui couroient après les richesses, après la grandeur, persuadés qu'ils y trouveroient la vraye felicité, ont été desabusés par l'experience. Très-peu sont parvenus à un sincere détachement. Le cœur n'est pas sitôt changé que l'esprit. La grace même n'ôte pas toujours un certain attachement, involontaire à la verité, mais pourtant très-réel, source, jusqu'à la fin de la vie, de combats & de victoires.

J'ai

J'ai lû autrefois un livre qui a pour titre, *le Courtisan désabusé*. Ce titre est très-modeste; & si l'Ouvrage est veritablement, comme je l'ai entendu dire, d'un *Courtisan* qui se peint lui-même, le titre de *Courtisan détaché*, n'auroit peut-être pas été si juste.

V.

L'ambition est d'elle-même une passion moins générale que le desir des richesses. L'ambition n'est qu'une passion particuliere qui peut être contredite par d'autres passions. Le desir des richesses est l'effet de toutes les autres passions, dont les richesses sont l'instrument. D'ailleurs la vûë des inconveniens de la grandeur peut éteindre ou affoiblir l'ambition. Il y a des riches qui ne souhaitent point de devenir grands. Peut-être même y a t'il des pauvres sensés qui par l'amour de la liberté & du repos, refuseroient les dignités & les honneurs, malgré les richesses qui y sont ordinairement attachées; mais il n'en est point, (j'excepte les vrais Chrétiens,) qui refusassent les richesses seules, & qui ne croyent qu'ils seroient plus heureux, s'ils étoient plus riches. La plûpart même

des Chrétiens, je dis des bons Chrétiens, sont dans l'erreur à ce sujet, aussi-bien que le reste des hommes. Ils sont persuadés des inconveniens des richesses, par rapport au salut, mais non par rapport au bonheur. Ils seroient meilleurs Chrétiens, ou du moins il ne leur en coûteroit pas tant pour l'être, s'ils étoient plus philosophes. Un Solitaire s'imagine avoir beaucoup quitté en quittant le monde; & cette pensée lui cause quelquefois des regrets, ou une vanité, qu'une bonne Philosophie réprimeroit.

Au reste la fausse idée des avantages des richesses, releve en un sens le prix du sacrifice qu'on en fait. Moins on a de lumieres dans l'esprit, plus il faut de courage dans le cœur. Moins la raison est éclairée, plus il faut que la foi le soit.

V I.

Vous croyez que vous seriez plus heureux si vous étiez plus riche, parce que vous pourriez vous procurer plus souvent certains plaisirs que vous aimez, ou même vous procurer des plaisirs nouveaux que vous ne connoissez encore qu'en idée, & que la médiocrité de votre fortune vous interdit. Vous avez pensé mille fois

à l'usage que vous feriez de ces trésors qu'enfoüissent les rares, si un sort favorable les faisoit passer dans vos mains. Vous avez formé des projets qui vous ont amusé. Vous vous êtes mis à la place des riches, & vous vous y êtes senti heureux : il n'y a pas jusques aux songes de la nuit que vous n'apportiez en preuve. * Le reveil qui les dissipe, n'en efface pas les traces ; & il vous paroît évident que si des ombres & des chimeres sont si agréables, la réalité le seroit bien davantage. C'est une erreur ; votre imagination vous seduit : elle exagere tout : elle ne fait que des portraits infideles. Ces plaisirs des grands qui vous semblent si doux, le sont moins que les plaisirs des petits, que les plaisirs les plus communs ; & la satieté vous dégoûteroit bientôt de ceux qui vous flattent le plus aujourd'huy : ils ne font sur vous des impressions si vives, que parce que vous les goûtez rarement. Peut-être même qu'une avarice sordide, effet assez ordinaire des richesses, vous priveroit & des plaisirs, & presque du necessaire. Tel est avare dans l'abondance, qui étoit prodigue

* *Dormierunt somnum suum, & nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis.* Psal. 75.

dans la médiocrité. Je ne dis pas néanmoins que vous ne fussiez d'abord beaucoup plus heureux que vous ne l'êtes, & que les commencemens ne répondissent à vos idées. La nouveauté a de grands charmes, mais vous seriez bientôt accoutumé à votre nouvel état. Vos transports se calmeroient insensiblement : chaque jour verroit diminuer votre bonheur; & enfin après un tems assez court, vous vous retrouveriez précisément au même point dont vous étiez parti. Cette indifference pour ce que vous possedez, cette avidité pour ce que vous n'avez pas, vous les sentiriez renaître en vous, & avec elles tous leurs effets. En un mot, vous n'êtes pas content; vous ne le seriez pas davantage; & peut-être le seriez-vous moins encore.

VII.

Les hommes sont tout à la fois insatiables & bornés dans leurs desirs : ils ne desirent, à proprement parler, du moins d'un desir qui les inquiete, que ce qui est auprès d'eux, & à leur portée : ils ne songent presque pas au reste. Ainsi quand ils disent : Donnez-moi telle ou telle chose, & je serai content, ils se trompent, mais ils ne mentent pas. Ils ont même raison de

croire qu'en obtenant ce qu'ils demandent ils seront contens par rapport au desir qui les presse ; c'est-à-dire, qu'ils seront delivrés de la peine que leur cause nécessairement ce desir privé de son objet. Mais ce desir satisfait se changera-t'il en joye, & en joye durable ? Seront-ils bien sensibles au plaisir de posseder ce qu'ils ont souhaité si ardemment, & le seront-ils toujours ? Ils le pensent ; & c'est leur premiere erreur.

Au reste, la délivrance d'un desir qui tirannisoit le cœur, est toujours l'exemption d'un mal, si elle n'est pas un bien. Je possede avec indifference, pourroit-on dire, & je desirois avec inquiétude, je suis donc mieux que je n'étois. Mais d'un desir satisfait renaissent mille autres desirs : plus on est grand & élevé, plus on voit au loin ; & plus on voit, plus on desire. D'abord on ne desiroit qu'une seule chose : un seul point manquoit à notre bonheur ; & tout y manque lorsqu'il devroit être parvenu à son comble, si nos premieres idées s'étoient trouvées vraies. Ainsi le cœur va d'objets en objets, de desirs en desirs, livré tout à la fois au dégoût & à l'inquiétude.

VIII.

Il n'y a point d'homme qui joüiſſant de vingt mille livres de rente, en refuſât autres vingt mille qu'on lui offriroit à condition de les lui ôter, s'il n'en étoit pas plus heureux ; il feroit pourtant un mauvais marché en les acceptant. Probablement vingt mille livres de rente ajoutées à ſon revenu, n'ajouteroient point eſſentiellement à ſon bonheur ; elles lui procureroient ſeulement un bonheur paſſager, après quoi il reviendroit à ſon premier état, peut-être même deſcendroit plus bas, & ſe trouveroit moins heureux qu'il ne l'étoit auparavant. Mais ſi alors on le dépoüilloit de ces vingt mille livres de rente faute d'avoir rempli la condition à laquelle on les lui avoit données, on le rendroit fort malheureux ; & ce ſeroit le remettre bien au-deſſous de ſon premier état.

Je ne connois rien de plus rare qu'un homme conſolé de la perte de ſa fortune, & un homme devenu plus heureux par l'augmentation de la ſienne. Cependant il n'y a perſonne qui ne voulût être plus riche qu'il ne l'eſt, ne fût-ce que pour un tems.

IX.

Plutarque, dans son Discours sur la cupidité des richesses, débute ainsi: *Hippomaque, Maître d'exercices, entendant certaines gens loüer un homme de grande taille, & dont les bras étoient fort longs, comme étant très-propre au pugilat; oüi, dit-il, s'il ne s'agissoit pour cela que de prendre la couronne où elle est suspenduë. On pourroit dire de même à ceux qui regardent avec admiration, & comme le souverain bonheur, de belles Terres, de grandes maisons, de grosses sommes d'argent; oüi, s'il étoit question d'acheter la félicité, & qu'elle fût à vendre.*

X.

Seigneur, ne me donnez ni les richesses ni la pauvreté. Qu'elle est sensée cette priere du Sage! Qu'elle est philosophique! L'extrême pauvreté & l'extrême richesse sont presque également contraires au vrai bonheur. C'est bien l'occasion d'appliquer la maxime, que les extrêmités se touchent.

Mais de ces deux maux, la pauvreté & les richesses, lequel est le plus grand? N'outrons rien, c'est la pauvreté. Il est

rare que le desir du superflu se fasse sentir aussi vivement que le besoin du nécessaire ; cependant cela arrive quelquefois. Tel pauvre devenu riche est plus malheureux aujourd'hui par le défaut d'un certain superflu, qu'il ne l'étoit autrefois par le défaut du nécessaire. Les besoins imaginaires sont quelquefois plus préssans que les besoins réels.

X I.

Si un riche étoit bien Philosophe, il seroit peut-être un peu plus heureux qu'un autre.

Pour être heureux, il faudroit avec un certain bien n'avoir point de passions, & avoir seulement des goûts ; & alors on ne pourroit en avoir trop.

Qui a du goût pour tout, n'a de passion pour rien. Les plaisirs naissent sous ses pas : plaisirs moins vifs que ceux des passions, mais plus doux, plus fréquens, plus durables.

X I I.

Le bonheur consiste dans la juste proportion des desirs & des besoins avec les moyens de les satisfaire ; ou plutôt le bonheur consiste en ce que les desirs &

les besoins ne soient pas plus étendus que les moyens de les satisfaire ; car il n'y a point d'inconvenient à pouvoir plus qu'on ne veut , il y en a seulement à vouloir plus qu'on ne peut. Tout ce qui rompt cette espece d'équilibre , tout ce qui diminuë cette proportion , ensorte que les desirs soient plus étendus que les moyens, diminuë nécessairement le bonheur. Or tel est l'effet de l'augmentation des richesses , parce que les desirs & les besoins augmentent avec elles , mais beaucoup plus qu'elles.

XIII.

Les inconveniens des richesses sont assez connus ; mais ils ne frappent point, ils ne se font point sentir au cœur. Plus indocile que l'esprit , il contredit par ses sentimens secrets, & la Religion , & la Philosophie , & l'expérience. De-là deux sortes de discours , & une sorte d'actions par rapport aux richesses. Tantôt c'est l'esprit , tantôt c'est le cœur qui fait parler ; mais c'est toujours le cœur qui fait agir.

On convient que les besoins & les desirs croissent à proportion , ou plutôt bien au-delà des richesses ; & puis un mo-

ment après cet inconvenient n'eſt plus qu'une chimere dont il ſeroit ridicule d'être effrayé. On convient, & il eſt même paſſé en proverbe, que les grands biens cauſent de grands embarras. Mais il eſt aiſé, dit un homme qui n'a qu'un bien médiocre, de s'exempter de tous ces ſoins. Ils ſe trouve aſſez de gens prêts à s'en charger : les richeſſes n'embaraſſent qu'un avare qui veut tout recueillir, & ne rien perdre. On eſt obligé à cette exacte économie quand on n'a que peu de choſe ; & c'eſt un des plus grands inconveniens de la médiocrité. Mais ſi j'avois une grande fortune, je ſçaurois en ſacrifier une partie à mon repos ; & par exemple, ſi on m'offroit vingt mille livres de rente en terres & en fonds d'une nature à demander beaucoup de ſoins, j'en cederois volontiers la moitié pour joüir du reſte ſans embarras.

Pure illuſion encore, que ce diſcours ; on ne voudroit pas faire ce traité. On ne penſeroit pas dans l'occaſion comme on penſe, ou plutôt comme on parle en raiſonnant ſur une ſuppoſition chimerique. Peut-être néanmoins concluëroit-on ce traité dans l'yvreſſe d'une premiere joye ; mais la plûpart ne tarderoient pas long-tems à s'en repentir. Ils ſe repro-

cheroient mille fois leur étourderie ou leur pareſſe. Ils joüiroient ſans plaiſir de cette moitié à laquelle ils bornoient d'abord tous leurs vœux, lorſqu'ils viendroient à penſer qu'il n'a tenu qu'à eux d'avoir l'autre. Ce n'eſt pas que ce traité ne fût en un ſens trés-raiſonnable & très-avantageux; Mais il ne faudroit pas que ce fût un traité. Il ne faudroit pas que nous euſſions été libres de le faire, ou de ne le pas faire; car voici encore une des ſources les plus ordinaires du malheur des hommes. Pluſieurs partis ſe préſentent à eux; ils les examinent; ils découvrent le meilleur, le choiſiſſent, & ſe repentent. Les raiſons qui les avoient déterminés, s'affoibliſſent, diſparoiſſent, & font place aux raiſons oppoſées qui emportent l'ame à leur tour, & la jettent dans le repentir. Il ſemble que notre choix change la nature des objets. L'expérience vient enſuite qui conſomme l'illuſion. Le parti que nous avons pris a ſes inconveniens; & nous les éprouvons, pendant qu'inſenſibles à ſes avantages, nous ne voyons que ceux du parti que nous pouvions prendre. Voilà comme l'imagination ſe joüe de la prudence: c'eſt elle, & non pas la raiſon, qui eſt la cauſe de la plûpart de nos regrets. Quel-

qu'imprudens que soient les hommes; ils ne méritent pas tous les reproches d'imprudence qu'ils se font à eux-mêmes. La vanité si attentive à leurs plaisirs en d'autres occasions, devroit bien prendre soin de les consoler en celles-ci. A la vérité elle leur dit quelquefois qu'ils ont été plus malheureux qu'imprudens. Mais ne devroit-elle pas plutôt leur dire, que leur choix a été aussi bon que sage, & qu'ils seroient beaucoup plus à plaindre encore qu'ils ne le sont, s'ils en avoient fait un autre? Cette consolation seroit d'autant plus solide, que la raison l'avoüeroit assez souvent.

XIV.

Un Manichéen expliqueroit fort bien par son sistême des deux principes, pourquoi en devenant plus riche on n'en devient pas plus heureux. Le bon principe, diroit-il, augmente nos richesses pour augmenter notre bonheur; mais en même tems le mauvais principe augmente nos desirs à proportion, ou plutôt sans aucune proportion. Le bon principe double nos richesses, & le mauvais multiplie nos besoins; ensorte que la bienveillance & les faveurs de l'un, nous

deviennent inutiles, & même préjudiciables par la malice de l'autre.

On voit par-là que deux hommes qui deviennent plus malheureux ou moins heureux qu'ils ne l'étoient, l'un par l'augmentation de sa fortune, l'autre par la diminution de la sienne, le deviennent précisément par la même raison; c'est-à-dire, par des desirs qu'ils ne sont plus en état de satisfaire. Il n'y a plus entre leurs besoins & leurs richesses la même proportion qui y étoit auparavant. Le bonheur est plus ou moins grand, comme je l'ai dit, selon que cette proportion est plus ou moins exacte. Mais cette exacte proportion ne se rencontre presque jamais: au contraire, la disproportion, & la très-grande disproportion entre les desirs & les moyens de les contenter, est très-ordinaire; de-là le très-grand nombre de malheureux.

X V.

Il peut absolument se trouver quelqu'un qui, quoique médiocrement riche, ne desire pas de l'être davantage, parce qu'il l'est assez pour satisfaire tous ceux de ses desirs & de ses besoins qui peuvent être satisfaits par le moyen des ri-

chesses. Mais outre ces desirs & ces besoins, il y en a beaucoup d'autres pour lesquels les richesses sont inutiles, fussent-elles sans bornes. Elles ne sont pas un moyen universel : les biens les plus essentiels ne sont pas de leur ressort.

X V I.

Il y a des pauvres dans toutes les conditions, depuis les plus basses jusqu'aux plus relevées. La pauvreté est le défaut du nécessaire ; il y a donc deux sortes de pauvreté, comme il y a deux sortes de nécessaire, le nécessaire à la vie, & le nécessaire à l'état ; le nécessaire à l'homme, & le nécessaire à l'homme de qualité, à l'homme en place. Ainsi il n'y a presque que des pauvres dans le monde ; car après ceux ausquels l'usage a fixé ce nom, commence un autre ordre de pauvres qui comprend le plus grand nombre des hommes ; ce sont ceux à qui manque le nécessaire de l'état & de la condition ; privation quelquefois aussi chagrinante, comme je l'ai déja dit, que celle du nécessaire le plus indispensable. Je ne parle point du nécessaire des passions, & sur-tout des passions des grands ; je parle seulement de ce vrai nécessaire de l'état que la raison

avoué, parce qu'il est fondé sur des coutumes & des usages ausquels, quoique peu raisonnables en eux-mêmes, la raison veut qu'on se conforme. Or le défaut de cette espece de necessaire, fait des pauvres dans toutes les conditions, & principalement dans les plus hautes : de-là ce paradoxe, que les plus riches sont communément les plus pauvres, & qu'avec un certain superflu, ils manquent souvent d'un certain nécessaire. Tels sont la plûpart des grands, du moins ceux qui le sont plutôt par la naissance & par les titres, que par les dignités : leur grandeur les appauvrit ; ils s'enrichiroient en y renonçant, & en se plaçant dans un rang plus ou moins inferieur, selon qu'ils sont plus ou moins riches. Ce qu'ils donnent aux bienséances de la grandeur, ou même à la vanité, ils le donneroient à d'autres passions qui les recompenseroient bien mieux de ce qu'ils feroient pour elles. * La vanité est une passion également ruineuse & ingrate. Ces dépenses fastueuses qui excitent l'étonnement & l'envie de

* *Je n'entends ici par passion, que penchant, inclination pour quelque chose, abstraction faite de ce que ces penchans & ces inclinations peuvent avoir de mauvais, considerés du côté de la morale.*

ceux qui en ſont les témoins, ne valent ordinairement à ceux qui les font que de petits plaiſirs, & leur en coutent d'autres auſquels ils ſeroient bien plus ſenſibles. Tel riche avec cent mille livres de rente n'a pas dequoi ſatiſfaire une fantaiſie. Les beſoins vrais ou faux de ſon rang, abſorbent tout; encore ne ſont-ils pas remplis.

Heureux, diſoit un Grand, le particulier obſcur, qui ne regle l'uſage de ſon bien que ſur ſes goûts, ſur ſes goûts les plus vifs, & non ſur l'opinion des autres; heureux celui qui ne dépenſe qu'en plaiſirs : je lui envie cette obſcurité, cette médiocrité, dont il a quelquefois la foibleſſe de rougir. Je voudrois être à ſa place; je ſuis tenté de m'y réduire; je ſens combien j'y gagnerois; j'y trouverois la liberté, la paix & l'abondance. Mais aſſez Philoſophe pour le voir évidemment, je ne le ſuis pas aſſez pour agir conſéquemment; je n'ai pas la force d'être heureux.

On a ſouvent dit que nous voyons les plaiſirs des grands & des riches, mais que nous ne voyons point leurs peines. Cela, quoique vrai, n'exprime qu'imparfaitement notre illuſion; la voici toute entiere. Nous mettons le bonheur des grands & des

riches où il n'eſt pas ; nous prenons leurs peines pour leurs plaiſirs. Oüi, tout ce que vous voyez dans ce grand, dans ce riche, tout cet éclat extérieur qui vous éblouit, voilà ce qui fait ſon malheur. S'il eſt heureux, c'eſt par quelque autre choſe que vous ne voyez pas, & qui le dédommage de ce que vous voyez ; c'eſt par ce qui lui eſt commun avec vous, & non par ce qui l'en diſtingue.

XVII.

On ceſſe d'aimer de certaines choſes, par exemple, la bonne chere, les ſpectacles, &c. parce qu'on ceſſe d'y trouver du plaiſir, ſans ceſſer d'aimer la ſorte de plaiſir qu'on y trouvoit. La bonne chere, les ſpectacles, étoient pour nous une occaſion de plaiſir, nous les aimions : ils ceſſent de l'être, nous ne les aimons plus ; mais nous n'en n'aimons pas moins le plaiſir qu'ils nous procuroient. Nous regrettons la perte de ce plaiſir ; cela fait un vuide dans le cœur. Ainſi ne deſirer plus la bonne chere, les ſpectacles, ce n'eſt pas à parler exactement avoir perdu un deſir, c'eſt ſeulement avoir perdu un plaiſir. Pour perdre réellement un deſir, il faudroit qu'ayant deſiré pendant un

certain tems une certaine mesure de plaisir, nous vinssions à nous restraindre, à nous borner, à ne plus desirer qu'une autre mesure de plaisir, moindre que la premiere. Il faudroit que notre cœur se resserrât en quelque sorte, que sa capacité d'être heureux devenant moins étenduë, pût être remplie par une plus petite mesure de plaisir; en un mot, que nous fussions également contens en possedant moins. Or comme la capacité d'être heureux peut s'étendre, je crois aussi qu'elle peut diminuer, & qu'il arrive quelquefois en effet qu'elle diminuë.

On perd quelquefois un goût & un plaisir presque sans s'en apperçevoir & sans diminution de bonheur, parce que ce goût & ce plaisir sont aussitôt remplacés par un autre. Il n'importe pas quelle soit la nature du plaisir, pourvû que le degré en soit toujours le même; qu'on perde d'un côté, pourvû qu'on gagne d'un autre à proportion, & qu'ainsi la somme totale ne diminuë point.

XVIII.

Deux hommes contens, s'il en étoit, pourroient être inégalement heureux: nous l'éprouvons tous les jours par rapport à

de petits bonheurs particuliers, si je puis m'exprimer ainsi. Qu'un objet nous paroisse parfait en son genre, qu'il nous procure le plus grand plaisir d'une certaine espece que nous ayons goûté, & dont nous ayons idée, nous voilà contens par rapport à cet objet; & dès-lors que nous n'imaginons rien de mieux, nous ne desirons rien de plus. Mais s'il se présente un nouvel objet du même genre que le premier, dans lequel nous découvrions de nouveaux dégrés de perfection, source de nouveaux degrés de plaisir, & que nous parvenions à joüir de ce nouvel objet, & à goûter ces nouveaux degrés de plaisir, qu'arrive-t'il? Nous étions contens, nous le sommes encore: le premier plaisir éprouvé étoit le terme de nos desirs aussibien que le second; mais celui-ci est plus grand que l'autre; & dès-lors nous sommes plus heureux.

De-là cette espéce de paradoxe, on peut changer en mieux le sort de l'homme content, on peut ajouter sans fin à son bonheur.

XIX.

Notre mémoire nous sert mal par rapport aux maux & aux biens passés. Elle nous représente ceux-ci comme beaucoup

plus grands, & ceux-là comme beaucoup moindres qu'ils n'ont été : on oublie ce qu'on a précisément senti. De-là vient qu'on regrette si amerement les biens qu'on a perdus, qu'on desire avec tant d'ardeur de les posseder encore, & qu'on craint si peu de s'exposer une seconde fois aux maux qu'on a éprouvés.

Que j'eus de plaisir alors, s'écrioit quelqu'un en racontant une avanture agréable qui lui étoit arrivée! Pas tant, lui répondit-on, que vous le croyez à present.

XX.

On dit communément qu'on sent le plaisir avec d'autant plus de vivacité, qu'on l'a desiré avec plus d'ardeur ; & cette maxime se verifie quand le plaisir dont nous venons à joüir après d'ardens desirs, se trouve précisément tel que nous nous l'étions figuré ; mais c'est ce qui n'arrive presque jamais. Le desir est proportionné à l'idée qu'on se fait du plaisir, & la joüissance montre ordinairement la fausseté de cette idée : ainsi le desir qui precede le plaisir, y nuit presque toujours plus qu'il n'y sert.

Il en est de l'experience des maux comme de celle des biens. L'une & l'autre

nous montrent également l'excès ridicule de nos craintes & de nos desirs : elles nous font dire également, n'est-ce que celà ?

Il y a des personnes sur qui la crainte fait de si terribles impressions, que ne pouvant les en guerir, on est réduit à leur souhaiter ce qu'ils craignent.

L'éloignement de l'avenir nous l'embellit, ou nous l'enlaidit bien au-delà de la verité. Quand enfin il est devenu present, & qu'il a duré un certain tems, (car la premiere impression est encore trompeuse,) on trouve qu'il ressemble beaucoup au passé.

Cette sorte d'égalité, ou de presqu'égalité qu'il y a par rapport au bonheur entre les differens états qui partagent les hommes, se trouve aussi entre les differens tems de la vie de chaque homme en particulier.

X X I.

L'ennui & la langueur de l'ame, l'inquiétude & le chagrin, la douleur & les maladies, voilà les trois grandes sources du malheur des hommes. Mais où se trouvent-elles plus communément ? Est-ce parmi le peuple & les petits, ou parmi les grands & les riches ?

XXII.

Tout plaisir ennuye à la fin, s'il dure trop long-tems. Ne faut-il attribuer cet ennui qu'à la lassitude des organes du corps ? Ne pourroit-on pas dire que l'ame elle-même se lasse & se dégoûte, & qu'elle ne recevroit plus les mêmes impressions du plaisir trop souvent réiteré, quand même les organes qui servent à le lui transmettre ne s'affoibliroient pas ?

La nouveauté est le sel du plaisir. Ce n'est pas seulement à cause de la vivacité de leurs sens & de la force de leurs organes, que les jeunes gens sont si sensibles aux plaisirs, c'est encore parce que ces plaisirs sont nouveaux pour eux.

Quelqu'un disoit : Ce n'est pas moi qui suis usé pour les plaisirs, ce sont les plaisirs qui sont usés pour moi.

On m'apprend une mauvaise nouvelle, & j'en suis consterné : cependant je ne sens d'abord que confusément de quelle consequence elle est pour moi, & les suites funestes du fâcheux évenement qu'on m'annonce. Le lendemain je vois tout cela plus distinctement ; mon malheur me paroît inévitable & irréparable. Je le connois mieux, & j'en suis moins touché. Je pense plus tristement, & je sens moins vivement.

X X I I I.

Il faut fuir les plaiſirs, crainte de s'y accoutumer.

Du plaiſir naît le beſoin du plaiſir, & d'un plus grand plaiſir.

Une des plus grandes peines qui ſuivent les plaiſirs, c'eſt la paſſion même des plaiſirs.

Quand les plaiſirs trop vifs n'auroient d'autre ſuite fâcheuſe que la langueur & l'ennui où l'âme tombe lorſqu'elle en eſt privée, c'en ſeroit aſſez pour les éviter.

On ne s'ennuye jamais davantage qu'après les plaiſirs ; & l'ennui qui les fait chercher, eſt preſque toujours plus aiſé à ſupporter que celui qui les ſuit.

X X I V.

Un ſot s'ennuye moins qu'un homme d'eſprit, parce que peu de choſe ſuffit pour l'occuper.

A meſure qu'on avance en âge, on a plus beſoin d'occupation pour éviter l'ennui : l'eſprit devenant alors plus ſolide, & les paſſions s'affoibliſſant, le goût de l'amuſement & du plaiſir eſt moins vif. Ainſi il faut des yeux aux enfans, des plaiſirs aux jeunes gens, de l'étude ou des affaires aux hommes faits.

Le travail eſt une meilleure reſſource contre l'ennui, que les plaiſirs.

Les plaiſirs ne ſont pas toujours néceſſaires après le travail, il ne faut ſouvent que du repos, ou des plaiſirs très-ſimples. Les plaiſirs trop vifs ne conviennent point quand on a beſoin de délaſſement; l'agitation qu'ils cauſent eſt une nouvelle fatigue.

Il faut pourtant que les plaiſirs qui ſuccedent aux travaux d'eſprit, ayent aſſez de force pour retirer l'ame des idées qui l'occupoient : il faut qu'ils puiſſent être pour elle des *divertiſſemens* dans le ſens propre de ce mot. Si les ſpectacles pouvoient être innocens, ce ſeroit le délaſſement le plus convenable aux gens de Lettres.

X X V.

Le plus grand avantage de la ſincere piété pour cette vie, c'eſt qu'elle eſt le meilleur moyen d'éviter l'ennui.

Il y a bien de petits plaiſirs dans la dévotion, qui ne ſe trouvent point dans la véritable vertu. Mais ces plaiſirs reſſemblent encore trop aux plaiſirs du monde, aux plaiſirs ordinaires, pour pouvoir faire un ſolide bonheur.

On diſoit à une femme, qui de mondaine

daine étoit devenuë dévote, qu'il falloit encore qu'elle devint vertueuse. Hé quoi répondit-elle, vous voulez donc m'ôter absolument tout ?

La conversion d'une jeune personne est ordinairement plus sincere & plus solide que celle d'une femme qui est déja sur le retour. La jeune quitte le monde pour la vertu ; c'est la grace qui la touche. La vieille ne le quitte que pour la dévotion ; c'est un changement de pure bienséance. L'une en quittant le monde, se quitte elle-même ; l'autre y devient plus attachée qu'auparavant. Dans celle-là l'amour de Dieu triomphe de l'amour propre ; dans celle-ci l'amour propre ne fait que changer de forme, & reste toujours le principe des actions.

XXVI.

L'usage trop frequent des mêmes plaisirs, en émousse, pour ainsi dire, la pointe. Une temperance délicate les assaisonne & en réveille le goût. Lorsqu'on s'y livre sans ménagement, on est bientôt puni de son excès par la satiété. Ils cessent d'exciter ces sentimens vifs, qu'ils nous faisoient éprouver d'abord ; bientôt ils viennent jusqu'à nous repugner. On est contraint d'y chercher du rafinement,

comme l'on cherche du soulagement dans les maux.

XXVII.

On a eu raison de dire qu'en matiere de plaisirs, il faut calculer, & que la sagesse doit toujours avoir les jettons à la main. Combien valent ces plaisirs-là, doit-on dire, & combien valent les peines dont il faudroit les acheter, ou qui les suivroient * ? Ces considerations peuvent non seulement nous empêcher d'agir en conséquence de nos desirs, ce qui est déja un grand avantage ; mais encore reprimer, ou du moins moderer les desirs mêmes. Si le cœur a tant de pouvoir sur l'esprit, comme une fâcheuse expérience ne nous l'apprend que trop, il est certain aussi que l'esprit peut quelque chose sur le cœur. Et ne craignons pas de donner dans l'erreur, & de présumer trop de nous-mêmes, en croyant ce pouvoir de notre raison sur nos passions, plus grand qu'il ne l'est en effet. Il consiste en grande partie dans l'idée que nous en avons. Une juste confiance augmente nos forces. A la vérité l'humilité chrétienne fait qu'on se défie de sa foiblesse, & qu'on prend contre elle de sages mesures ; mais

* *M. de Fontenelle.*

il y a aussi une humilité libertine dans son principe, ou du moins très-propre à conduire au libertinage, qui exagere cette même foiblesse, & la change en une impuissance absoluë. On rabaisse la raison pour se dispenser de la suivre. On s'égale aux bêtes, pour pouvoir vivre comme elles, sans honte & sans remords.

XXVIII.

Fuyez tout plaisir qui pourroit être suivi de repentir; n'en goûtez aucun jusqu'à la satiété. Ce sont-là les deux regles du sage dans le choix & dans l'usage des plaisirs.

Les deux grands moyens de diminuer les maux de la vie, sont 1°. De les prévoir avant qu'ils arrivent, mais d'une prévoyance exempte d'inquiétude, & qui n'aille point à nous faire souffrir d'avance pour des malheurs qui ne nous arriveront peut-être pas. 2°. De les voir tels qu'ils sont quand ils arrivent; de ne les point grossir par une fausse maniere de penser, & de n'ajouter point aux maux réels, des maux imaginaires.

Ces réflexions comprennent tout ce qu'on peut dire sur la matiere du bonheur. Il y a des plaisirs & des peines;

des biens & des maux attachés à la condition humaine. Or l'art d'être heureux, autant qu'on le peut être, consiste d'une part, à tirer le meilleur parti possible de ces biens ; & de l'autre, à souffrir le moins qu'il est possible de ces maux.

DE LA LECTURE & de la Mémoire.

I.

Le profit qu'on tire de la lecture ne consiste pas seulement à retenir ce qu'on a lû ; & il ne faut pas croire qu'elle ne soit utile qu'à proportion qu'on a de la mémoire. La lecture, je dis même celle des Livres les plus médiocres, est une occasion de penser : elle donne de l'exercice à l'esprit. Voilà sa principale utilité ; parce que c'est sur tout en pensant que l'esprit s'étend & se fortifie. J'avouë qu'on oubliera ses propres pensées, celles que la lecture avoit occasionnées, aussi bien que celles des Livres mêmes ; mais on a toujours perfectionné en soi la faculté de penser, ce qui vaut beaucoup mieux que d'avoir retenu des pensées.

Le goût se forme encore par la lecture des bons Livres ; & quelque peu de mémoire qu'on ait, l'idée generale du bon & du beau, s'imprime insensiblement dans l'esprit, à mesure qu'on lit de bonnes choses.

Cette idée, ce goût du vrai beau, suffit avec le genie pour composer de ces Ouvrages qu'on appelle proprement Ouvrages d'esprit. Il n'est nullement nécessaire de se ressouvenir en détail de ce qu'on a lû ; & même cette mémoire si fidelle à conserver, non-seulement ce qu'on lui a confié, mais encore ce qu'on n'a fait, pour ainsi dire, que lui presenter, est plutôt un obstacle qu'un secours dans la composition, en empêchant de produire du nouveau.

Je suppose deux hommes d'un genie égal, qui ayent à composer une Harangue de reception à l'Academie Françoise : si l'un des deux avoit retenu ce qu'il y a de meilleur dans toutes les Harangues précedemment faites, je le croirois plus embarrassé à faire la sienne, que celui qui n'en auroit lû aucune ; ou qui ne se souviendroit plus de ce qu'il auroit lû. Je sçai bien qu'il ne se pourroit faire que plusieurs des pensées déja employées, ne vinssent à l'esprit de celui qui n'auroit

rien lû, ou qui auroit tout oublié; mais comme ce seroit son esprit qui les lui fourniroit, & non sa mémoire, il leur donneroit presque toujours un tour original.

En travaillant sur un sujet, rien n'est plus désesperant pour un homme qui cherche du neuf, que de se sentir accablé de pensées usées qu'il faut écarter. Ce sont autant de distractions : l'action de la mémoire empêche celle de l'esprit; se ressouvenir empêche de produire. Alors on soupire après l'ignorance, & on voudroit n'avoir jamais eu d'yeux ni d'oreilles.

Tel Ecrivain seroit peut-être plus abondant & plus varié, s'il avoit lû davantage; mais peut-être aussi en seroit-il moins original : il y auroit plus de goût dans ses écrits, & moins de genie; moins de ces défauts qui donnent lieu à des critiques, justes à la verité, mais très-faciles à faire; & en même tems moins de ces beautés qui sont si vivement senties par les bons juges, & qui valent à l'Auteur des loüanges si prétieuses.

Il est vrai cependant qu'une pensée que nous nous rappellons d'avoir luë, nous en fait quelquefois produire une autre toute differente & toute neuve. Quoique ces pensées n'ayent entre elles aucun rap-

port, la premiere a été néanmoins pour nous l'occasion de la seconde ; & nous n'aurions jamais trouvé celle-ci, si nous ne nous étions pas ressouvenus de celles-là.

On ensemence en quelque sorte son esprit par la lecture. Mais au lieu qu'on ne recueille dans la meilleure terre que des choses de même nature que celles qu'on y a semées, les pensées d'autrui reçuës dans un bon esprit, y deviennent, comme je l'ai dit, le germe de pensées toutes differentes : le grain le plus vil, s'y change dans le plus pur froment.

La lecture applique l'esprit à des objets vers lesquels il ne se seroit jamais porté de lui-même.

Il est vrai encore qu'un homme qui joint le goût à la mémoire, peut en prenant de côté & d'autre, rassembler des idées qui par l'arrangement qu'il leur aura donné, paroîtront nouvelles à ceux mêmes qui ont le plus de lecture. C'est en un sens donner du nouveau, que de donner de nouveaux assemblages. C'est à plus forte raison donner du nouveau, que de faire sans pensées nouvelles, une impression de nouveauté, par le tour qu'on donne à ce qu'on dit. Mais il faut pour cela plus que du goût & de la mé-

moire. Il y a une sorte d'invention & de genie à déguiser si bien ses larcins, que les lecteurs y soient trompés. Surprendre les suffrages en cette maniere, c'est les meriter.

I I.

M. *De la Motte*, dit dans une de ses Odes,

Choisissez des matieres neuves,
Du genie uniques épreuves;

Otez *uniques*, cela est vrai. Ceux qui n'ont point de genie ne pouvant rien tirer d'eux-mêmes, ne sçauroient traiter que des sujets déja traités. Ils disent ce qu'ont dit les autres; au lieu qu'il faut de l'invention, & par consequent du genie pour entreprendre d'écrire le premier sur une matiere. Mais il y a quelque chose de plus difficile & de plus glorieux encore pour le genie, que de bien écrire sur une matiere neuve; c'est de traiter des sujets usés, d'une maniere nouvelle.

Il arrive quelquefois que deux esprits fort inégaux, traitant l'un & l'autre un sujet ordinaire, l'Auteur médiocre réussit mieux que le grand Auteur; c'est-à-dire fait une Piéce meilleure en soi. L'Auteur médiocre recueille ce que sa mémoire lui

rappelle de plus beau sur le sujet donné ; & le grand Auteur négligeant tout cela, est obligé pour ne rien répeter, de recourir à des pensées moins belles & moins convenables, que celles qui ont été employées par les bons Ecrivains qui ont travaillé avant lui sur la même matiere. Il auroit bien trouvé de lui-même plusieurs de ces pensées : mais il est défendu sous peine de passer pour plagiaire, de trouver ce qui a déja été trouvé. Le public se défie fort de tous ces inventeurs en second : c'est un malheur en ces occasions d'être venu trop tard.

III.

Dans le cas d'égalité de mérite entre des Ouvrages du même genre & sur un même sujet, faits en differens tems par differens Ecrivains, les Auteurs des derniers méritent bien plus d'estime que les Auteurs des premiers, en supposant que ces Ouvrages soient les uns & les autres également neufs & originaux.

On voit bien que je ne prétends parler ici que des Ouvrages purement ingenieux, & non pas des Ouvrages d'érudition, de Philosophie, &c. Et quant aux Ouvrages purement ingenieux, je ne par-

le, comme je viens de dire, que de ceux qui sont sur un même sujet, & non pas de ceux qui sont seulement du même genre. Par exemple, les Tragedies de *Berenice* par *Corneille* & *Racine*, sont des Ouvrages du même genre sur un même sujet, au lieu que *Cinna* & *Mithridate* sont seulement des Ouvrages du même genre. Je ne veux donc pas dire que celui qui feroit aujourd'hui une Tragedie aussi belle que *Mithridate*, fût dès-lors plus estimable que *Racine*. J'avouë au contraire que les excellens modeles sont d'un grand secours, qu'ils abregent de beaucoup le chemin de la perfection, & qu'on pourroit surpasser ceux qui nous ont precedés, sans leur être au fond superieur en talens. Mais je dis que je prefererois à *Racine*, celui qui feroit une seconde Tragedie de *Mithridate*, aussi belle que la sienne.

IV.

Quoi qu'on puisse penser sur la question; Si la mémoire est plutôt un obstacle qu'un secours pour la composition des Ouvrages de pur agrément, il faut pourtant convenir qu'elle est en elle-même un très-grand avantage. *C'est un Outil de merveilleux service*, dit *Montaigne*, *&*

sans lequel le jugement fait bien à peine son office. On ne sçait rien sans mémoire ; & il est très-agréable de sçavoir. Et sans parler des choses dont la connoissance fait ce qu'on appelle proprement, un Sçavant, ne seroit-ce pas un grand plaisir que d'avoir la mémoire ornée de ce que les plus beaux esprits de tous les tems ont pensé de plus ingenieux ? Si l'on n'écrit pas ce qu'on sçait, mais ce qu'on invente, on le débite du moins en conversation, on le dit de vive voix ; la conversation est le théatre de la mémoire. D'ailleurs s'il ne suffit pas, pour être un Auteur du premier ordre, de sçavoir beaucoup, & même d'avoir assez d'esprit pour bien dire ce qu'on sçait, cela suffit pour être un bon Auteur, & pour être en état de composer des Ouvrages, si-non fort estimables en eux-mêmes, au moins d'une utilité assez étenduë. Les Livres qui ne contiennent que des choses communes, bien exprimées & mises dans un ordre convenable, sont ordinairement les plus generalement recherchés. Il y en a plusieurs exemples. La raison en est, que sur la plupart des matieres, le commun des hommes n'est capable d'apprendre, & d'ailleurs n'a besoin de sçavoir, que ce qu'il y a de plus commun.

Quoiqu'il en soit, un peu d'esprit &

beaucoup de mémoire, suffisent pour se faire une grande réputation par la conversation; & cette réputation est souvent plus avantageuse que celle que peuvent donner les plus rares talens. J'estime le grand Auteur, mais j'aime & je recherche celui avec lequel je puis m'instruire agréablement de plusieurs choses.

Si les Ouvrages d'un homme qui a beaucoup de lecture & de mémoire, en valent quelquefois moins, lui-même en vaut mieux personnellement. Or la valeur personnelle est ordinairement plus utile que celle des Ouvrages.

Je n'ai que faire de remarquer qu'il vaudroit infiniment mieux n'avoir point de mémoire, que d'en avoir sans esprit.

Un sot sçavant, est sot plus qu'un sot ignorant, dit M. *Despreaux*. Mais souvent le sot qui a de la mémoire, est pis que cela encore: non-seulement il dit sottement ce qu'il sçait, mais encore il l'étale avec ostentation.

Tel est devenu fat à force de lecture,
Qui n'eût été que sot en suivant la nature. *

* *Essai sur la Critique, par M. l'Abbé du Resnel*, de l'Academie des belles Lettres.

V.

En general, & si cela se peut dire dans la speculation, on estime l'esprit plus que la mémoire & que la science; mais dans la pratique & dans les occasions particulieres, on admire la science & la mémoire plus que l'esprit. On préfere l'esprit à la science, lorsqu'on regarde ces avantages en eux-mêmes, & independamment des personnes; mais on préfere presque toujours un sçavant homme à celui qui n'est qu'homme d'esprit, à moins que le sçavant ne soit absolument un sot, ce qui n'est pas sans exemple.

VI.

Lorsqu'on ne lit que pour s'amuser, il seroit à souhaiter de n'avoir point de mémoire, afin de pouvoir relire plusieurs fois les mêmes Livres avec le même plaisir. Il faudroit même, s'il étoit possible, oublier entierement qu'on les a lûs. La seule pensée qu'on a déja lû un Livre, diminueroit un peu le plaisir qu'on prendroit à le relire, n'en fût-il absolument rien resté dans la mémoire.

Je préfererois le plaisir de pouvoir relire souvent les mêmes choses, à la gloire

de ne rien oublier. J'aime mieux apprendre que de sçavoir.

Tout ce que j'ai lû autrefois, disoit quelqu'un, m'est aussi présent, que si je ne venois que de le lire. Tout ce que je relis, disoit un autre, m'est aussi nouveau que si je ne l'avois j'amais lû. Vous êtes un homme admirable, répondis-je, au premier; mais Monsieur, ajoutai-je en parlant du second, est bien heureux. *



DE LA NOBLESSE.

I.

LA Noblesse est la recompense & l'aiguillon de la vertu : rien n'est donc plus juste & plus utile que son institution. Le Prince doit récompenser la vertu; & si je puis m'exprimer de la sorte, il doit la récompenser selon le goût de la vertu, c'est-à-dire par des distinctions honorables; car aprés la recompense in-

* *Memoriam fuisse in Themistocle singularem ferunt, qui quidem etiam pollicenti cuidam se artem ei memoriæ traditurum, respondisse dicitur, oblivisci se malle discere.* Cicero. Academ. Quæst. Lib. 2.

terieure qu'elle se procure à elle-même par la satisfaction & la joye qui l'accompagnent; après la gloire & la réputation dont le desir est le principal ressort de la vertu purement humaine, rien n'est plus flatteur pour elle que ces marques d'honneur établies chez toutes les Nations, pour justifier & confirmer en quelque sorte l'estime publique.

La récompense de la vertu est une justice que le Prince doit aux particuliers vertueux ; mais c'est encore une justice qu'il doit au public, au reste de ses Sujets, puisque par ces récompenses de la vertu, il travaille à la rendre & plus commune & plus parfaite. Or le Prince doit à ses Sujets de travailler à faire des vertueux, & pour l'avantage de ceux qui seront vertueux, & pour l'avantage de ceux qui profiteront de la vertu des autres. Je n'ai que faire de remarquer combien la vertu de ses Sujets lui est avantageuse à lui-même.

Jusqu'ici tout le monde est d'accord. On convient qu'il étoit très à propos de récompenser & d'exciter la vertu par la Noblesse; mais on ne convient pas également qu'on ait bien fait de la rendre héréditaire. On ne pouvoit, disent quelques-uns, attacher trop de prérogatives

à la Noblesse ; mais il falloit qu'elle fût personnelle, & qu'elle ne passât point aux enfans. Cette Noblesse heritée, ajoutent-ils, ne sert qu'à inspirer un vain & ridicule orgueil. On ne travaille point à acquerir un éclat dont on se trouve revêtu en naissant. On s'endort dans la molesse & l'oisiveté.

Il faut avoüer que cela arrive souvent; mais le contraire arrive souvent aussi, c'est-à-dire, que la Noblesse dans laquelle naissent les enfans par la vertu de leurs peres, les anime à marcher sur leurs traces, à ne leur être pas inferieurs à se rendre dignes du rang que leur donne la naissance, & à y ajouter un nouvel éclat par leur propre vertu. Et voilà le but que les Princes se sont proposé ; voilà l'utilité qu'ils ont esperée de la Noblesse renduë heréditaire.

Je ne crains point qu'on m'accuse de flatter ma Nation, si je dis que cet établissement a sur tout réussi en France. L'élévation des sentimens, la grandeur d'ame, le desir de la belle gloire, ne se trouvent nulle part plus communément & dans un degré plus éminent que parmi la Noblesse Françoise.

Avoüons-le cependant encore une fois; cet éloge souffre plusieurs exceptions.

L'intention

L'intention du Prince a été fruſtrée à l'égard d'un grand nombre de Nobles ; & la vertu ne ſe tranſmet pas toujours avec la Nobleſſe.

Il y a long-tems qu'on déplore ce déſordre. Les Philoſophes, les Orateurs, les Poëtes mêmes ſe ſont exercés à l'envi ſur ce ſujet. Mais il paroît en quelques-uns plus de malice & d'amertume, que d'amour pour le bien public ; ils ont plutôt voulu inſulter que corriger.

I I.

On compare ce que ſont les Nobles ſans vertu, avec ce qu'ils devroient être, & ce que leurs ancêtres ont été. Voilà ce qui fait leur honte.

Ils ſont plus obligés à être vertueux que les autres hommes, puiſqu'on ne les a fait Nobles que pour les rendre vertueux. Les peres ont reçû la Nobleſſe, parce qu'ils étoient vertueux, & on l'a laiſſée aux enfans afin qu'ils le devinſſent. En la recevant ils ont pris un nouvel engagement à la vertu ; ils ont contracté une dette envers le Prince & la patrie. Il faut l'acquiter, ou renoncer à la ſucceſſion de leurs peres.

III.

Le Prince a voulu avoir un certain nombre de Sujets distingués entre tous les autres par leur mérite, plus disposés aux grandes actions, sur tout à celles de la guerre, & dont la valeur héroïque fît le propre caractere. Dans cette vûë il a revêtu d'une distinction glorieuse ceux qui se sont signalés par quelque action éclatante, & il a laissé pour jamais cette distinction dans leur famille, afin qu'il en sortît une foule de Heros. Il a crû y perpetuer le mérite en y perpetuant la gloire. Le pere lui a promis, pour ainsi dire, tous ses enfans; il en a répondu, il n'a rien négligé, (je le suppose,) pour les rendre capables de reconnoître par leurs services ce qu'il doit à son Prince pour les honneurs dont il l'a comblé. Quel crime donc dans les enfans de tromper ainsi & leur pere & leur Souverain; de n'être point touchés des exemples de l'un, ni des bienfaits de l'autre?

IV.

Le Roi vient de m'annoblir, disoit un pere à ses enfans: il vous a fait la même grace, & cet honneur passera jusqu'au

dernier de nos descendans, à une condition néanmoins, sans laquelle j'aurois absolument refusé cette récompense de mes services; c'est qu'à commencer par vous, tous ceux qui me devront leur Noblesse en seront degradés, s'ils s'en rendent indignes par une vie criminelle ou oisive. Cette loi particulière à ma famille, sera pour elle à l'avenir une distinction bien précieuse. Vous participerez tous à ma gloire, en conservant la Noblesse par les mêmes voyes que je vous l'ai acquise.

V.

Celui qui manque de vertu dans un état qui en exige beaucoup, est méprisé, & même haï de ceux qui en ont le moins. Il viole les bienséances, & tout le monde se révolte. On veut que chacun soit ce qu'il doit être : le Public est inexorable la-dessus. Peut-être est-ce l'effet de quelque amour de l'ordre, qui reste encore dans les plus méchans.

V I.

Le Noble qui a plus d'engagemens à la vertu que le commun des hommes, a aussi plus de secours pour l'acquerir. Par

les bons maîtres que sa naissance lui procure ordinairement, il a les meilleures instructions, & tout ce que comprend une heureuse éducation. Par les grands hommes dont il sort, il a les exemples les plus efficaces, des exemples domestiques.

VII.

Un homme méprisable, à parler exactement, c'est celui qui devroit être estimable, & qui n'est méprisable que par sa faute & son mauvais naturel ; car si par hazard un homme de qualité avoit été élevé comme un païsan, je n'aurois que de la compassion pour lui ; si je lui envoyois les inclinations & la maniere de penser, & je tournerois toute mon indignation contre ceux qui auroient été chargés du soin de sa jeunesse. Le mépris n'est que pour celui qui doit par sa naissance, & qui a pû par son éducation, être un homme de mérite.

VIII.

Ce qui acheve la honte du Noble sans vertu, c'est la comparaison qu'on fait de lui avec ses ancêtres. On le compare sur tout avec ceux ausquels il touche de plus

près, avec son pere, avec son ayeul. La disproportion qui se trouve entre un pere & ses enfans est plus frappante, & par-là plus humiliante. Que n'eût-on point exigé d'un fils de M. de *Turenne*? Un mérite médiocre ne l'auroit pas garanti du mépris.

L X.

Voyons maintenant combien la Noblesse fait d'honneur, quand elle est jointe au mérite; combien elle en rehausse l'éclat. Les Grands vertueux sont si bien payés de leur vertu par la gloire qui leur en revient, qu'on seroit presque en droit de ne leur en tenir aucun compte. La crainte de la censure, le desir des loüanges, peuvent changer ou du moins réprimer le plus mauvais naturel. Que penser donc de ceux sur qui de si puissans motifs sont sans effet? Il faut sans doute qu'ils soient nés avec une opposition invincible à la vertu.

Le premier avantage de la haute naissance, par rapport à la gloire, c'est qu'elle met le mérite plus en jour,

Tous les yeux se tournent vers un enfant qui naît dans une grande maison. On tire de bons ou de mauvais augures de ses moindres actions & de ses moindres dis-

cours. On observe les progrés de son éducation. On l'accompagne dans le monde & à l'armée. On le suit, pour ainsi dire, du berceau jusqu'au tombeau, avec une attention à laquelle rien n'échappe.

Mais en second lieu, le préjugé est toujours en sa faveur : chacun est disposé à l'applaudir, & le fait avec joye dans les occasions. Le Public ne voit point du même œil deux hommes d'égal mérite, mais d'inégale naissance. La Noblesse est toujours d'un grand prix auprès de lui, & un titre sûr à une plus grande estime. Elle donne un certain lustre aux belles actions, qu'elles ne sçauroient tirer d'ailleurs. Elle double en quelque sorte le mérite.

J'avouë que les vrais Philosophes ne pensent pas ainsi. Le mérite joint à la Noblesse n'en est pas plus brillant à leurs yeux. Ils ne jugent du mérite que par le mérite même, & laissent là tout ce qui l'accompagne ; ou s'ils y ont quelque égard, ce n'est que selon que ces circonstances qui lui sont étrangeres, en ont rendu l'acquisition plus ou moins difficile. Par cette raison ils accordent souvent plus d'estime aux belles qualités & aux grandes actions dans un homme de basse naissance, que dans un homme d'une

naiſſance illuſtre, à moins que par une autre maniere d'enviſager les choſes, ils ne ſçachent bon gré à celui-ci d'avoir crû que ſa Nobleſſe ne le diſpenſoit pas de la vertu. Il faut de la force pour penſer & pour agir autrement que les autres. L'opinion qui fait conſiſter tout le mérite dans la Nobleſſe, ſur tout quand elle eſt ſoutenuë de l'opulence, paroît être celle de pluſieurs gens de qualité, du moins à en juger par leur conduite. C'eſt ce qui fait mettre en problême, ſi la haute naiſſance n'eſt point plutôt un obſtacle, qu'un ſecours à la vertu.



REFLEXIONS SUR LE GOUST, où l'on examine la maxime: Qu'il faut écrire pour tout le monde.

CEtte maxime n'étoit pas celle d'*Horace*, ni de *Pindare*. *Ne travaillez point*, dit le Poëte Latin, *pour vous attirer les applaudiſſemens de la multitude; contentez-vous d'un petit nombre de Lecteurs.*

Neque te ut miretur turba, labores,
Contentus paucis Lectoribus. Lib. I. Sat. 10.

Le Carquois que je porte, dit *Pindare*, seconde Ode Olympique, *est plein de traits vifs & legers dont le bruit frappe les personnes intelligentes, mais échappe à la multitude. Elle a besoin d'interprétes pour m'entendre.*

Feu M. l'Abbé *Massieu*, qui a si bien traduit plusieurs Odes de ce Poëte, dit dans une des Remarques dont il a accompagné sa traduction, *qu'il n'y a point d'Ecrivain qui fasse plus d'honneur que Pindare, à ses Lecteurs. Il leur fait sentir par tout*, ajoute-t'il, *qu'il compte sur leur pénétration; & se contentant de leur présenter un beau sens, il leur paroît être pleinement convaincu que sans qu'il s'en mêle davantage, ils sçauront de reste approfondir.*

Mais le grand nombre ne sçait point approfondir. *Pindare*, non plus qu'*Horace*, n'a donc point voulu écrire pour tout le monde. *Que Palæmon*, dit *Martial*, *fasse des vers pour la multitude*;

Scribat carmina circulis Palœmon.

Pour moi je ne veux plaire qu'à peu de gens, je n'écris que pour les oreilles délicates.

Me raris juvat auribus placere. *Lib.* 2. *Epig.* 86.

Au reste une maxime si connuë & tant rebatuë

rebatuë ne peut être absolument fausse. Il y a toujours du vrai dans ces maximes populaires. Mais celle-ci est plus fausse que vraie, du moins on en abuse prodigieusement. C'est ce que je me propose de faire voir par les réflexions suivantes.

I.

Il faut écrire pour tout le monde, si l'on veut plaire à tout le monde; mais pour arriver à ce but, il faut écrire d'une maniere moins parfaite, que si l'on n'écrivoit que pour les gens de beaucoup d'esprit.

On ne plaît qu'en se proportionnant à ceux à qui on veut plaire, & en se renfermant dans leur sphere. Un excellent Ouvrage paroît mauvais à un certain ordre de Lecteurs, qui le trouveroient excellent, s'il n'étoit que bon.

Pour se mettre à la portée de tout le monde dans un Ouvrage d'instruction, il faut n'y employer que des pensées communes & simples, ou donner à celles qui seroient plus composées, & qui auroient quelque chose de plus singulier & de plus fin, une étenduë nécessaire au grand nombre, inutile, & dèslors désagréable aux bons esprits.

Vouloir plaire à tout le monde dans un Livre, soit d'instruction, soit d'agrément, c'est s'exposer à déplaire, ou à plaire moins aux gens d'esprit.

Se prescrire de ne mettre dans un Ouvrage d'agrément que des beautés, qui puissent se faire sentir à tout le monde, c'est s'interdire les beautés que les gens d'esprit desireroient le plus d'y trouver, & qui sont pour eux le plus grand mérite des Ouvrages de cette nature.

II.

On me dira peut-être qu'il y a de grandes beautés qui se font sentir à tout le monde; par exemple, celles qu'on appelle plus particulierement beautés de sentiment.

Je répons premierement, que quoique tout le monde sente certaines beautés; tout le monde ne les sent pas également.

Secondement, il est d'autres beautés en grand nombre, & de très-grandes beautés, qui ne sont bien senties que des gens d'esprit.

Quant aux sentimens, ils ne sont à la portée de tout le monde que lorsqu'ils sont simples, & rendus simplement. S'ils sont un peu composés, & rendus avec

quelque fineſſe de tour & d'expreſſion, ils échappent à la multitude, & quelquefois ils lui paroiſſent faux. Or cette fineſſe ne conſiſte ſouvent que dans une imitation plus parfaite de la nature. Elle conſiſte à faire parler à la paſſion ſon vrai langage, à dire les choſes dans ſon ordre, qui n'eſt preſque jamais l'ordre de l'eſprit; à ſupprimer tout ce qu'elle ſupprime. Delà peut naître quelquefois une ſorte d'obſcurité.

Le ſentiment eſt dans tous les hommes, mais il y eſt inégalement, & par rapport à la vivacité, & par rapport à la fineſſe du ſentiment. Quelques-uns ont le ſentiment très-vif, mais ils ne l'ont pas fin.

On ne reconnoît pas toujours dans un Livre une maniere de s'exprimer dont on a vû pluſieurs exemples dans des perſonnes agitées de quelque paſſion. On accuſe quelquefois un Auteur de s'écarter de la nature, dans le tems même qu'il la copie le plus fidelement : peu de gens la connoiſſent toute entiere.

Tel trait qu'on a critiqué dans M. de *Fontenelle*, comme étant affecté & peu naturel, eſt l'expreſſion la plus vraie & la plus naïve du ſentiment & de la paſſion. Que le Critique eſſaye de ſubſtituer au tour qu'il blâme, un autre tour en appa-

rence plus simple & plus commun, le trait sera foible & languissant. En le rendant moins délicat & moins ingenieux, on le rendra surement moins vif & moins passionné.

III.

Il y a des Ouvrages qui ne sont plus répandus, & plus generalement goûtés que d'autres, que parce qu'ils sont moins estimables, & moins estimés en effet des vrais connoisseurs; souvent même ils ne sont à la portée de tout le monde, que parce que leurs Auteurs, peu capables de penser au-delà, n'étoient point eux-mêmes des genies superieurs. Les Auteurs ne doivent donc pas toujours *mesurer leur mérite à leur succès* : ils doivent croire au contraire qu'il y a de grandes beautés *qui ne sont pas d'un goût si general que de moindres, qui, par cela même, sont à la portée d'un plus grand nombre.* *

IV.

L'Ecrivain qui pense beaucoup, & qui fait penser, ne sera jamais l'Ecrivain de la multitude. Elle ne sçauroit monter jusqu'à lui; & il ne peut descendre jusqu'à elle qu'en se rabaissant.

Il est vrai que c'est un talent, & un talent estimable par son utilité, de sça-

* *M. de la Motte, Discours sur Ines de Castro.*

voir se proportionner à toutes sortes d'esprits. Mais de prétendre que le grand homme devient plus grand encore en se mettant à la portée de tout le monde, de dire que le Pere *Bourdalouë* prêchant au Village, & se faisant entendre du simple peuple, étoit plus admirable que lorsqu'il charmoit la Cour & la Ville ; c'est visiblement exagerer ; c'est parler sans exactitude, & confondre toutes les idées. Certainement deux talens valent mieux qu'un : je découvre une nouvelle grandeur en celui en qui je découvre un nouveau talent, quoiqu'inferieur au premier ; sur tout si par une sorte d'opposition ces talens se trouvent rarement ensemble ; mais ce n'est pas par ce talent inferieur qu'il est plus grand à mes yeux, c'est par la réunion des deux talens opposés. Je l'admire sous quelque forme qu'il se présente ; non que ces formes soient également belles, mais parce que je sçai qu'il les peut prendre toutes à son choix.

V.

En parlant d'Ouvrages excellens, qui néanmoins ne sont pas faits pour tout le monde, je ne prétends point parler de ceux qui traitent de matieres peu con-

nuës du commun des hommes, & qui ſuppoſent dans les Lecteurs des connoiſſances particulieres : je n'ai en vûë que les Ouvrages de goût & d'agrément, les Livres d'inſtruction ſur des matieres communes, & qui ne demandent que de l'eſprit pour être bien entendus. Et je dis que beaucoup d'Ouvrages de cette eſpece, par cela ſeul qu'ils ſont plus fins, plus précis, plus penſés, & par conſequent meilleurs que d'autres, ſont à la portée de peu de perſonnes ; que bien loin de leur en faire un défaut, & de les traiter d'Ouvrages obſcurs & alambiqués, il faut plutôt leur en faire un mérite, & il ſeroit impoſſible de leur ôter ce prétendu défaut, ſans les gâter.

Il eſt vrai qu'il y a beaucoup d'endroits dans ces Ouvrages, acceſſibles à la multitude : elle en eſt flattée. Souvent l'Auteur les a mis à deſſein, quelquefois même, comme je le dirai dans un moment, contre ſon propre goût, & il leur doit une grande partie de ſes Lecteurs. Mais ces endroits ſont-ils ce qu'il y a de plus eſtimable dans ſon Livre, ce qui le rend d'un ſi grand prix aux yeux des bons juges ? on n'oſeroit le dire. Il eſt donc certain que le commun des Lecteurs ne connoît que la moindre partie du mérite de

pluſieurs Ouvrages, pourtant aſſez répandus. Il les a entendu loüer, il les louë; il les lit même avec un certain plaiſir; mais au fond il n'eſt pas capable d'en ſentir les grandes beautés; il les eſtime plus qu'il ne les goûte; ſi néanmoins on peut appeller eſtime; une ſimple déference au ſentiment d'autrui, & des loüanges ſans connoiſſance. Quelquefois même ces loüanges ne ſont point ſinceres, & n'ont d'autre principe que la vanité de ceux qui les donnent. Toutes les voix qui applaudiſſent, ne doivent pas être comptées; & un Auteur en garde contre l'orgueil, trouveroit de quoi s'humilier dans ſes plus grands ſuccès. Les uns ne loüent un Ouvrage que par ce qu'il a de moins eſtimable, & même par ſes défauts. Les autres ne ſont que des échos; ils repetent ce qu'ils ont entendu dire à des gens d'eſprit. D'autres enfin ne loüent que pour ſe faire honneur, pour ſe donner un air de ſuffiſance, pour ſe loüer eux-mêmes.

Demandez à tous ceux qui ont lû les maximes de M. *de la Rochefoucauld*, ce qu'ils penſent de cet Ouvrage; ils vous répondront tous qu'il eſt admirable. Cependant la moitié de ceux qui feront cette réponſe, mentiront; ou s'ils penſent comme ils parlent, c'eſt par prévention

& non par lumiere. Ils croyent peut-être ce qu'ils disent, mais ils ne le voyent pas.

Il en est de même de beaucoup d'autres Ouvrages plus répandus encore que celui-ci ; de ces Ouvrages même qu'on appelle frivoles, & qui par ce caractere de frivolité semblent être plus faits pour tout le monde. Par exemple, qui est-ce qui n'a pas lû la *Princesse de Cleves* ? Qui est ce qui ne l'a luë qu'une fois ? Mais tous ces Lecteurs en ont-ils bien senti toute la beauté ? Ecoutons là-dessus M. de *Fontenelle*.

Je ne demande aux Dames, dit-il dans la préface de ses Entretiens sur la pluralité des mondes, *je ne demande aux Dames pour tout ce sistême de Philosophie, que la même application qu'il faut donner à la Princesse de Cleves, si on veut en suivre bien l'intrigue & en connoître toute la beauté.*

M. de *Fontenelle* ne parle que d'application, & il n'a osé parler d'esprit ; il le pouvoit cependant, mais il étoit plus poli de n'en point parler. On se révolteroit contre un Ecrivain qui demanderoit en propres termes, de l'esprit dans ses Lecteurs ; mais il lui est permis d'en demander sous le nom d'attention.

M. de *Fontenelle* a donc voulu dire aux

Dames, que celles d'entr'elles qui ont de l'esprit, & qui sont capables de quelque application, ne doivent point craindre sur le titre de son Livre d'en entreprendre la lecture ; & pour leur marquer précisément le degré d'intelligence & d'attention qu'il exige d'elles, il dit que c'est celui qu'il faut apporter à la lecture de la *Princesse de Cleves, si on veut en suivre bien l'intrigue, &c.* D'où il s'ensuit que la plûpart des femmes ne sentent point toutes les beautés de cet ingénieux Roman, quoiqu'elles se flattent de les sentir parfaitement, puisqu'il est certain qu'il y en a peu parmi elles, qui puissent bien entendre *la Pluralité des mondes.*

Mais la comparaison entre ces deux Ouvrages est-elle tout-à-fait juste ; & peut-on dire que qui sent bien les beautés de l'un, est par cela même en état d'entendre l'autre ? Pour moi je ne le dirois pas. Ces deux Ouvrages ne sont point du même genre. La sorte d'esprit qui fait qu'on sent toute la beauté d'un Roman, est bien differente de celle qui fait qu'on entend aisément, & qu'on s'arrange nettement dans la tête un sistême de Philosophie. Avec quelque art que soit exposé ce sistême, il faut toujours pour le bien comprendre une certaine dose d'esprit

philoſophique, & c'eſt de cette ſorte d'eſprit que les femmes ont ordinairement le moins. Les raiſonnemens les plus ſimples & les plus clairs, ſont moins à leur portée que les ſentimens les plus fins & les plus délicats, ou ſi l'on veut les plus rafinés.

D'ailleurs, quand la *Pluralité des mondes* n'exigeroit pas plus d'attention que la *Princeſſe de Cleves*, il ſeroit encore bien plus aiſé aux femmes de connoître toute la beauté de ce dernier Ouvrage, que d'entendre parfaitement l'autre, parce qu'il leur eſt bien plus aiſé de donner de l'attention à un Roman, qu'à un livre de Philoſophie, quelque égayé que ſoit ce livre. La matiere du Roman eſt bien plus de leur reſſort, & les intereſſe bien davantage : les idées leur en ſont bien plus familieres, comme le dit M. de *Fontenelle* lui-même.

Le tour dont il s'eſt ſervi pour inviter les Dames à la lecture de ſon Livre, & pour ſe les rendre favorables, eſt extremement adroit. Il a mis dans ſes interêts toutes celles qui ſe piquent d'eſprit, en les prenant par leur vanité. J'en connois pourtant qui m'ont avoüé qu'elles n'entendoient pas trop bien la *pluralité des mondes*; quoiqu'aſſurément aucune des

beautés, ni aucun des défauts de la *Princesse de Cleves* ne leur eussent échapé. Mais j'en connois bien davantage qui m'ont parlé de cet ingenieux Roman, d'une maniere à me faire juger qu'il étoit trop fin pour elles. A la verité ces Dames ne me disoient pas expressément qu'il y avoit plusieurs endroits dans cet Ouvrage, qu'elles n'entendoient pas bien, elles auroient crû se deshonorer par cet aveu; mais elles me le faisoient assez connoître, en me disant qu'il y avoit d'autres Romans qu'elles goûtoient davantage. Elles cherchoient ensuite à justifier leur sentiment par quelques critiques bien ou mal fondées. Mais je voyois aisément que ce n'étoient point ces prétendus défauts qu'elles remarquoient dans la *Princesse de Cleves*; qui leur en rendoient la lecture moins agréable que celle de quelques autres livres de cette espece beaucoup plus défectueux encore. Le plus grand défaut de cet excellent Ouvrage pour un grand nombre de Lecteurs, c'est son excellence même.

La vraye raison du peu de plaisir qu'ils ont à le lire, c'est qu'il est trop fin, trop délicat, trop pensé, & par là au-dessus de leur portée. Il leur paroîtroit plus beau s'il l'étoit moins.

Je crains encore, pour le dire en paſ-

ſant, que l'extrême ſageſſe avec laquelle ce Livre eſt écrit, ne lui ait un peu nui. C'eſt le cœur, il faut l'avoüer, plus que l'eſprit, qui lit les Romans. Ils ne plaiſent qu'autant qu'ils flattent les paſſions. On a donc bien raiſon d'en interdire la lecture. Madame de *Cleves*, plus foible & moins vertueuſe, ſeroit ſans doute un perſonnage plus intereſſant ; elle nous reſſembleroit davantage ; & peut-être que la glorieuſe victoire qu'elle remporte ſur ſa paſſion, eſt encore moins à la portée des cœurs ordinaires, ſi je puis m'exprimer ainſi, que le ſtile de l'Ouvrage n'eſt à la portée du commun des eſprits.

V I.

C'eſt une vraie peine pour les Auteurs d'un certain ordre de trouver ſi peu de Lecteurs dignes d'eux, & avec qui ils ne perdent rien. La *Pluralité des mondes*, je le repete encore, n'eſt parfaitement entendue que de peu de perſonnes. On peut dire de cet Ouvrage ce que M. de *Fontenelle* lui-même a dit *de la Recherche de la verité*, par le Pere *Malebranche. Il s'y trouve un mélange adroit de quantité de choſes moins abſtraites, qui étant facilement entenduës, encouragent le Lecteur à s'appliquer*

aux autres, le flattent de pouvoir tout entendre, & peut-être lui perſuadent qu'il entend tout à peu près. M. de *Fontenelle* ſçait donc bien qu'il n'a pas fait ce Livre pour tout le monde, je dis même pour tous ceux qui font profeſſion de lire des Ouvrages d'eſprit ; & il ne l'a pu faire, la matiere ne le lui permettoit pas. Mais il ſçait bien auſſi que ſes autres Ouvrages, & par conſequent celui-ci, dans les endroits mêmes où il n'eſt qu'ingenieux, & nullement abſtrait, ne ſont pas pour toutes ſortes de Lecteurs. Il l'a bien fait voir dans *le Jugement de Pluton*, où faiſant tout enſemble la critique & l'apologie de ſes Dialogues des morts, il raille ſi agréablement les Critiques groſſiers, pour qui tout ce qui eſt écrit avec une certaine fineſſe, eſt obſcur ou rafiné. Car il eſt aiſé de voir qu'il y a de l'ironie dans pluſieurs des aveux que M. de *Fontenelle* paroît faire contre lui-même dans cet Ouvrage ; & ce ſeroit aller contre ſon intention, de les prendre au pied de la lettre. Ce n'eſt pas qu'en d'autres endroits il ne ſe critique lui-même de bonne foi, & ſans s'épargner. Cet Ouvrage ſingulier par l'eſprit qui y brille de toutes parts, l'eſt encore plus par l'equité ſevere avec laquelle M. de *Fontenelle* s'y juge lui-même ; l'Au-

teur ne s'y décele que par son stile.

VII.

Il y a des Ouvrages qu'on trouve d'autant plus mauvais, il y en a d'autres qu'on trouve d'autant meilleurs, qu'on a plus d'esprit.

Le même Ouvrage est trop bon, trop ingenieux pour certaines gens, & ne l'est pas assez pour d'autres. Il est au dessus des premiers, & au-dessous des seconds. Je dis à ceux-ci : Cet Ouvrage ne mérite pas que vous le lisiez. Je dis à ceux-là : Vous n'êtes pas capables de lire cet Ouvrage. Ainsi il arrive tous les jours que deux hommes ne prennent point plaisir à la lecture du même livre, par une raison toute opposée.

Il y a une infinité de gens qui ne goûtent que le médiocre, du moins en certains genres ; & ce n'est point outrer que de dire qu'on est presqu'aussi sûr de leur déplaire en faisant très-bien, qu'en faisant très-mal.

Le beau le plus beau, si je puis m'exprimer ainsi, c'est le beau le plus singulier, le plus nouveau, le plus eloigné de ressembler à celui qu'on connoît. Or c'est justement cette sorte de beau qui trouve

le plus d'improbateurs : non-seulement ils ne le sentent pas, mais ils en sonr blessés ; ce qui est propre à exciter l'admiration quand il plaît, révolte quand il ne plaît pas.

Supposons une Nation composée d'hommes si superieurs à nous du côté de l'esprit, que le dernier d'entr'eux surpassât de beaucoup à cet égard le premier d'entre nous. Il est évident que nos Ouvrages les plus ingenieux leur sembleroient très-médiocres : mais je crois aussi, que les leurs, & sur tout les plus beaux nous feroient peu de plaisir. Nos Critiques avoüeroient tout au plus qu'il y a beaucoup d'esprit dans ces Ouvrages ; mais ils n'y trouveroient point de goût. Ces gens-là, diroient-ils, n'écrivent que des énigmes. Ils ne sçavent point développer leurs pensées, ni faire sentir la liaison qu'elles ont entr'elles. On n'entend point ce qu'ils veulent dire ; & peut-être ne s'entendent-ils pas eux-mêmes.

VIII.

On ne se contente pas de dire qu'il faut écrire pour tout le monde, en ce sens, que le gros d'un Ouvrage doit être écrit, autant que la matiere le peut per-

mettre, d'une maniere proportionnée à toutes sortes de Lecteurs ; ce qui même ne feroit pas vrai. On va encore plus loin; & il semble quelquefois qu'on prétende qu'il ne doit rien y avoir dans un Ouvrage d'agrément, qui ne soit à la portée de tout le monde. On applique la maxime en question, aux plus beaux traits de tel & de tel Ouvrage ; & pour se venger en quelque sorte de ne les avoir pas entendus d'abord, on les condamne.

Je lisois un jour à un de mes amis, homme d'esprit jusqu'à un certain point, quelques endroits d'un Livre nouveau, écrit avec beaucoup de délicatesse. Il ne ne m'en parut pas frappé autant que je croyois qu'il dût l'être. Je lui en démandai la raison, & il me dit qu'il ne les avoit pas bien compris. Je les lui expliquai, & je crus qu'il alloit admirer avec moi; mais il me répondit dédaigneusement, qu'il faloit écrire pour tout le monde, & qu'un Auteur qui avoit besoin de commentaire étoit dèslors un mauvais Auteur. Je repliquai qu'un Auteur qui avoit besoin de commentaire pour quelques-uns, pouvoit être fort clair pour d'autres : mais, ajoutai-je, permettez-moi de faire une supposition. Vous connoissez aussi bien que moi M. de *** Avec

peu

peu d'eſprit, il aime la lecture des bons livres; croyez-vous qu'il entende tout ce qu'il lit, tout ce que vous entendez vous-même ? Vous ne le croyez pas ſans doute. Mais ſi pour condamner tout ce qu'il n'entend point, il ſe ſervoit de la maxime, qu'il faut écrire pour tout le monde, que lui répondriez vous ? Mon ami comprit ce que je voulois lui dire; & comme il étoit au fond d'un excellent caractere, il ne s'en fâcha point, & il reconnut ſon tort.

La Bruyere dit, *s'il n'y a pas aſſez de bons Ecrivains, où ſont ceux qui ſçavent lire ?*

IX.

Si on obligeoit les Critiques de profeſſion à examiner les Auteurs à charge & à décharge, à remarquer leurs beautés auſſi bien que leurs défauts, & à rendre raiſon des uns & des autres, il y auroit beaucoup moins d'Ecrivains de cette eſpece; non-ſeulement parce que leur malice ne trouveroit point ſon compte dans ce genre de critique, mais encore parce qu'ils en ſont la plûpart incapables. Ces Meſſieurs ne ſont pas pour l'ordinaire des eſprits du premier ordre: le plus ſouvent ils critiquent des choſes fort au-deſſus de

leur portée, & qui ne leur déplaisent que par là.

On a reproché avec raison à quelques Critiques des Anciens, d'avoir condamné dans ces Auteurs beaucoup de choses qu'ils auroient eux-mêmes trouvées fort belles, s'ils les avoient bien entenduës. On pourroit faire le même reproche avec justice à plusieurs de ceux qui ont critiqué des Modernes. Le peu d'esprit des uns n'a guéres moins produit de méprises grossieres, que l'ignorance des autres.

X.

Au reste il faut mettre une grande difference entre sentir & entendre ; & ceci me servira à expliquer comment la plûpart des bons Ouvrages sont d'esprit, & en même tems ne sont pas à la portée de tout le monde. Choisissons quelques exemples : les Avantures de *Telemaque*, les Poësies de *Desprеaux* & de *Rousseau*, ne contiennent rien que la plûpart de ceux qui les lisent n'entendent facilement. Il faudroit être absolument sans éducation & sans esprit, pour trouver de l'obscurité dans ces Ouvrages. Par-là ils sont à la portée de tous ceux qui lisent, & qui font quelque usage de leur esprit. J'avouë

encore que cet ordre de Lecteurs peut sentir une grande partie de leurs beautés; mais on se tromperoit fort de croire qu'ils soient en état de les sentir toutes, & dans toute leur étenduë. Je ne dis pas seulement qu'ils ne pourroient rendre raison de ces beautés; je dis qu'ils ne les sentent pas. Ils entendent à la verité le fond de la pensée de l'Auteur; par exemple, un jeune homme qui lit ce vers de *Virgile*;

Secretosque pios, his dantem jura Catonem,

conçoit que le Poëte veut dire que les gens de bien occupent un lieu separé dans les Champs Elisées, & que *Caton* est à leur tête; mais s'il n'a un certain esprit, il ne sent point combien cette loüange est délicate, toute simple qu'elle paroît. Il entend ce vers sans le trouver plus beau qu'un autre; il le lit sans en être frappé, & sans y faire d'attention particuliere.

XII.

Il faut peut-être plus de goût & d'esprit pour bien sentir les grandes beautés d'un Ouvrage, que pour en découvrir les défauts.* Verité triste que l'expérience

* *Mr Coypel, Dialogue sur la connoissance de la Peinture.*

justifie tous les jours aux dépens des Auteurs, & capable toute seule d'empêcher un homme de genie d'écrire, s'il étoit un peu Philosophe. Or ce principe est la preuve de ce que je soutiens ici. Un Ouvrage n'est precisément à ma portée, qu'autant que je puis, sinon par moi même, du moins aidé des lumieres d'un autre, en sentir parfaitement toutes les beautés; si je n'en sens que les defauts, je n'ai fait encore que le plus aisé; & je ne suis pas en droit par-là de me croire superieur à l'Auteur que je critique. Mais d'un autre côté, je pourrois peut-être me flatter d'une sorte d'égalité avec lui, si je connoissois aussi bien que lui-même, ce qu'il y a de plus beau dans son Ouvrage. Disons tout, au risque de révolter par un paradoxe; il est des beautés dans les excellens Ouvrages, qui ne sont bien senties que de leurs Auteurs mêmes. Je ne dis pas que l'amour propre ne leur exagere souvent ces beautés; mais aussi nous prenons quelquefois pour un effet d'amour propre, ce qui n'est en eux qu'une vûë plus distincte, & un sentiment plus vif du beau.

Comment un bon Auteur ne sentiroit-il pas mieux qu'un autre les beautés de son Ouvrage? Premierement c'est son Ouvrage, & par conséquent il le connoît,

il le possede mieux que tout Lecteur. Du moins une seule lecture ne suffit pas ordinairement, pour qu'un Lecteur, quelque éclairé qu'il puisse être, soit aussi au fait d'un Ouvrage, que celui qui l'a composé.

En second lieu, l'Auteur d'un excellent Ouvrage a plus d'esprit, & il connoît mieux son art que la plûpart de ses Lecteurs. Cette derniere sorte de mérite lui donne un avantage considerable sur ceux mêmes qui auroient autant d'esprit que lui, mais qui n'auroient que de l'esprit. Si le goût naturel n'est pas éclairé par la connoissance de l'art, il ne va pas loin ; du moins il ne va point à tout, en quelque degré qu'il puisse être ; & cette connoissance est toujours imparfaite sans la pratique de l'art même.

Si cette derniere proposition est vraie, & elle l'est certainement jusqu'à un certain point, on peut au moins dire que les excellens Ouvrages d'éloquence, de Poësie, &c.... sont remplies de beautés qui ne sont bien senties que par ceux qui sont eux-mêmes grands Orateurs, grands Poëtes, &c... On dit quelquefois, cet Ouvrage n'est pas à votre portée, ce n'est pas à vous à le critiquer. On pourroit dire aussi, cet Ouvrage n'est pas à votre portée, ce n'est pas à vous à le loüer.

X I I.

Il eſt plus facile aux Lecteurs d'appercevoir les défauts d'un Ouvrage, que d'en bien ſentir toutes les beautés. Quant aux Auteurs, c'eſt tout le contraire : ainſi les Auteurs & les Lecteurs ont beſoin des lumieres les uns des autres, & ils feroient bien de ſe conſulter réciproquement. C'eſt l'uſage que les Auteurs demandent des avis aux Lecteurs, & cet uſage eſt très-raiſonnable ; auſſi blâme-t'on fort ceux qui ne le ſuivent pas. Mais ne ſeroit-il pas également raiſonnable que les Lecteurs demandaſſent des avis aux Auteurs ? c'eſt dommage que cela ne ſoit pas poſſible. Pour moi, je l'ai fait toutes les fois que je l'ai pu faire, & je m'en ſuis bien trouvé. Souvent cela m'a découvert des beautés que je n'avois pas apperçuës d'abord, au moins dans toute leur étenduë. Par-là je me ſuis convaincu qu'il ſeroit de l'interêt des excellens Auteurs, qu'ils puſſent être eux-mêmes les commentateurs de leurs Ouvrages, & qu'il leur fût permis d'y joindre des remarques à peu-près ſemblables à celles dont M. *Dacier* a accompagné ſes Traductions. Je voudrois, par exemple, que *Racine* en eût fait ſur ſes Tragedies, ou du moins qu'il

nous eût donné, comme *Corneille*, des examens un peu étendus de ses Piéces. Ces remarques seroient d'un grand secours aux Lecteurs, pour bien sentir toute la beauté des endroits ausquels elles auroient rapport. En indiquant les sources du beau, en dévoilant les misteres de l'art, elles contribueroient infiniment à ses progrès. Mais il seroit à craindre que l'amour propre ne se fît trop sentir dans ces remarques. On verroit les Auteurs, moitié illusion, moitié mauvaise foi, s'attacher encore plus que les Commentateurs des Anciens, à relever des beautés médiocres, à pallier des défauts évidens. Ainsi tout bien consideré, on a eu raison de leur interdire ces sortes de remarques. Ils abuseroient étrangement de la permission de se contenter eux-mêmes.

Un de nos plus grands Poëtes me disoit un jour en plaisantant, au sujet d'une de ses Tragedies qui avoit eu peu de succès : Si j'osois parler, je vous ferois admirer ma Piéce ; mais vous diriez que je suis un orgueilleux, & je ne voudrois pas vous donner bonne idée de mon esprit aux dépens de mon cœur : j'aime mieux que vous méprisiez en moi le Poëte que l'homme.

XIII.

Je crois que quelques-uns de nos meilleurs Ouvrages, feroient encore meilleurs qu'ils ne font, si leurs Auteurs en les composant avoient uniquement suivi leur goût, & n'avoient eu en vuë que de se satisfaire eux-mêmes & les personnes d'un esprit excellent. Mais au risque de plaire un peu moins à ceux-ci, ils ont cherché à plaire au public : ils ont envisagé le jugement que la plûpart de leurs contemporains feroient de leurs Ouvrages; & ce jugement a été leur regle en bien des choses, plutôt que leur propre goût. Cette conduite est génante, & un véritable esclavage. Il est bien désagréable en écrivant de renoncer, pour ainsi dire, à soi-même, & de n'oser se livrer entierement à son genie, sur-tout quand on voit évidemment que l'Ouvrage n'en feroit que mieux. Mais au fond cette conduite est sage. L'approbation du grand nombre est moins flatteuse à un amour propre délicat, que l'estime d'un petit nombre de personnes choisies; mais elle peut être plus utile à la fortune. La gloire est belle, mais il est doux de vivre dans l'aisance; & en travaillant pour l'immortalité, il n'est pas defendu de penser un

un peu à s'aſſurer les commodités de la vie préſente. Or pour arriver à ce but, il ne s'agit pas d'écrire pour une douzaine de perſonnes qui ſeroient peut-être bien aiſes d'être les ſeules à vous admirer. C'eſt au public, c'eſt au grand nombre qu'il importe de plaire ; & vous ne lui plairez qu'en vous mettant à ſa portée.

X I V.

Un jeune Auteur avoit compoſé une Comédie ſemée des traits les plus fins & les plus délicats, toute brillante d'eſprit. L'intrigue un peu compliquée étoit néanmoins très-judicieuſe, bien ſuivie, & bien demélée. Il va lire ſa Piéce à un critique fort celebre. A peine a-t-il commencé ſa lecture, que le front du juge ſe déride : un ſouris flatteur renaît à chaque inſtant ſur ſon viſage. Les endroits dont l'Auteur étoit le plus ſatisfait, obtiennent une approbation plus marquée. On l'écoute juſqu'au bout avec une attention qui toute ſeule auroit été un éloge. Déja il ne doute plus de la bonté de ſon Ouvrage & de ſon ſuccès. Hé bien, Monſieur, dit il, que penſez-vous de ce que je viens de vous lire ? Vous ne réuſſirez point, lui répond froidement le criti-

que. Les trois quarts du Parterre n'entendront rien aux endroits de votre Piéce qui vous plaisent davantage, & qui, pour vous le dire entre nous, me plaisent le plus aussi. Tous ces traits si fins & si ingenieux ne prendront point : ils passeront par dessus les têtes. Trop heureux encore s'ils ne sont pas sifflés. Allez lire votre Piéce à Messieurs de l'Académie Françoise, mais ne la donnez pas aux Comédiens. En verité, ajouta-t'il en riant, vous êtes bien simple d'écrire avec tant de finesse.

X V.

Rire & pleurer sont les grands plaisirs du Théatre, & la multitude n'en connoît point d'autres. Il n'en est pas tout à fait de même des gens d'esprit ; sensibles à plus d'une sorte de beau, ils ont quelquefois soutenu contre le public des Piéces qu'il avoit mal accueillies, parce qu'en effet elles étoient moins interessantes, ou moins plaisantes, que celles ausquelles il a coutume de donner ses grands applaudissemens ; & ils l'ont amené à leur avis.

Moliere sentit dès la premiere representation du Misantrope, que le peuple de Paris vouloit plus rire qu'admirer, & que pour vingt personnes qui sont susceptibles de sentir

des traits délicats, il y en a cent qui les rebutent faute de les connoître .... La seconde répresentation du Misantrope fut encore plus foible que la premiere..... La troisiéme fut encore moins heureuse que les precedentes. On n'aimoit point du tout le serieux qui est dans cette Piéce. *

X V I.

Souvent le public revient de lui-même au vrai, sur les Ouvrages de théatre. La cabale, la prévention, une legere circonstance avoient causé la chute, ou le succès d'une Piéce. Le public, à proprement parler, n'avoit point vû la Piéce; il n'avoit vû que cette circonstance étrangere. Elle cesse d'avoir lieu; & le public juge bien, parce qu'il ne juge plus que de ce qu'il voit; il juge de la Piéce par ce qu'elle est en elle-même. Souvent aussi le public a besoin d'être éclairé par des gens d'esprit. Ils disent ce qu'ils pensent d'un Ouvrage, & pourquoi ils le pensent. Leurs discours font impression, & cette impression se communique insensiblement. C'est comme une lumiere qui se répandant de proche en proche, met les esprits médiocres à portée de voir ce qu'ils ne voyoient

* *Vie de Moliere.*

pas, & de sentir des beautés qu'ils n'auroient pas apperçûës d'eux-mêmes.

On dispute quelquefois utilement des goûts, parce que la maniere de sentir dépend en bien des occasions de la maniere de voir. Cela est vrai jusqu'à un certain point des beautés même qu'on appelle plus particulierement, beautés de sentiment. Il arrive assez souvent qu'une Tragedie qui nous avoit peu interessés la premiere fois que nous l'avons vû representer, nous interesse davantage à une seconde representation, & ce plaisir est quelquefois le fruit des réflexions que nous avons faites, ou qu'on nous a fait faire dans l'intervalle.

XVII.

Il y a plusieurs Tragedies & plusieurs Comédies qui font autant d'effet dans la representation, qui causent autant de plaisir au plus grand nombre des spectateurs que les meilleures Tragedies de *Corneille* & de *Racine*, & que les meilleures Comédies de *Moliere*. Cependant elles sont beaucoup moins estimées par ceux mêmes qui ne vont au théatre que pour y être touchés ou réjouis. Ils n'en ont pas d'abord jugé de la sorte; & s'ils ne con-

ſultoient que l'impreſſion que les unes & les autres de ces Piéces font ſur eux, ils les croiroient également bonnes. Mais peu à peu les gens d'eſprit les ont amenés à penſer autrement. Ils leur ont dit qu'il y a deux ſortes de défauts & de beautés dans les Piéces de Théatre. Quelques-uns de ces défauts nuiſent au ſuccès d'une Piéce, les autres n'y nuiſent point, ou y nuiſent peu. De même quelques-unes de ces beautés contribuent beaucoup au ſuccès d'une Piéce, les autres n'y contribuent point, ou y contribuent aſſez peu. Mais ces défauts qui n'empêchent pas qu'une Piéce ne réuſſiſſe au Théatre, font ſouvent que malgré ſon ſuccès, elle eſt peu eſtimée des vrais connoiſſeurs. De même des beautés auſquelles une Piéce ne doit point ſon ſuccès *théatral*, lui valent ſouvent la meilleure partie de l'eſtime qu'ont pour elle les gens d'eſprit, & par une ſuite néceſſaire l'eſtime du reſte des hommes. En un mot il y a dans les Piéces de Théatre des défauts & des beautés, qui quoique preſque ſans conſequence pour le ſuccès *théatral*, aviliſſent néanmoins, ou relevent conſiderablement celles dans leſquelles ils ſe trouvent.

XVII.

Il ne s'ensuit pas qu'une Piéce de Théâtre fasse beaucoup d'impression sur certaines personnes, de ce qu'elle en fait beaucoup sur d'autres qui ont beaucoup de finesse & de délicatesse de sentiment. Elle doit paroître froide à ceux qui n'en ont point, ou qui en ont moins. Il faut quelque chose de plus grossier, & de plus materiel pour les ébranler.

Il en est de la Poësie comme de l'Eloquence. Le même Discours touche les uns, & ne touche pas les autres, non-seulement à cause de la differente disposition des cœurs, mais encore à cause de la differente portée des esprits. Le Pere de * * * prêchant à *Versailles*, touchoit à la Chapelle, & endormoit à la Paroisse.

XIX.

Il y a des Piéces de Théatre qui exigent beaucoup d'élevation de cœur & d'esprit dans les spectateurs, & qui ne les émeuvent qu'à proportion qu'ils sont capables, si je puis m'exprimer de la sorte, de penser & de sentir hautement. Telles sont, par exemple, les Tragedies de *Corneille*; & c'est une des raisons pour lesquelles elles

ſont communément moins goûtées que celle de *Racine* : le cœur des François eſt plus tendre que haut.

X X.

La plûpart des Ouvrages que le Public eſtime le plus aujourd'hui, ne ſont parvenus que par degrés à cette eſtime generale. Un ſuccès trop brillant dans les commencemens, eſt un mauvais préjugé pour la ſuite, & ne prouve ſouvent que la médiocrité d'un Ouvrage. Des beautés qui ſont à la portée de tout le monde, ont bientôt fait leur impreſſion. De grandes beautés ſont quelquefois moins frappantes ; & il eſt rare qu'un Ouvrage du premier mérite obtienne d'abord les ſuffrages de la multitude. L'approbation du Public n'eſt jamais plus conſtante, que lorſqu'elle s'eſt fait attendre quelque tems.

X X I.

Voici donc le vrai ſens, & les bornes de la maxime, qu'il faut écrire pour tout le monde, qu'il faut chercher en écrivant à plaire à tout le monde.

Veut-on dire qu'on écrit mal, dès qu'on n'écrit pas d'une maniere qui ſoit

à la portée de tout le monde, & qui puisse être également goûtée de tout le monde? cela ne se peut soutenir. D'un côté il y a en toute matiere quelque chose qui peut, & quelque chose qui ne peut pas être mis à la portée de tout le monde; & de l'autre il est très permis de n'écrire que pour les gens d'esprit, lors même qu'on écrit sur des matieres qu'on pourroit absolument mettre à la portée de tout le monde.

Veut-on dire du moins qu'un bon Ouvrage qui plaît à tout le monde, est dèslors plus estimable que tout autre Ouvrage qui n'est pas si generalement goûté, quelque estimé qu'il soit des gens d'esprit? Cela est encore faux: les Tragedies de *Racine*, par exemple, plaisent beaucoup à tous ceux qui les lisent, à tous ceux qui les voyent representer; il n'y a point là-dessus d'exception. Je divise en deux parts tous ces approbateurs: je mets d'un côté les meilleurs juges, ceux qui ont plus d'esprit & de sentiment: je mets de l'autre ceux qui en ont moins; & cela posé, je dis que s'il y avoit des Tragedies qui fussent plus goûtées de la premiere moitié de mes juges que celles de *Racine*, & moins goûtées de l'autre moitié, ces Tragedies seroient encore plus estimables que celles de ce grand Poëte.

Enfin veut-on dire seulement qu'un Ouvrage, quelque bon qu'il soit, s'il n'est pas à la portée de tout le monde, aura peu de lecteurs, encore moins d'approbateurs, & par consequent ne parviendra point à un succès general, ou du moins n'y parviendra qu'après un long-tems ? Cela est vrai, & je l'ai dit plus d'une fois. Ecrire pour tout le monde est le moyen, non précisément de bien faire, encore moins de faire au mieux, mais de réussir beaucoup, si on fait bien. C'est une maxime que dicte quelquefois la prudence, plutôt qu'un précepte de l'art.

XXII.

Quant à ceux qui veulent plaire à la posterité plutôt qu'à leur siecle, qui ambitionnent une gloire durable, plutôt qu'un succès passager, la prudence leur dicte d'écrire pour le petit nombre. Le sort d'un Ouvrage fait pour la multitude est tout au plus de demeurer entre les mains de la multitude ; mais il ne passe point dans celles des personnes d'un esprit superieur. Au contraire, un Ouvrage fait pour le petit nombre, passe à l'aide du tems dans les mains de tout le monde. Les gens d'esprit élevent peu à peu

les esprits les plus médiocres. On se fait honneur d'être de l'avis de ceux qui passent pour avoir plus de lumiere & de discernement. La vanité qui fait d'abord parler comme eux, mene ensuite à penser & à sentir comme eux. Ainsi les esprits se perfectionnant de jour en jour, tel Ouvrage trop fort pour le public vivant il y a cent ans, seroit très à la portée du public d'aujourd'hui. Il est certain que nous sommes plus éclairés que nos ancêtres, & il est probable que nos descendans le seront plus que nous. Il pourra donc bien arriver qu'ils feront assez peu de cas de quelques Ouvrages que nous estimons beaucoup, & qu'au contraire, ils en estimeront beaucoup quelques autres, ausquels nous ne rendons pas une entiere justice. Au reste il y a en tout tems de bons esprits, qui jugent comme jugera un jour la posterité ; il y a en tout tems, si je puis m'exprimer de la sorte, une posterité vivante.





SUITE DES REFLEXIONS sur le Goût.

I.

JE connois un homme d'esprit qui n'est pas bien persuadé de ce que j'ai dit après M. *Coypel* dans le morceau qu'on vient de lire : qu'*il faut plus de goût & d'esprit pour bien sentir les grandes beautés d'un Ouvrage, que pour en découvrir les défauts.* M. *Coypel* lui-même ne le dit qu'avec un peut-être, ce qui marque qu'il doute que ce principe soit bien vrai, ou du moins qu'il paroisse vrai à tout le monde. Voici donc la pensée de l'homme d'esprit dont je viens de parler, sur le plus ou le moins de difficulté qu'il y a, à appercevoir & à sentir les défauts & les beautés d'un Ouvrage.

Il est certain, me disoit-il un jour, qu'il y a des beautés fines que tout le monde n'est pas capable de sentir, au moins dans toute leur étenduë; mais il y a aussi des défauts & des fautes, quelquefois même des défauts assez considerables, & des fautes assez grossieres, qui échappent au

grand nombre, & qui ne ſont apperçuës que des connoiſſeurs. Quand je dis qu'une faute groſſiere peut échapper au plus grand nombre de ceux qui liſent un Ouvrage, je ne dis rien qui ſe contrediſe, & que l'expérience ne confirme. Une faute groſſiere n'eſt pas ſeulement celle que tous les Lecteurs apperçoivent d'eux-mêmes; c'eſt encore celle qu'ils trouvent groſſiere après qu'on la leur a fait appercevoir. Tous les jours on s'étonne de n'avoir pas remarqué de certaines fautes dans un Ouvrage, tant elles paroiſſent groſſieres lorſqu'on en eſt une fois averti.

Mais s'il échappe ſouvent des défauts aſſez conſiderables, à ceux qui avec le plus de lumieres examinent le plus attentivement un Ouvrage; leur arrive-t'il de même, à moins que le préjugé & la paſſion ne s'en mêlent, de n'y pas appercevoir de grandes beautés, de lire ou d'entendre un beau trait ſans en être frappés? je crois qu'on ne peut le dire; & je ſoutiens qu'un connoiſſeur manquera plutôt d'appercevoir une ſottiſe, qu'une belle choſe.

II.

Pourquoi un Diſcours qui nous avoit paru admirable dans la bouche de

l'Orateur, nous paroît-il quelquefois ſi médiocre à la lecture ? eſt-ce ſeulement parceque ce Diſcours eſt dénué ſur le papier des graces de l'action ? non ſans doute, c'eſt encore parce que la rapidité de la prononciation ne nous en a permis qu'un examen ſuperficiel. Or dans un examen de la ſorte, on ne voit, on ne ſent que ce qu'il y a de plus facile à voir & à ſentir. On voit les beautés mieux que les défauts.

D'où vient le ſuccès paſſager de tant d'Ouvrages, ſinon de ce qu'on n'avoit vû d'abord que ce qu'il y a de bon dans ces Ouvrages ? Ils baiſſent, ils tombent à meſure qu'on les examine. Le tems y fait découvrir chaque jour de nouveaux défauts.

Jamais Tragedie n'a eu un ſuccès auſſi brillant que le Cid de *Corneille*. Les grandes beautés de ce Poëme frapperent, éblouïrent tout le monde. J'avouë qu'on y ſentit auſſi quelques défauts ; mais la critique de l'Academie y en fit voir pluſieurs autres, dont perſonne ne s'étoit apperçu avant qu'elle parut, & qu'on avoit même pris pour des beautés. La Piéce fut, & ſera toujours admirée ; mais on revint peu à peu de l'éblouïſſement qui en avoit caché les défauts. Peut-être même que

l'Academie ne les apperçut pas tous ; & je ne doute point que si elle examinoit de nouveau cette Tragedie, elle n'ajoutât bien des choses à sa critique. En un mot on sentit les beautés de cette Piéce en 1637, aussi bien qu'on les sent aujourd'hui ; mais on en sent mieux aujourd'hui les défauts, qu'on ne les sentit alors.

Les Entretiens d'Ariste & d'Eugene, par le Pere *Bouhours*, furent extrêmement goûtés du Public. Le stile en est pur & délicat, & ce fut la principale cause de leur succès. La forme fit valoir le fonds : mais après la lecture des *Sentimens de Cleante*, ceux qui avoient été les plus favorables à cet Ouvrage, rabatirent bien de l'opinion trop avantageuse qu'ils en avoient conçuë. Tout le monde jugea avec l'Auteur de la critique, que l'Auteur des Entretiens avoit eu beaucoup plus de soin des paroles que des choses ; ce qui fit dire à quelqu'un, qu'il ne manquoit au Pere *Bouhours*, pour écrire parfaitement, que de sçavoir penser. Cela étoit exageré, mais cela étoit plaisant.

III.

Quelque disposition qu'ait le monde à mal juger, dit M. *de la Rochefoucauld, il fait*

encore plus ſouvent grace au faux mérite, qu'il ne fait injuſtice au véritable; & cela eſt vrai de toute ſorte de mérite; du mérite de l'eſprit, auſſi bien que de celui du cœur, du mérite perſonnel auſſi bien que de celui des Ouvrages, du mérite de tous les états & de toutes les profeſſions. On cherche à découvrir les défauts de chaque choſe; on n'obſerve, on n'examine que dans cette vuë; & cependant ces défauts ſe cachent, & ſe dérobent à toutes nos recherches. La foibleſſe de notre eſprit, ſeconde mal la malignité de notre cœur.

Il eſt donc certain qu'en general, les beautés ſe ſentent mieux que les défauts. Mais il faut avoüer en même tems, qu'on parle plus volontiers des défauts d'un Ouvrage, que de ſes beautés; non-ſeulement parce que cela flatte davantage la malignité du cœur humain, mais encore parce qu'il eſt plus aiſé de rendre raiſon des défauts, que des beautés qu'on ſent dans un Ouvrage; & voilà ce qui a trompé ceux qui ont avancé la maxime que je combats. Ils n'ont pas fait aſſez d'attention à la différence qu'il y a entre ſentir, & rendre raiſon de ſon ſentiment. Le plus difficile, par rapport aux défauts des Ouvrages d'eſprit, c'eſt de les ſentir; mais il eſt

ordinairement aiſé, quand on les ſent, de remarquer en quoi ils conſiſtent. Au contraire le plus difficile par rapport aux beautés d'un Ouvrage, n'eſt pas de les ſentir, mais de rendre raiſon de ſon ſentiment d'une maniere nette & préciſe.

Tout ceci demanderoit peut-être d'être traité avec plus d'étenduë pour être bien compris; mais je crois en avoir aſſez dit pour ceux qui aiment ces ſortes de diſcuſſions. Voici d'autres maximes fondées ſur l'opinion oppoſée.

I V.

Il ne faut que du goût pour ſentir le mérite de certains Ouvrages, il faut de l'eſprit & même du genie pour ſentir le mérite de quelques autres.

Le premier & le plus bas degré du goût, en matiere d'Ouvrages d'eſprit, c'eſt de ne jamais prendre le mauvais pour le bon, de n'approuver que ce qui eſt bon. Le ſecond, c'eſt de ne jamais prendre le bon pour le mauvais, d'approuver & de ſentir tout ce qui eſt bon. Il y a loin encore du premier au ſecond degré.

V.

Avoir du goût ſelon l'idée commune,

ne, ce n'eſt guéres que ſe connoître en ſtile.

N'aimer que les Ouvrages d'un certain genre, de petits vers, d'ingenieuſes hiſtoriettes; dans les Ouvrages plus étendus s'arrêter aux détails, aux tours, aux expreſſions, & laiſſer là le fonds des choſes, le plan, la conduite; n'eſtimer en chaque genre qu'un ſeul Auteur; en faire ſon idole, mépriſer & dédaigner tous les autres, eſt-ce avoir du goût? non ſans doute. C'eſt pourtant un aſſez bon moyen de paſſer auprès d'une infinité de gens, pour en avoir beaucoup.

VI.

Que j'aime, que j'eſtime l'homme équitable & éclairé, qui apperçoit, qui ſent le bon par tout où il eſt! Le beau feu d'*Homere*, & la ſageſſe de *Virgile*, l'élevation de *Corneille*, & l'élegance de *Racine*, le charment tour à tour, & obtiennent ſes loüanges. Il les proportionne au degré du mérite. Il ſçait admirer, eſtimer, approuver. Il donne des préferences, mais il ne donne point d'excluſions. Il dit, tel Ouvrage eſt plus de mon goût que tel autre, & il rend raiſon de ſon ſentiment; car il croit qu'il eſt permis de

chercher à justifier son goût ; mais il voit sans peine comme sans surprise, que d'autres sentent & jugent autrement que lui.

VII.

Le vrai beau, le vrai bon, c'est ce qui plaît à ceux qui ont beaucoup d'esprit & de goût. Le degré de bonté d'un Ouvrage est la mesure de leur plaisir, comme la mesure de leur plaisir est la preuve du degré de bonté de l'Ouvrage. Mais souvent ce qui plaît beaucoup à ceux qui ont beaucoup d'esprit & de goût, plaît moins, ou même ne plaît point du tout à ceux qui en ont moins, & il est bien naturel que cela soit ainsi. Le bon goût en toute matiere, n'est point le goût du plus grand nombre en general ; c'est le goût du plus grand nombre de ceux qui ont les qualités, les connoissances, l'experience nécessaire pour bien juger de la chose dont il s'agit ; c'est, si je puis m'exprimer de la sorte, le goût le plus commun, parmi les personnes les moins communes.

Mais, dira-t'on, ce bon goût passe insensiblement des uns aux autres, & à la fin ils sont tous d'accord.

Cela est vrai jusqu'à un certain point.

Ce qu'un homme de beaucoup d'efprit & de goût voit & fent tout d'un coup, un autre le voit & le fent peu à peu. Une feconde lecture lui découvrira dans un bel Ouvrage des beautés, qu'il n'y avoit pas apperçuës d'abord. Une troifiéme lecture le mettra encore mieux en état d'en juger; fur-tout s'il emprunte les lumieres d'un vrai connoiffeur, c'eft-à-dire, d'un homme également équitable, fenfible & éclairé. Car il n'en eft pas tout-à-fait du goût fpirituel, comme du goût corporel; d'un bon Ouvrage d'efprit, comme d'un bon ragoût, & certainement on abufe quelquefois de la comparaifon. Si je ne trouve pas un ragoût bon, tout ce qu'on pourra me dire ne me le fera pas trouver meilleur : mais ce qu'on me dira fur un bel Ouvrage, peut beaucoup contribuer à m'en faire mieux fentir la beauté. Le goût fpirituel, il eft fufceptible d'inftruction, au lieu que le goût corporel ne l'eft pas.

Quand un excellent connoiffeur raifonne avec une perfonne moins inftruite & moins éclairée fur un Poëme qu'il juge excellent, & que cette perfonne trouve peu agréable, ce n'eft pas pour lui prouver que ce Poëme la touche & l'intereffe;

ou du moins qu'il devroit la toucher & l'intereſſer ; c'eſt ſeulement pour la mettre en état d'en recevoir une impreſſion plus agréable à une ſeconde lecture, ou à une ſeconde repreſentation, & cela réuſſit quelquefois. On ne prouve efficacement à quelqu'un, qu'un Ouvrage qui ne lui plaît pas doit lui plaire, qu'en faiſant qu'il lui plaiſe en effet ; mais il n'eſt pas impoſſible d'en venir à bout.

A parler exactement, ce qui ne plaît point, ne doit point plaire. Mais quand on dit qu'un Ouvrage qui ne plaît point à quelqu'un, devroit lui plaire, on veut ſeulement dire qu'il lui plairoit s'il avoit plus d'eſprit & de goût.

VIII.

J'ai mis une reſtriction à ce qu'on dit quelquefois, que tout le monde eſt à la fin d'accord ſur le mérite des bons Ouvrages d'eſprit. J'ai dit que cela étoit vrai juſqu'à un certain point. Expliquons ma reſtriction. Tout le monde s'accorde au bout d'un certain tems à parler de la même maniere d'un bon Ouvrage d'eſprit, conſacré par l'eſtime publique. Tout le monde dit que le *Miſantrope* eſt la meilleure de toutes nos Comedies ; mais

tout le monde ne le pense pas, ou du moins ne le sent pas. Pour que tout le monde fût véritablement d'accord sur le mérite du *Misantrope*, il faudroit que tout le monde prît plus de plaisir à la représentation & à la lecture de cette Piéce, qu'à le représentation & à la lecture de toute autre Comedie; mais c'est ce qui n'est pas. J'en appelle à la bonne foi de mes Lecteurs. La principale raison qui empêcha le succès de cette Piéce dans sa naissance, subsiste encore aujourd'hui pour un grand nombre de personnes, elle ne les fait point rire. On dit pourtant que le *Misantrope* est une excellente Comedie, parce qu'on ne pourroit parler autrement sans se deshonorer : à force de le dire, & de l'entendre dire aux autres, on vient à le penser, & même à le sentir jusqu'à un certain point. On rit un peu à la représentation de cette Piéce, mais non pas assez pour pouvoir dire sincerement, que de toutes les Comedies, c'est celle qui nous fait le plus de plaisir.

Je ne crois pas que *Moliere* eût consulté sa Servante sur cette Piéce, elle n'étoit pas de sa portée; s'il la consultoit quelquefois, c'est qu'il vouloit quelquefois plaire aux gens de son étage; & il se-

roit à souhaiter qu'il l'eût moins souvent consultée.

Si je faisois une Comedie, les endroits de ma Piéce sur lesquels j'aurois plus de soin de prendre l'avis des personnes d'un esprit fin & délicat, seroient ceux qui me paroîtroient les plus propres à plaire au grand nombre : plus il y a lieu de croire qu'un trait fera rire la multitude, plus il y a lieu de craindre qu'il ne fasse faire la grimace aux honnêtes gens.

Fin du premier Tome.